







XII,

Mⁱⁿ de Lamoignon de Castries.

OBSERVATIONS

ON THE

STATE OF THE

UNION

OBSERVATIONS

GÉNÉRALES

SUR LES MALADIES

DES CLIMATS CHAUDS.



616-A
DAZ



OBSERVATIONS

GÉNÉRALES

EX

SUR LES MALADIES DES CLIMATS CHAUDS,

LEURS CAUSES, LEUR TRAITEMENT,
ET LES MOYENS DE LES PRÉVENIR;

Par M. DAZILLE, Médecin du Roi à S. Domingue,
Pensionnaire de Sa Majesté, Correspondant de la
Société royale de Médecine, ancien Chirurgien-
Major des troupes de Cayenne, des hôpitaux de
l'île de France, &c.



A PARIS,

Chez PIERRE-FRANÇOIS DIDOT le Jeune, Libraire
Imprimeur de MONSIEUR, quai des Augustins.

M. DCC. LXXXV. 1785

AVEC APPROBATION, ET PRIVILÈGE DU ROI.

OBSERVATIONS

P. G. B. N. E. A. L. E. S.

SUR LES MALADIES

DES CLIMATS CHAUDS,

LEURS CAUSES, LEUR TRAITEMENT,

ET LES MOYENS DE LES RÉVÉRIR.

Par M. DAZILLE, Médecin du Roi à S. Domingue,
Pensionnaire de Sa Majesté, Correspondant de la
Société royale de Médecine, ancien Chirurgien-
Major des troupes de Cayenne, des hôpitaux de
l'île de France, &c.



A. P. A. R. I. S.

Chez PIERRE-FRANÇOIS DIDOT le Jeune, Libraire
Imprimeur de Son Altesse, d'Orléans, dans le Palais National.

M. DCC. LXXXV.

AVEC APPROBATION, ET PRIVILEGE DU ROI.

P R É F A C E.

L'OBJET de cet Ouvrage est d'instruire les Médecins qui se destinent à passer dans les Colonies, & qui ne sauroient être trop préparés aux objets nouveaux qui les occuperont. J'ai jugé que mes Observations pourroient abrégér leur travail, & tourner à-la-fois au profit de l'art & au bien de l'humanité.

En voyant le tableau de tant de maladies produites par l'influence du climat des Colonies, le lecteur pourra croire d'abord que c'est un séjour infect, & bénira la destinée qui l'a fait naître en Europe : mais je le prie de confidé-

rer que nous avons dans l'ancien monde une infinité de maladies dont le tableau rapproché feroit frémir un Américain, qui croiroit que l'Europe doit être dépeuplée par l'effet de tant de calamités. Nos meilleurs Auteurs attribuent à l'influence de l'air les maladies épidémiques qui parcourent notre continent, & qui y font les plus affreux ravages. En reconnoissant aux maladies qui règnent dans les Colonies cette même cause, parmi tant d'autres que j'ai indiquées, j'avertis les Administrateurs des moyens qu'ils ont entre les mains pour y remédier.

Les soins, les précautions à prendre pour la conservation des hommes,

principalement des soldats & des matelots, font de la plus grande importance pour le Gouvernement. J'ai observé, dans une de nos Colonies, que, pendant les années 1767 & 1768, on ne perdit pas plus de ces hommes précieux, qu'il n'en périt ordinairement en France dans les meilleures garnisons, parce que le principal Administrateur étoit en même temps physicien instruit & vraiment ami de l'humanité; &, comme je l'ai fait observer dans mon Ouvrage sur les maladies des Nègres (note 8, p. 25), il faisoit entrer du riz & du vinaigre dans la ration des soldats; & tous les jours, un homme de chaque ordinaire étoit obligé d'aller chercher du creffon

sur le bord des rivières, où il est très-abondant.

Depuis le retour de cet Administrateur en Europe, les troupes y ont éprouvé de très-grandes mortalités. On voit, par cette différence d'administration, quel bien peuvent faire les lumières & les connoissances, lorsqu'elles se trouvent réunies à la bienfaisance & à l'humanité.



A V E R T I S S E M E N T.

EN décembre 1783, j'eus ordre du Gouvernement de réunir en un volume les Observations générales que je publie aujourd'hui, & qui auroient paru dès les premiers mois de l'année 1784, si des circonstances particulières n'en avoient retardé l'impression.

M. de Gardanne a fait imprimer depuis un Ouvrage *sur les maladies des Créoles en Europe, avec la manière de les traiter, & des Observations sur celles des Gens de mer, & sur quelques autres plus fréquemment observées dans les climats chauds.*

Si M. de Gardanne s'étoit borné à traiter des maladies des Créoles en Europe, il lui eût peut-être suffi d'être » né dans » un port de mer, d'être naturellement » initié à la connoissance de l'art du na- » vigateur, tant par un long séjour dans » les places maritimes, que par l'habitude » de vivre au milieu de personnes qui ont

x A V E R T I S S E M E N T.

» embrassé cet état, de n'avoir rien né-
» gligé d'ailleurs pour s'instruire à fond de
» ce qui pouvoit avoir rapport à son su-
» jet, soit en méditant les Auteurs qui
» l'ont devancé dans la carrière, soit par
» des conférences assidues avec des per-
» sonnes très-éclairées sur ce sujet (1). «

Mais qu'à l'aide de ces avantages M. de Gardanne ait assez présumé de la pénétration de son génie, de la profondeur de sa théorie, même de son expérience dans nos climats, pour se permettre par induction des réflexions sur quelques maladies observées dans les climats chauds, qui même, dit-il, ne doivent être regardées que comme le préliminaire d'un plus grand Ouvrage sur l'histoire de celles qui règnent le plus communément dans ces contrées brûlantes, &c. (2) on ne doit pas être surpris de le trouver fréquemment éloigné de l'exactitude & de la vérité, même dans

(1) Voyez son Avertissement, page 11.

(2) Ibidem, page 6.

les endroits les plus importants de cet Ouvrage.

En effet, sans avoir été dans les Colonies, sans avoir fait de longs voyages sur mer, d'habiles Médecins peuvent fort bien recueillir *des Observations sur les maladies des Créoles & des Européens dans les Colonies, & des Marins à bord des vaisseaux*, faites par d'autres sur les lieux mêmes; mais pour les faire, ces observations, & les publier, il est d'une indispensable nécessité d'avoir long-tems pratiqué la médecine dans les Colonies & à bord des vaisseaux, d'y avoir été très-employé, de pouvoir y compter des succès multipliés, en un mot d'écrire d'après ce qu'on a vu (1). Il n'appartient même qu'à cette classe de Médecins d'en-

(1) Si le Docteur Lind, cet homme justement célèbre, & le traducteur de son dernier ouvrage, Médecin d'un vrai mérite, avoient été aux îles de France & de Bourbon; le premier n'eût point écrit, & celui-ci n'eût pas transmis dans notre langue (page 103 du premier volume), que ces Colonies sont des lieux mal-sains, tandis

xij A V E R T I S S E M E N T.

tre les tropiques, de juger si les observations de ces sortes de recueils sont fidèles, & peuvent être de quelque utilité aux Médecins & aux Chirurgiens de la Marine & des Colonies, parce qu'eux seuls ont vu les différences qui existent entre les maladies de ces contrées & celles des diverses parties de l'Europe.

D'ailleurs, de tous les arts qui intéressent l'humanité, celui de guérir étant le premier, il n'en est point où l'expérience personnelle soit aussi nécessaire, autant pour l'exercer avec fruit, que pour en écrire avec certitude.

Au reste, M. de Gardanne n'ayant jamais passé les mers, son dernier Ouvrage & ceux du même genre qu'il promet, ne doivent être regardés que comme l'extrait de tous ceux qui ont paru sur cette

que de toute la terre habitable c'est un des pays les plus salubres*, où l'on n'éprouve d'autres maladies que celles qui y sont apportées du dehors.

* Voyez la page 25 de mes Observations sur les Maladies des Nègres.

AVERTISSEMENT. xiiij

matière, anciens & modernes, bons ou mauvais; ce qui fait supposer qu'en écrivant, il les a tous sous les yeux, rangés par ordre de dates & de matières.

D'après cela, j'avoue que j'ai été surpris d'entendre M. de Gardanne se plaindre, page 153, qu'il n'est pas fait mention de la décoction blanche de Sydenham dans les Ouvrages les plus récents sur les maladies qui règnent entre les tropiques, & que cette raison l'a déterminé à en donner la recette, pour qu'on pût l'employer dans les cas qu'il a indiqués.

On peut voir mes Observations sur les maladies des Nègres (publiées en 1776), page 162, note 25; on y trouvera la manière de faire cette décoction; on y verra même que je l'ai souvent ordonnée dans les diarrhées & les dysenteries vénériennes; & que si j'ai conseillé d'employer seize onces de mie de pain sur trois chopines d'eau, (au lieu de deux onces sur six chopines conseillées par M. de Gardanne) c'est parce que dans ces

xiv A V E R T I S S E M E N T.

cas , les malades sont ordinairement exténués , & qu'il arrive le plus souvent que les farines d'Europe transportées dans les Colonies , sur-tout en temps de guerre , perdent leur mucilage au point que dix-huit mois ou deux ans après , elles ne sont , pour ainsi dire , plus susceptibles de fermentation , & qu'elles perdent dans la même proportion leurs propriétés nutritives. C'est aussi par cette raison que j'ai conseillé , dans le plus grand nombre des cas , de préférer aux farines d'Europe celle de riz , qui est excellente en Asie & en Afrique , comme dans toute l'Amérique.

Si M. de Gardanne avoit passé la ligne , & pratiqué la Médecine seulement une dizaine d'années dans les Colonies , il insisteroit moins (1) sur l'usage des bains dans le scorbut ; il sauroit que , loin de remédier au relâchement de la fibre , qui caractérise cette maladie , ils ne font

(1) Pages 129 , 130 , 131 , 132 & 133 de son dernier ouvrage.

A V E R T I S S E M E N T. xv

que l'augmenter, dans le nord de l'Amérique même, où ce fléau des Marins agit beaucoup plus lentement que sous la zone torride. A l'île Royale & en Canada (1), dans les années 1755, 56, 57, 58 & 59, nous rejetâmes, d'après l'expérience, les bains de sapinette, comme dangereux dans cette cruelle maladie. On peut voir les différens degrés du scorbut dans mes Observations sur les maladies des Nègres, depuis la page 94 jusqu'à la page 106, & la note 31, page 236 du même Ouvrage.

D'autres peuvent avoir observé comme moi que l'air *chaud & humide*, plutôt que l'air froid & humide, fait parcourir rapidement au scorbut ses temps & ses périodes; mais je suis le premier qui l'ait imprimé.

Je ne parlerai point de la confiance que M. de Gardanne a en M. Poupée Des-

(1) Pays où croît la sapinette, espèce de sapin que les François nomment *épinette blanche*, les Anglois *spruce*, & les botanistes, *abies brevibus conis minimis*.

xvj TAVERTISSEMENT.

portes : je crois avoir suffisamment démontré dans cet Ouvrage , combien il seroit dangereux de suivre les principes & les ordonnances de cet Auteur.

Au reste, comme ce n'est point ici une critique particulière de l'Ouvrage de M. de Gardanne que j'entreprends, je bornerai cet Avertissement aux observations que je viens de faire : elles suffiront sans doute pour prouver ce que j'ai avancé, qu'il n'appartient qu'aux Médecins qui ont, ainsi que moi, longtemps pratiqué au-delà des mers, & consacré leurs veilles à l'étude des maladies de la zone torride, de prononcer sur leurs causes & leurs effets.



OBSERVATIONS



OBSERVATIONS
GÉNÉRALES
SUR LES MALADIES
DES
CLIMATS CHAUDS.

L'HISTOIRE des grands événemens est presque toujours l'histoire des malheurs publics. Celle des maladies de nos importantes Colonies, qui eût fourni de si utiles leçons & épargné tant de maux à l'humanité, est la seule qui ait été négligée. L'énormité des dépenses absorbées par ces établissemens, l'effrayante consommation d'hommes qu'ils entraînent, ont fixé les regards d'un Ministre patriote sur le sort de ces possessions éloi-

gnées : occupé de la conservation & du bonheur de cette partie de nos concitoyens , sa bienfaisance a dicté l'ordre qu'il nous a donné d'éclairer l'avenir par le tableau des maux passés.

Vingt-cinq années de travail & d'observations , un ouvrage sur les maladies des Nègres , des comptes rendus sur la nature de nos services , ont sans doute déterminé un choix qui nous honore autant qu'il nous flatte. Nous sentons d'avance combien cette tâche est difficile à remplir ; mais si nos vues étoient insuffisantes & nos travaux infructueux , il n'en sera pas moins glorieux pour nous d'avoir plaidé la cause de l'humanité.

La Médecine étant une science de faits & d'expérience , nous dirons ce que nous avons vu , nous aurons le courage de mettre au jour les causes d'une mortalité excessive , d'avouer jusqu'à nos propres fautes : le moyen le plus sûr d'être utile aux Colonies & à leurs habitans , est d'é-

clairer ceux d'entre eux qui courent la même carrière que nous.

La position de nos différentes Colonies, la nature & la diversité de leur sol, rendent tellement diffeemblables les maladies qui y règnent, que celles d'un quartier ne sont jamais exactement celles d'un autre : il est donc indispensable, comme nous l'avons observé ailleurs, d'examiner scrupuleusement la situation du pays, les lieux élevés, les marais & leur distance des habitations, les vents qui règnent le plus ordinairement, les qualités des eaux, le genre de vie des habitans, leurs mœurs, leur nourriture, leurs travaux, leur manière de se vêtir.

La connoissance de la situation d'un pays, & de ses productions, tient de très-près à celle des maladies de ses habitans ; ceux d'un pays bas où les eaux séjournent, ont presque toujours la fibre relâchée : delà la stase des fluides, les différentes espèces de fièvres, les obstructions & toutes les maladies chroniques.

Au contraire, les habitans des lieux secs, arides, brûlés par le soleil, éprouvent des maladies opposées, dépendantes de l'éretisme, de la sécheresse & de la trop grande action des solides.

Les grandes chaleurs de la zone torride développent ces causes & leur donnent plus ou moins d'activité, mais elles n'en sont pas, elles-mêmes, cause première; nous en avons la preuve dans les maladies violentes & opiniâtres des habitans de Saint-Domingue, & principalement dans celles des arrivans d'Europe; tandis qu'à Pondichéri on en est, pour ainsi dire, exempt, quoique la chaleur y soit beaucoup plus grande, tant à cause de sa latitude plus méridionale, que par sa situation particulière.

Nous le répétons : par - tout les hommes qui vivent près des eaux stagnantes sont très-exposés aux maladies; la mortalité des soldats & des matelots qui habitent dans leur voisinage en est une preuve frappante : mais cette mor-

talité a d'autres causes, dont les principales sont la mauvaise situation de nos hôpitaux, les vices de leur administration, le mauvais choix des alimens, relativement au climat & aux diverses positions dans lesquelles se trouvent les malades, la distribution mal entendue des jours des différentes salles, qui empêche le renouvellement de l'air, &c.

On auroit peine à croire que de toutes les nations la Françoisé soit la seule qui ne tienne point ses troupes cantonnées dans les montagnes, d'où elles viendroient faire le service des villes par détachemens. Il est encore plus étonnant que dans nos Colonies, au moins dans les principales, nous n'ayons seulement pas un hôpital de convalescens, de manière qu'en sortant d'un lieu infect, le soldat reprend tout de suite avec son service la vie des casernes, & le matelot celle de son vaisseau, ce qui très-sûrement est une des causes principales de leurs rechûtes, très-souvent mortelles.

Le médecin praticien observateur ne doit rien négliger : souvent des maladies rebelles , des épidémies désastreuses ne tiennent qu'à de petites causes , qui , n'étant pas apperçues , agissent sans cesse , & mettent enfin des pays entiers dans le plus grand danger.

Dans presque toutes nos Colonies la construction des casernes & des hôpitaux est vicieuse , contraire à tous les principes de la physique & de la raison.

Dans les nouvelles constructions que l'on pourroit faire de ces établissemens , le médecin citoyen & patriote doit faire les représentations que la conservation des hommes exige ; l'élevation du sol , la distribution des croisées pour faciliter la circulation de l'air , la proximité des eaux courantes , tout , en un mot , jusques aux latrines , demande la plus grande attention de la part du médecin , qui s'honore & s'ennoblit toutes les fois qu'il sert l'humanité & prévient ses malheurs.

Les préceptes doivent toujours être sages, mais variés suivant les circonstances & les positions dans lesquelles se trouvent les Colonies & les malades.

Je frémis toutes les fois que je pense à la situation malheureuse des hôpitaux de l'armée navale commandée par M. Dubois de la Motte, à Louisbourg, en 1757, & à tout ce que la maladie pestilentielle fit subir aux habitans de Brest lors de notre arrivée dans ce port.

L'épidémie des hôpitaux de Saint-Barnabé, en Canada, après le naufrage du vaisseau du Roi, l'Aigle, en 1758, ne fut pas moins désastreuse; plus de la moitié des malheureux habitans de cette contrée furent victimes de leur humanité; malgré mes soins & mon zèle à empêcher la communication, presque tout fut détruit par la contagion, à deux lieues de distance du foyer de la maladie.

En 1764, celle des hôpitaux de Cayenne & de la province de Guyane

fut des plus affreuses , malgré la sagesse , le zèle & les soins des administrateurs sur les lieux ; les ministres des autels , les officiers de santé , tous les hommes publics furent frappés de la maladie pestilentielle , & la plupart ses victimes. L'ordre naturel presque entièrement détruit dans cette Colonie pendant ce désastre , montre combien l'on doit prendre de précautions lorsqu'on veut rassembler un grand nombre d'hommes , particulièrement dans des climats brûlans , près des marais & des eaux stagnantes.

Enfin , pendant la dernière guerre , en 1781 , 82 & 83 , la mortalité devint excessive dans les hôpitaux de l'île de Saint-Domingue , établis dans la dépendance du Cap pour les armées Française & Espagnole de terre & de mer. Tout eût été détruit , si l'on n'eût dispersé les soldats François & Espagnols dans les campagnes , sur des habitations bien établies , où ils reçurent des soins & des



DES CLIMATS CHAUDS. 9

secours sans lesquels ils ne fussent jamais retournés en Europe ; Saint-Domingue eût été leur tombeau. Placé au milieu de l'une & de l'autre armée , j'eus le bonheur de secourir également les François & les Espagnols , de leur partager mes soins , & de les mettre à même de revoir leur patrie.

Cette mortalité eut pour principales causes la situation des hôpitaux près des marais , leurs vices de construction , de distribution , & sur-tout les abus d'une administration aussi désastreuse & aussi dévorante que l'est l'entreprise , dans des éloignemens où la cupidité revêt toutes les formes , où trop souvent elle a l'adresse & l'audace de se montrer comme amie de l'humanité.

Les détails instructifs de chacune de ces épidémies feroient la matière d'autant de volumes ; mais pour nous conformer aux vues du Gouvernement , nous nous bornerons dans ce premier travail aux objets les plus pressans : nous ferons

connoître les vices des hôpitaux, les abus de leur administration, les moyens de remédier aux uns & aux autres; nous examinerons les avantages que peuvent fournir les eaux minérales de nos Colonies, & le parti qu'on peut tirer de leurs productions médicinales; enfin nous déterminerons les circonstances où les sujets du Roi ont nécessairement besoin de repasser en Europe pour obtenir leur guérison; ces retours aussi ruineux pour la caisse du roi, que destructifs du bien de son service, ne devant être accordés que dans les cas indispensables.

Nous nous occuperons principalement dans cet ouvrage de l'île Saint-Domingue; 1°. parce qu'elle est la plus vaste des Colonies Françaises; 2°. parce que les hôpitaux y sont plus considérables & plus multipliés que par-tout ailleurs, à raison de sa population & du nombre de troupes & d'employés de tout genre que S. M. y entretient; 3°. enfin, parce que le gissement de cette Colonie entre

les tropiques, la prodigieuse élévation de ses montages, la diversité de ses eaux & des courans d'air qui modifient son atmosphère, présentent, sous tous les aspects possibles, les mêmes avantages & les mêmes inconvéniens qui se rencontrent dans toutes nos possessions au-delà des mers.

Les deux chefs-lieux de la colonie Françoisise de Saint-Domingue, sont le Cap & le Port-au-Prince. Le premier, situé au nord de tous nos établissemens, est une ville considérable, bâtie au pied d'une très-haute montagne, presque à pic, dans le petit espace qui s'étend entre cette montagne & le bord de la mer; de sorte que cette capitale se trouve dominée par un rocher immensément élevé, formant à peu près les deux tiers d'un entonnoir, qui, à la manière des réverbères, rapproche, concentre & réfléchit sur elle les rayons d'un soleil brûlant.

A ce vice de situation de la ville du

Cap, se joignent les dangereux effets des mauvaises qualités des eaux, & la proximité des marais, inconvéniens qui seuls auroient à jamais dû faire rejeter le projet d'y bâtir une ville, encore moins d'y former un arsenal, d'y construire des casernes, & tous les édifices publics nécessaires à un établissement de cette importance, destiné à remplir des objets si grands & si multipliés.

Le lieu le plus propre pour bâtir cette ville principale, étoit l'embarcadère de la Petite-Anse, situé à une lieue des montagnes, à l'entrée d'une des plus vastes & des plus riches plaines de l'univers. Là nul obstacle ne se fût opposé à la circulation de l'air; & la Grande-Rivière, qui n'en est pas éloignée, offroit un moyen bien simple de le tempérer encore: il eût été facile de faire passer ses eaux, en tout ou en partie, dans toutes les rues, par une distribution à peu près semblable à celle qu'a très-heureusement exécutée M. le Franc, pour les eaux de

la Grande-Rivière de la plaine du Cul-de-Sac du Port-au-Prince. Il a réparti ces eaux avec tant d'art & de justesse sur toutes les habitations des plaines voisines, qu'il a eu à-la-fois le bonheur de faire la fortune des habitans & de conserver leur santé. Que de milliers d'hommes ont péri par la funeste situation de la ville du Cap, qui, dans un lieu plus heureusement choisi, & par de plus sages combinaisons, eussent été conservés à la Colonie & à l'État!

Un des grands avantages de la Petite-Anse eût été la faculté de s'étendre en tous sens, tandis que le terrain du Cap est tellement circonscrit, que, pour suppléer à ce défaut, on a été forcé de bâtir les maisons très-près les unes des autres, & de les élever au point que dans un tremblement de terre un peu considérable, la ville ne pourroit manquer d'être culbutée, & ses habitans d'être ensevelis sous ses ruines; on a même été quelquefois obligé de rapporter des

rais , pour rendre cet élément , si essentiel à la vie , plus pur , plus élastique , & par conséquent plus propre à agir sur les organes de la respiration : mais ce desséchement , ouvrage de Romains , ne fera peut-être jamais achevé.

C'est dans les mêmes vues qu'on a construit quelques fontaines publiques , où l'on a conduit les eaux d'une montagne voisine ; mais dans une ville considérable , où les chaleurs sont excessives & continuelles , la consommation d'eau est telle , que plus des trois quarts des citoyens se servent encore des eaux des puits (1).

Ces eaux de puits sont toutes terreuses , très-contraires à la santé , & funestes pour les malades , comme on va le voir.

En 1777 , le médecin des hôpitaux étant à toute extrémité , j'eus ordre de me charger de son service. Dès trois heures du matin , je visitois hors de la

(1) Dans les grandes sécheresses ces fontaines sont entièrement à sec.

ville sept à huit cents malades à l'hôpital des Frères de la Charité, fans cependant que nous eussions de vaisseaux de guerre, ni d'autres troupes, que celles des régimens du Cap, d'Agénois & de Gâtinois. Les maladies étoient principalement des fièvres doubles-tierces, des diarrhées, des dyssenteries & le scorbut.

Cette épidémie attaqua un si grand nombre d'officiers, que MM. les Administrateurs furent obligés de les réunir dans une maison de la ville, qui leur tint lieu d'hôpital. Quoique les visites d'un aussi grand nombre de soldats, éloignés du Cap d'un quart de lieue, fussent déjà très-fatigantes, j'eus ordre de faire également celles des officiers, & de me charger de leur traitement.

Nous en perdîmes très-peu; mais leurs maladies aiguës se terminoient avec tant de difficultés, leurs rechûtes étoient si fréquentes, si souvent accompagnées d'obstructions & même d'œdémies, que craignant pour quelques-uns

uns d'entre eux, je leur conseillai de repasser en France, usage pratiqué en pareil cas depuis l'établissement de la Colonie. Le premier fut M. le chevalier de Caumont. Je voyois de jour en jour la perte de ces hommes précieux devenir inévitable; je m'appliquois vainement à en rechercher la cause: le parti auquel je me conformois étoit coûteux sans doute, mais c'étoit le seul moyen connu, parce qu'il n'y a point encore de maison de santé établie dans les montagnes. Je savois bien que l'air pur & élastique de la mer rétabliroit le ton & le ressort de leurs solides trop relâchés, au point que plusieurs d'entre eux seroient même guéris avant leur arrivée en France.

Cependant l'entrepreneur gagnoit considérablement; je l'entendois quelquefois dire au public, à ses malades, & il me disoit à moi-même d'une manière très-énergique: *C'est mon puits qui fait bouillir ma marmite.* J'avoue que ces paroles ne me présentoient d'autre sens,

finon qu'il falloit de l'eau pour extraire les principes des substances végétales & animales qui faisoient les soupes, les bouillons & les tifanes des malades de l'hospice dont il avoit l'entreprise.

Au reste je venois d'arriver dans la Colonie; j'y avois été envoyé pour faire des observations sur les maladies qui affligent depuis long-temps ses habitans; les visites journalières & multipliées que je faisois régulièrement deux fois par jour à cet hospice, étoient la besogne d'un de mes confrères, qui devoit reprendre son service dès son rétablissement: mon voyage à Saint-Domingue n'avoit pas pour but principal l'analyse des eaux simples, qui devoient être connues depuis long-temps; je ne pouvois & ne devois même pas m'occuper de la connoissance des eaux minérales dans un temps d'épidémie. Je dois plutôt, me disois-je, tous mes soins aux sujets du Roi, qui en ont le plus grand besoin. Eh! j'étois bien éloigné de penser alors

que les eaux du puits de l'hospice étoient un obstacle à la guérison des malades ; en effet, ne devoient-elles pas être connues depuis des années ?

Enfin le moment de faire mes expériences arrive. L'objet principal de ma mission étoit de connoître les qualités des eaux minérales, leurs propriétés, & leur application dans les maladies, pour éviter les retours trop multipliés des sujets du Roi en Europe ; il m'étoit prescrit en même tems de m'occuper des qualités des eaux simples : les moyens que j'avois donnés au public pour les connoître, m'avoient précédé dans la Colonie, ils étoient dans les mains de tout le monde ; &, encore une fois, j'étois loin de penser qu'il me fût réservé de faire connoître les eaux simples d'une ville aussi anciennement établie.

Je parcours tous les établissemens de cette vaste Colonie ; je m'arrête à celui des eaux minérales de Boynes, aux sources puantes près du Port-au-Prince,

à l'Étang salé, tout le tems nécessaire, pour bien remplir les ordres que j'avois reçus du Gouvernement. Enfin, mes expériences sur les eaux finissent au Cap, en avril 1783 : nous étions en paix ; l'hôpital de MM. les officiers étoit chargé ; la fortune de l'entrepreneur étoit faite ; la maison qui leur servoit d'hospice dans les années précédentes étoit occupée, lors de mon retour, par un de mes amis chez qui j'acceptai un logement. Cet ami avoit depuis long-temps la fièvre quarte. Plusieurs médecins avoient été appelés, & avoient employé des remèdes différens : les apéritifs, les martiaux sur-tout, avoient été long-temps continués, pour remédier au relâchement des fibres, en rapprocher les élémens, augmenter la chaleur & le mouvement, avant d'en venir au quinquina ; le malade montoit à cheval à des heures convenables, faisoit un exercice proportionné à ses forces ; mais le ventre restoit toujours un peu plus gros qu'il

ne devoit l'être, parce que les obstructions des viscères du bas-ventre, principalement du mésentère, n'ont jamais été détruites; son teint étoit pâle, rembruni, même tant soit peu plombé, ce que l'on nomme à l'Amérique *de couleur patate*; son visage s'allongeoit, ses jambes devenoient plus grêles; il n'y avoit, je le répète, que le ventre qui ne diminuoit pas: les accès étoient beaucoup moindres, mais ils continuoient de revenir: en un mot, ce malade étoit dans le cas des officiers dont je viens de parler & que j'avois vus ne pas guérir dans cette maison. Celui-ci alloit mieux, mais avec les secours les plus convenables, il ne guériffoit pas complètement; de plus ses affaires ne lui permettoient pas de repasser en France, pas même d'aller habiter la montagne. Je le quittai, je l'avoue, avec inquiétude, lors de mon départ pour aller faire des expériences sur les eaux minérales de la Colonie, &c.

De retour au Cap, mon domestique m'ayant apporté de l'eau de ce même puits pour me faire la barbe, je ne pus jamais y délayer assez de savon pour me raser : cette difficulté me frappa vivement ; je touchois enfin au moment de m'éclairer sur la nature de l'eau de ce puits, réputé fameux, sans doute, parce qu'elle y étoit abondante & fort claire. Mon premier mouvement fut de la goûter ; sa faveur étoit si fade & si crue, qu'à l'instant même je ne doutai plus que cette eau n'eût produit tous les mauvais effets que j'avois observés précédemment.

J'étois très - impatient de vérifier complètement cette expérience : sur le champ je pris un gobelet de cette eau, & j'y versai de l'alkali fixe ; elle devint très-blanche : je répétai la même expérience avec de l'eau mercurielle qui produisit le même effet, & leur précipité fut considérable. Pour m'en assurer davantage, malgré la répugnance de mon

estomac , je me déterminai à en boire plusieurs verres dans la matinée ; elles me fatiguèrent beaucoup ; je digérai mal , & pour peu que je les eusse continuées , elles auroient dérangé mes digestions , m'auroient occasionné des coliques , ou la diarrhée , des obstructions & la fièvre , comme à plusieurs des malades que j'avois traités dans cette maison.

Celui qui l'occupoit alors , instruit par sa malheureuse expérience , fit venir son eau , d'après mes conseils , de son habitation de la montagne voisine , & défendit même expressément à ses Nègres de boire à l'avenir de l'eau de son puits : par ce moyen il a été guéri en très-peu de tems , & continue de se bien porter ; il ne crie plus après les remèdes & les médecins ; il rapportoit à l'insuffisance de l'art & de leur capacité , des maux qu'ils ne pouvoient guérir , & pour la cure desquels il lui a suffi de se procurer une bonne eau qui ne contient ni terre grossière , ni sélénite.

L'art de guérir les maladies est précieux fans doute , mais celui de les prévenir l'est infiniment davantage. Jusqu'ici les médecins n'ont fait qu'indiquer les traitemens de ces fléaux de l'humanité , d'après les descriptions qu'ils en ont données ; ils se sont moins occupés de leurs causes (qu'on a trop souvent attribuées aux chaleurs de ces climats). J'ai suivi une marche opposée dans mon ouvrage sur les maladies des Nègres ; les colons observateurs , les médecins en ont paru satisfaits ; & mes nouvelles expériences , mes nouvelles observations sur les maladies des Colonies en général , & de Saint-Domingue en particulier , sont trop confirmatives des premières , pour ne pas suivre le même plan dans celui-ci. Tel est d'ailleurs l'ordre auquel je me suis conformé dans la tenue de mes journaux ; de sorte que pour les descriptions des maladies & de leurs causes , je n'aurai souvent besoin que d'ouvrir ce dépôt de mon travail & de

le suivre, m'étant particulièrement attaché à connoître les causes d'une destruction trop funeste & trop continuelle pour ne pas frapper tout observateur.

Ce fut dans cette vue & d'après ces principes, que je continuai l'analyse des eaux du Cap. Mes expériences prouvent que depuis le carénage jusqu'au bac de la rivière du haut du Cap, espace d'environ un quart de lieue qu'occupe tout le bas de la ville, les eaux sont les mêmes; toutes blanchissent beaucoup par l'alkali fixe, la dissolution d'argent ou l'eau mercurielle, & déposent à peu près la même quantité de terre grossière; leur saveur est crue, le savon s'y délaye difficilement, les légumes n'y cuisent qu'imparfaitement; ces eaux enfin pèsent sur l'estomac, & occasionnent à la longue toutes les maladies dont nous avons parlé.

Mais à mesure que l'on approche de la montagne, ces eaux perdent peu à peu & presque insensiblement ces mauvaises qualités. J'ai analysé avec soin les eaux

de toutes les parties de cette ville, qui forme une espèce d'amphithéâtre; & il résulte de mon travail que les eaux des puits creusés à la hauteur de la place Montarcher sont moins mauvaises que celles du bas de la ville, & sur-tout du bord de la mer. En s'élevant un peu plus, les eaux des puits, à la hauteur du Gouvernement, déposent encore un peu moins de terre, sont moins insipides, moins pesantes. Celles enfin des puits à la hauteur des casernes & de la petite Guinée, partie la plus élevée de la ville, sont encore moins mauvaises que ces dernières.

J'ai continué mes expériences sur les eaux des petites habitations entre les mornets voisins dominans la ville du Cap: elles n'ont aucune des mauvaises qualités de celles des puits de la ville; elles sont bonnes, excepté dans les temps de pluie, parce qu'alors elles entraînent des terres du sommet des monts, qu'elles dégradent peu à peu; mais dans

ce cas, elles n'ont besoin que d'être reposées, &, mieux encore, filtrées, pour reprendre leurs premières qualités.

Ces eaux sont, pour la plus grande partie, pluviales, & coulent rapidement sur des cailloux : par cette agitation continuelle, elles déposent les malpropretés & terrestréités dont elles se chargent ; mais la meilleure preuve, la preuve incontestable de leurs différences en qualités & en propriétés, est la santé plus constante des habitants de ces mornets, & la différence de leurs maladies, qui sont infiniment plus rares, & qui, étant produites par d'autres causes, cessent quand ces causes disparaissent, & reviennent avec elles, comme nous aurons occasion de l'observer dans la description des maladies particulières à chaque canton.

Dans la ville, au contraire, les maladies sont vives, opiniâtres, longues, & les rechûtes fréquentes, parce que les mauvaises qualités des eaux agissent sans

cesse, ainsi que les miasmes putrides qui s'élèvent à chaque instant des eaux croupissantes & marécageuses du voisinage du Cap.

Les bornes de ce premier travail ne me permettant pas d'entrer dans les détails des produits de l'analyse de ces différentes eaux, je ne présente ici que des résultats, me proposant de ne rien omettre dans le tableau analytique que j'en ferai, pour aider ceux qui voudront faire les mêmes expériences.

Malgré des effets aussi incontestables & aussi funestes, chaque habitant de la ville du Cap, ou plutôt chaque propriétaire de maison, se fait illusion sur l'eau de son puits ou sur celle du puits de son voisin. » Les eaux de la ville, » dit-il, sont mauvaises, je le crois; mais » pour celle dont je fais usage, elle doit » être exceptée : de tout temps, feu M. » l'Administrateur en envoyoit chercher » pour boire; M. l'Ingénieur & même » M. le Médecin n'en buvoient pas d'au-

» tre : elle est effectivement claire comme
 » de l'eau de roche ; donc elle est bonne ;
 » & la préférence qu'on lui accorde ,
 » bien méritée : aussi le retour de mes
 » vilaines petites fièvres & la grosseur
 » de ma rate ne sauroient venir de l'usage
 » que j'en fais : au reste , il y a quatre-
 » vingts ans que l'on boit de cette eau... «

Mais comment le simple particulier raisonneroit-il autrement ? Ne m'a-t-il pas fallu moi-même voir & éprouver les funestes effets de ces eaux , plusieurs années avant d'en faire l'analyse chymique , que j'avois jugée jusqu'alors inutile , parce que , d'après ce que j'en entendois dire , je les croyois analysées depuis long-temps ? & en effet , elles auroient dû l'être avant ou peu de temps après l'établissement de cette ville.

Qui ne connoît l'empire de l'habitude , & les difficultés presque insurmontables que l'homme même le plus éclairé éprouve à en secouer le joug !

Ce colon citadin qui ne se rétablit pas

dans sa maison, voit pourtant mourir autour de lui ses voisins, ses parens, ses amis même les plus intimes, pour ne s'être pas déterminés à aller passer leur convalescence dans les montagnes les mieux habitées & les plus convenables à leur état. Comment peut-il s'aveugler au point de ne pas voir qu'il va subir le même sort, & laisser, quelquefois à des étrangers, une fortune considérable qui lui auroit permis de passer en Europe & d'y vivre honorablement, en recouvrant une santé précieuse sans laquelle tout le reste n'est rien? C'est qu'il est maîtrisé par l'habitude, qu'il tient à ses usages, à un pays où l'on se permet de vivre plus librement que dans nos villes d'Europe.

Aujourd'hui que la médecine rejette entièrement les hypothèses, pour s'appuyer uniquement sur des faits, continuons de les rassembler pour en former des résultats.

La ville du Cap est mal-saine, ses

plaines le font moins, & presque toutes les montagnes font salubres : l'habitant de la ville est, en général, souvent malade ; celui de la plaine l'est moins fréquemment, tandis que celui des montagnes jouit d'une santé brillante ; son agilité, son visage frais, coloré, sa force & sa vigueur font des effets des bonnes qualités des eaux qui l'abreuvent, & de la pureté de l'air qu'il respire. Observons encore qu'il a moins de facilité que le citadin & l'habitant de la plaine pour se procurer non - seulement l'aïfance, mais encore les objets de première nécessité.

Invitons donc, par la justesse & l'évidence de nos observations, les habitans de la ville & même ceux de la plaine à aller passer leur convalescence dans les Montagnes.

VICES DES HÔPITAUX DU CAP.

D'après les détails précédens sur les vices de situation de la ville du Cap,

que n'avons-nous pas à dire de ses hôpitaux mal situés, mal aérés, loin des eaux courantes, sans vues d'utilité dans leur distribution, sans ordre, sans tenue, livrés à l'entreprise & à tous les maux qui en font la suite inévitable ?

Mais, parmi toutes les causes d'une destruction aussi constante, celles des mauvaises eaux, & d'un air aussi chaud & chargé d'émanations malfaisantes, sont sans contredit les plus pernicieuses. En effet le meilleur air se corrompt s'il n'est renouvelé : à Saint-Domingue comme ailleurs, il est de grands agens qui, en le déplaçant sans cesse, l'épurent par le mouvement; les brises, sur-tout celles de la mer, sont par leur fraîcheur, d'un avantage inappréciable pour les habitans des montagnes & la plupart de ceux des plaines, tandis que la majeure partie des habitans des villes en font privés : les observations météorologiques prouvent que cette différence est de 7 à 8 degrés, & quelquefois de 9 à 10.

Mais

Mais l'air des montagnes diffère encore plus de celui qu'on respire dans les hôpitaux, où cet élément si essentiel à la vie, s'échauffe, perd son élasticité & ses autres propriétés dans la même proportion qu'il se charge d'une plus ou moins grande quantité de phlogistique, & de différentes émanations animales provenant d'un grand nombre de malades rassemblés.

Les globules du sang, atténués & divisés dans les vaisseaux capillaires des parties les plus éloignées du cœur, ne peuvent par une telle atmosphère être condensés & rapprochés dans les poumons; le sang perd ses propriétés d'autant plus promptement, que le rapprochement de ses parties ne peut pas être fait à la superficie du corps avec un tel air ambiant.

Les vaisseaux relâchés par le concours de tant de causes, & principalement par un air aussi chaud & aussi chargé, perdent leur action; le sang s'épaissit, la sérosité

ne s'y mêle que difficilement, & forme, par son séjour, de petites stases & même de légères echymoses que la couleur terne de la peau rend, à la vérité, peu apparentes, mais qui cependant n'échappent point à un œil observateur. Le malade, qui redoute l'hôpital, semble se trouver mieux; il demande à sortir, parce que l'espérance le soutient encore. A l'hôpital, il n'a point de légumes, au moins cela a-t-il été ainsi pendant toute la dernière guerre; il n'en a point aux casernes où l'air n'est pas meilleur; il n'en a pas non plus à bord de son vaisseau, où il a contre lui la malpropreté si contraire à un convalescent.

Le soldat & le matelot deviennent tant soit peu bouffis; leurs viscères s'obstruent, s'empâtent & s'élèvent; le corps prend plus de volume; la tristesse s'empare d'eux; ils perdent le sommeil, l'appétit, & ne retournent à l'hôpital, que parce qu'ils y sont forcés.

En arrivant, ils sont remis à la diète,

parce que c'est l'usage; pendant que ces malheureux auroient besoin de l'air de la montagne, de consommés, de vin de Bordeaux, de plantes antiscorbutiques, si abondantes dans la Colonie, excepté dans le voisinage des villes & dans les hôpitaux; ils auroient besoin sur-tout d'une eau très-pure & d'un exercice à l'air libre, proportionné à leurs forces. Ils ont, comme on voit, tout contre eux: mais la nature fait de nouveaux efforts; elle lutte contre tant de causes réunies & paroît se dégager encore; les malades se croient mieux; ils sortent une seconde fois de l'hôpital; mais nécessairement & malheureusement les mêmes causes produisent les mêmes effets: forcés d'y rentrer, l'esprit vital s'affoiblit, les principes du sang & des liqueurs en stagnation se dissocient, tombent en déliquescence, tous les désordres augmentent; enfin les malades périssent.

Je le répète, ils ont contre eux le climat, le site des hôpitaux, la mauvaise

qualité des eaux, la corruption de l'air, & sur-tout la cupidité inféparable de l'entreprise. Ajoutons à tout cela qu'ils éprouvent quelquefois encore un mauvais traitement; & dans de tels hôpitaux, quand les ordonnances sont bien faites, sont-elles exécutées? L'infâme avarice ne trouve-t-elle pas toujours des prétextes pour les éluder?

Le médecin qui fait le sacrifice de sa santé & de sa vie, qui consacre ses jours à servir l'humanité souffrante, parce que tout ce qui l'intéresse le pénètre d'un profond respect, ne peut voir l'ordre du service interverti: l'amour de son état lui impose la nécessité de faire des représentations; il a recours à l'autorité supérieure: on l'écoute une première fois, & on avertit les entrepreneurs qui n'exécutent rien. Il réitère ses représentations; MM. les Administrateurs généraux, que la multiplicité des affaires empêche de voir par eux-mêmes, écoutent quelquefois les entrepreneurs qui

ne manquent jamais de se rejeter sur la nécessité des circonstances ; ils excitent adroitement par leurs murmures des soupçons sur les talens du médecin, qui cherche, disent-ils, à s'excuser de la perte de ses malades. Alors celui-ci n'est plus écouté que foiblement ; son zèle est ridiculifé ; les malades continuent d'être privés de légumes, de fruits, de bonne eau. Le relâchement va plus loin encore ; la cupidité devenue plus avide, économise sur le nombre des infirmiers, sur celui des apothicaires, des aides chirurgiens &c. ; & l'air devient de jour en jour plus contagieux. Enfin le médecin veut parler plus haut, mais il n'est pas même reçu à l'audience ; il donne des mémoires qui ne sont pas lus ; tout va de pis en pis, la mortalité devient excessive ; le médecin perd son état, les malades leur appui ; mais l'entrepreneur fait une fortune énorme.

Ce n'est point ici ma cause que je défends. Pendant toute la dernière guerre, en ma qualité de médecin du Roi hono-

raire, j'ai traité fans rétribution les officiers & les foldats malades, François & Espagnols, répartis fur les habitations voisines du Cap. J'étois à portée de voir les hôpitaux & de les visiter de tems en tems; si j'en avois été le médecin, avec appointemens, je n'aurois pas éprouvé les désagrémens dont je viens de parler, parce que j'aurois donné ma démission, & que je l'aurois motivée de manière à prévenir par la fuite de pareils malheurs.

L'hôpital où ces désordres paroissent avoir été portés le plus loin, est celui qui étoit placé au bord de la mer, près du bac, & vis-à-vis de la maison du fermier de ce passage. Dans cet hospice, des mourans ont resté dans leur ordure pendant des 24 heures, sans avoir pu obtenir d'être changés de linge; ils crouissoient dans ce cruel état pendant l'intervalle d'une visite à l'autre; & le médecin, ne pouvant obtenir des entrepreneurs ce que l'humanité seule auroit dû

les déterminer à faire, fut obligé d'en porter des plaintes à MM. les Administrateurs généraux, en présence des entrepreneurs qu'il en avoit prévenus : scène avilissante pour l'humanité, qui devoit faire proscrire à jamais des Colonies, l'administration des hôpitaux par entreprise.

La barbare avarice fut portée si loin, que l'on creusa des puits dans la cour de cet hospice (qui servoit de caserne auparavant), quoique dans les grandes marées, les eaux de la mer montassent jusqu'à ses murs; & cela pour épargner un escalin (10 sous de France) que coûtait alors le transport de chaque barrique d'eau, depuis le haut de la ville jusqu'à cet hospice : aussi la mortalité s'y accrût-elle au point que presque tout y périt.

On ne peut m'objecter que je me trompe sur les causes de ces pertes excessives, car, après cette mortalité, on leva l'hospice qui fut remis aux chefs de l'armée Espagnole. Ceux-ci en firent également un hôpital pour une partie de

leurs soldats, ils l'administrèrent par économie aux frais du Roi d'Espagne; comblèrent les puits que les François avoient creusés, firent venir leurs eaux du haut de la ville, &, aux yeux de l'une & de l'autre nation, ils sauvèrent presque tous leurs malades.

Mais indépendamment de cet exemple trop frappant pour Saint-Domingue, n'avons-nous pas les malheurs de plusieurs de nos établissemens, & les épidémies dévastatrices de nos armées navales, causées en grande partie par les mauvaises qualités des eaux? La maladie pestilentielle qui, en 1744, détruisit presque entièrement, à Chibouctou, l'escadre du duc d'Anville & qui fut causée par les eaux corrompues dès le commencement de la campagne; celle qu'éprouvèrent, depuis, les escadres & armées de MM. de Piozin en 1748, & Dubois de la Motte en 1757? L'exemple (1)

(1) Rapporté dans mon ouvrage sur les maladies des Nègres page 236, note 31.

effrayant d'économie du vaisseau la Paix; l'exemple plus effrayant encore de M. de la Bourdonnaie, dont le génie & le courage sauvèrent la petite colonie naissante du Port-Louis de l'île de France d'une épidémie terrible, en faisant venir les eaux de la grande rivière (1); sont autant de preuves des faits que j'avance.

Il en est ainsi de la nouvelle colonie de Cayenne & de la province de Guyane qui, abreuvée également par les eaux des puits creusés au bord de la mer, reconnues mauvaises après l'établissement, périt par une épidémie affreuse.

Nous le répétons, les eaux croupissantes des marais, des étangs & de la plupart des puits, produisent toujours les plus funestes effets. Les fièvres & les obstructions des habitans de Rochefort & de toutes les parties basses de la Charente; le visage hâve, les jambes grêles & le gros ventre des habitans de la Solo-

(1) Page 283 note 45.

gne, viennent principalement de cette cause. Ainsi, dans toutes les parties de l'Europe, comme à Saint-Domingue, à Cayenne, dans le Bengale, & autres établissemens en Asie, en Afrique & en Amérique; par-tout, les eaux chargées de terres grossières & de sélénite sont la source des mêmes désordres (1).

L'île de Saint-Domingue est sans cesse battue par la mer & par les vents : ses montagnes irrégulières & considérablement élevées, donnent aux vents des directions différentes, connues sous le nom de *brises*, aussi précieuses pour la santé des habitans, que les calmes qu'ils éprouvent dans toutes les parties basses

(1) On verra dans les détails de l'analyse des eaux des plaines de Saint-Domingue, que les bœufs, les chevaux, les mulets & autres animaux abreuvés par des eaux courantes dans les habitations voisines des rivières, sont en bon état & s'entretiennent gras; tandis que dans les habitations où ces animaux boivent des eaux croupissantes de mares souvent infectes, ou des eaux de puits, ils sont maigres, sujets aux maladies, & vivent beaucoup moins.

leur font funeftes; parce que la chaleur y eft exceffive, & que, comme nous l'avons démontré, faute de mouvement & de circulation, l'air y reſte ſurchargé d'émanations dangereuſes de toute eſpèce.

C'eſt pour des raiſons auſſi ſolides que les Anglois dans le Bengale & les Hollandois à Batavia, tiennent leurs troupes cantonnées dans des lieux élevés, d'où elles viennent faire par détachemens le ſervice des villes ſituées dans des bas-fonds. Sans cette ſage précaution, leurs garniſons ſubiroient le ſort funeſtes des nôtres.

Les malheurs conſtans des garniſons du Cap rendent pour elles cette tranſlation d'une néceſſité indiſpenſable, parce qu'indépendamment du vice de ſituation de cette ville, le nombre de ſes troupes eſt conſidérable, & que par-tout où les hommes ſont très-rapprochés, & ſurtout les ſoldats, ils ſont beaucoup plus expoſés aux maladies.

Il y a long-tems que l'on crie contre le voisinage du cimetièrre de la ville du Cap : l'on est trop d'accord sur les maux qui peuvent en résulter, pour m'arrêter dans cet abrégé à les développer ; ils trouveront leur place dans les détails particuliers des vices de situation de cette ville.

Je ne faurois me persuader que les dépenses faites pour l'établissement des casernes du Cap, puissent être un obstacle suffisant pour empêcher le Gouvernement d'imiter les Anglois & les Hollandois, en transférant la garnison de cette ville au superbe quartier du Dondon, qui n'en est distant que de huit lieues. Ce quartier est coupé & arrosé dans toutes ses parties par des rivières d'où plusieurs habitans conduisent les eaux, par des canaux & à peu de frais, à leurs moulins, dans les bâtimens, les jardins & par-tout où elles sont utiles.

Les considérations qui doivent surtout déterminer cette translation, sont

la variété des côteaux de ce quartier, la force & la vigueur de la végétation de ses plantations, la fraîcheur & la salubrité de l'air, la pureté & l'excellence de ses eaux, la beauté & la solidité de ses chemins de communication, qui vont jusqu'à permettre à plusieurs habitans de voyager en chaise entre ces monts (1); & plus particulièrement encore, la santé forte & robuste de ses habitans.

D'ailleurs le Gouvernement a toujours eu des vues de défense & de retraite sur ce quartier en cas d'attaque : en conséquence de ces desseins, il y a fait construire une poudrière; il a manifesté & étendu ses projets jusqu'à ouvrir des routes de communication de ce quartier avec la colonie Espagnole; les beaux chemins qu'il y a fait construire vont jusqu'au bourg de cette nation, appelé Saint-Raphaël, distant d'une lieue & demie des limites Françaises, pour la

(1) Appelés *crêtes* dans le pays.

jonction des troupes de l'une & de l'autre colonie, le transport des vivres, des munitions de guerre & principalement d'artillerie.

L'établissement des troupes au Don-don est sous tous les rapports possibles plus conforme aux vues du Gouvernement : que pourroient en effet des soldats toujours malades, valétudinaires & mourans ? Comment en exécuteroient-ils les projets ? que pourroit-on raisonnablement espérer & entreprendre avec de telles troupes , puisque sans la santé il n'y a point de force , & que sans la force il n'est point de victoire ?

On joindroit au logement des soldats un terrain suffisant pour y faire des jardins , y planter des arbres fruitiers , y cultiver les légumes & les fruits indispensables pour prévenir l'alkalescence des humeurs, & tempérer en même tems les chaleurs de ces climats ; quoiqu'elles y soient fort modérées dans ce quartier par la fréquence des pluies , dont les

plaines & les villes sont malheureusement privées pendant la majeure partie de l'année : la modicité de la paye du soldat l'a privé jusqu'ici de ces avantages, parce que les habitans des villes & une partie de ceux de la plaine reçoivent leurs légumes des montagnes, ce qui y met nécessairement un prix trop haut pour que les soldats & les matelots puissent s'en procurer.

Ce que je propose ici s'exécute dans plusieurs garnisons de France ; c'est à l'exemple des Romains, qu'on a accordé aux soldats de l'artillerie des morceaux de terre voisins des fortifications de Douay & autres villes marécageuses, afin que le soldat pût s'y acclimater & y vivre comme les habitans du pays. Chefs de l'artillerie, hommes précieux ! en enseignant un art destructeur devenu nécessaire, vous n'avez point négligé l'art conservateur ; vous avez par vos lumières & votre humanité su pratiquer la première partie de la médecine, celle

de conferver la fanté & de prévenir les maladies.

Cette réfidence des troupes dans les montagnes habituera le foldat à vivre des productions du pays ; les légumes , les fruits , les farineux feront la majeure partie de fa fubfiftance ; il élèvera facilement dans ces montagnes fertiles , des animaux domeftiques qui remplaceront dans peu avec un avantage inappréciable les falaisons qu'on lui donne depuis fi long-tems. Les viandes falées font fi pernicieufes , principalement quand leurs fels ne font pas émouffés par des fubftances végétales fraîches , qu'elles ne manquent jamais , dans ce dernier cas , de difpofer le foldat à la cachexie fcorbutique ; affection qui complique toutes fes maladies , & dont il eft impoffible qu'il fe rétabliffe dans les hôpitaux mal fitués , dans les cafernes & fur les vaiffeaux.

Il n'eft que ce moyen pour conferver cette précieufe efpèce d'hommes , dont
les

les remplacements continuels ont tant d'inconvéniens , qu'il faut ou renoncer à leur service dans les Colonies, ou faire tout ce que leur conservation exige : sans cette sage précaution, les dépenses de leur entretien, les sommes énormes qu'ils coûtent dans les hôpitaux, tomberont à jamais en pure perte pour le Gouvernement.

En tenant les soldats loin des cités, en les occupant sur-tout, vous les éloignerez en même tems des Nègresses infiniment plus mal-saines dans les villes que sur les habitations, principalement dans celles des montagnes : vous conserverez leurs mœurs qui sont par-tout d'un si grand prix, & qui influent à un tel point sur les maux physiques & les malheurs de l'humanité, que cette considération est de la dernière importance.

L'homme inoccupé ne fauroit être heureux, il est dans tous les pays à charge aux autres & à lui-même ; les soldats, dans les colonies, ont un besoin

de plus de travailler, pour ne pas se livrer à la boisson, au tafia sur-tout, dont les mauvaises qualités rendent encore l'excès plus nuisible.

Je n'ai jamais compris comment on a pu jusqu'à présent permettre, contre toutes les ordonnances & la sagesse des réglemens, ou plutôt tolérer la vente de cette liqueur aux soldats. Le tafia conserve après sa distillation une âcreté qu'il ne perd qu'avec le tems; il ne devrait même être permis d'en vendre en détail aux particuliers, qu'après l'avoir gardé deux ans en tonneau, c'est-à-dire, lorsqu'il a perdu ses qualités mal-faisantes.

L'excès de cette liqueur est condamnable; mais, comme nous l'avons dit dans nos Observations sur les Maladies des Nègres (1), mêlé avec une suffisante quantité d'eau, de jus de citron & de sucre: cet ensemble fait une boisson corroborante, très-convenable pour les sol-

(1) Pour de plus grands détails, voyez page 271 & suivantes de cet ouvrage.

dat, principalement lorsqu'ils font très-exercés; & comme ils pourroient abuser du tafia, on ne doit leur délivrer cette boisson qu'après l'avoir ainsi mélangée.

Le service des rives seroit fait par détachemens qui seroient relevés tous les huit ou tous les quinze jours; la police & la discipline y gagneroient: l'air, la nourriture, tout enfin fortifieroit le soldat, au lieu de le détruire; & lorsqu'en tems de guerre il seroit privé des farines d'Europe, il auroit appris à s'en passer.

Les hôpitaux, dans les montagnes comme dans les villes des Colonies, doivent être administrés aux frais du Roi par économie; cela se pratiquoit ainsi en Canada, où ils étoient tenus par des religieuses cloîtrées; nulle part l'humanité ne fut mieux servie, nulle part aussi les frais de ces établissemens ne furent plus légers pour le Gouvernement.

Dans le même tems & jusqu'en 1760,

l'hôpital de la marine de Rochefort a été également soigné par des sœurs grises de S. Vincent de Paule, sous l'inspection du Commandant de ce port, de l'Intendant & du Commissaire de la marine, spécialement chargé de cet objet. La propreté, la clarté, la netteté, l'ordre, les secours, les soins utiles & consolans, l'économie; tout étoit digne d'admiration.

Depuis, les mêmes religieuses sont devenues adjudicataires; elles ont pris cet hôpital à l'entreprise: mais par le relâchement qui s'y est introduit, l'insalubrité de cet hôpital est telle, qu'il ne reste d'autres ressources que de le changer de lieu: on assure même qu'il est à craindre que, pour prévenir de plus grands malheurs, on ne soit obligé de le brûler.

Tel est le funeste effet de l'entreprise.

Ce qui se pratiquoit avec succès en Canada & à Rochefort, pourroit également s'exécuter à Saint-Domingue; les

Espagnols nous en ont fourni un exemple chez nous-mêmes : il suffiroit pour cela d'un officier d'administration, ou d'un des principaux employés qui eût travaillé dans les hôpitaux que je viens de citer, ou seulement qui eût connoissance de cette manière de les diriger & de les conduire : elle est si simple & si aisée, qu'il est souvent arrivé à un seul officier de santé (1), de se trouver chargé en Europe & dans les Colonies, de six à sept cents malades. En 1760, 61 & 62, il y eut au Port des Barques, sur les bords de la Charente, près de Rochefort, dans de simples maisons de particuliers, à peu près un pareil nombre de malades & de sujets pour les traiter; on perdit très-peu de monde, le plus grand ordre y fut observé; les chefs de l'armée navale, leurs soldats & leurs matelots furent également satisfaits (2).

(1) Avec un Ecrivain & quatre Aides Chirurgiens.

(2) Dans ces circonstances, les frais sont si peu de chose, que l'on conserve aux soldats & aux matelots

Un point essentiel dans les Colonies comme ailleurs, est de ne pas compliquer l'administration des hôpitaux, de tenir le plus qu'il sera possible les malades éloignés les uns des autres, & surtout que chaque espèce de maladies ait une salle qui lui soit particulièrement affectée. Des épidémies affreuses ont trop souvent eu pour cause le défaut de cette attention. Les *considérations particulières* pourroient en pareil cas devenir de la plus dangereuse conséquence. J'ai vu à cet égard des Administrateurs ne pouvoir obtenir cette réforme & le mélange des malades continuer, malgré les promesses des Entrepreneurs : j'ai également vu les Administrateurs-généraux ne pouvoir obtenir des latrines

leur paye entière absolument sans aucune retenue.

C'est M. Duvivier, Chirurgien Major en chef de ce département, qui étoit chargé de ces hospices ; je me rappellerai toujours avec plaisir que c'est sous les ordres de ce célèbre Chirurgien que j'ai eu le bonheur de faire mes premières campagnes & de le seconder dans le hôpitaux du port des Barques.

féparées pour les malades attaqués de diarrhées & de dyffenterie. Avec le tems on s'accoutume à voir avec indifférence les abus les plus pernicioeux, & à regarder comme difficultueux & tracassiers les hommes qui par leur état & leurs lumières font obligés d'en exiger la réforme.

L'ancienneté d'un usage ne prouve ni sa bonté ni son utilité. Il y a lieu d'espérer que le Gouvernement se déterminera à transférer les troupes sur les montagnes, & à changer l'administration des hôpitaux : il seroit même à desirer que l'on y envoyât des sœurs grises. Les avantages qui doivent les faire préférer aux hommes auprès des malades, sont leur douceur, leur patience, leur propreté, l'habitude de la vie sédentaire, leur assiduité, leur confiance, leur dévouement, vertus qu'elles doivent à leur sexe, à la manière dont elles ont été élevées, autant qu'au vœu de leur institut. Nous en avons à Cayenne

& aux Iles de France & de Bourbon, qui, malgré la pauvreté de ces Colonies, y font le plus grand bien; il leur seroit infiniment plus aisé de l'opérer dans un pays riche comme Saint-Domingue.

Dans cette Colonie il en a coûté au Roi jusques à 24 liv. par jour pour chaque journée d'officier malade, & 6 liv. 15 sous, argent du pays, pour celle de chaque soldat & de chaque matelot : encore pour ces derniers le Roi fournissoit-il une partie des subsistances & même des ustenciles nécessaires à ces hospices.

Si on eût eu à Saint-Domingue des sœurs grises établies avant la guerre, que de sommes épargnées, combien d'effets perdus qu'elles auroient conservés & qui se trouveroient aujourd'hui ! Mais, un bien plus précieux encore est le nombre d'hommes que leurs soins généreux & leur humanité auroient arrachés à la mort : je ne me persuaderai

jamais qu'avec des sœurs grises, malgré le climat & la situation de cette ville, la consommation en hommes de recrue, eût été, chaque année, au moins de trois sur cinq, comme elle l'est depuis l'établissement de la Colonie.

Les grands malheurs des hôpitaux des Colonies ont deux causes principales : le changement trop rapide des Administrateurs & l'empire de l'habitude. Il est des hommes qui ne voient jamais les abus; les choses les plus claires leur paroissent toujours enveloppées de nuages : d'autres croient que tout est absolument égal; rien ne les frappe, rien ne réveille leur attention, & c'est à la faveur de cette funeste indifférence que les abus les plus expressément proscrits par les ordonnances passent en usage (1):

(1) J'ai vu la place d'Apothicaire du Roi sollicitée, parce qu'on croit dans le pays que la fourniture des médicamens est un droit de cette place, tandis que la sagesse des ordonnances de 1747 & 81, défendent au contraire au Médecin du Roi, au Chirurgien Major,

aussi s'est-on moqué de moi, lorsque j'ai parlé des assemblées des Officiers de santé, de la tenue de leurs registres, des comptes qu'ils doivent rendre tous les trois mois au Ministre &c..... & cela ne m'a point étonné. Mais ne craignons point de le dire, la licence étant arrivée à ce terme, les bons principes s'altèrent, tombent en dessuétude, l'oubli des règles amène nécessairement celui des devoirs : les mœurs disparaissent, tout se confond, tout est perdu.

Dans le cas où le Gouvernement ne prendroit aucun des partis que je viens de proposer & se détermineroit à laisser les choses *in statu quo* ; j'ajouterai qu'il vaudroit encore mieux pour le bien de la Colonie, le salut des troupes & la caisse du Roi, renoncer entièrement aux

principalement à l'Apothicaire en chef, d'avoir aucun rapport avec les fournisseurs ; parce que ces Officiers de santé sont les Inspecteurs de la qualité des remèdes, & qu'il répugne à la délicatesse d'être à la fois Fournisseur & Inspecteur.

hospitaux, traiter les soldats dans les casernes, & qu'ils fussent conduits par les Officiers de santé attachés à leurs corps : on les tiendroit dispersés autant que les circonstances le permettoient ; & il seroit très-aisé d'avoir une chambre particulière pour les soldats malades de chaque compagnie (1). Par ce moyen bien simple on les préserveroit de l'air empoisonné des hôpitaux, & ils auroient l'avantage d'être traités par les Officiers de santé (2), spécialement chargés de veiller à leur conservation, & , pour ainsi-dire, sous les yeux des Officiers de leur compagnie. Ceux-ci connois-

(1) C'est ce que j'ai proposé, en 1777, pour les Régimens du Cap, d'Agénois & de Gâtinois, qui, pour n'avoir pas alors suivi mes conseils, furent réduits à un fort petit nombre.

(2) Pourvu toutefois qu'ils ne fussent pas intéressés dans l'entreprise, comme cela est déjà arrivé ; il est absolument essentiel que ce soit aux frais du Roi & par économie, comme on l'a vu pratiquer par les Espagnols.

fant les qualités & les défauts de leurs soldats, releveroient leur courage, leur donneroient des soins & des consolations, si nécessaires en pareil cas, que, dans l'état contraire & actuel des choses, plusieurs d'entre eux désirent autant la mort que leur rétablissement.

Difons plus : le Gouvernement perdroit encore moins d'hommes, si les malades étoient livrés & abandonnés à eux-mêmes ; l'exemple des Nègres marons qui font leurs maladies dans les bois, nous en fournit une preuve convaincante.

» Un Nègre est incommodé ; il souffre
 » toute la nuit, il s'endort enfin, & le
 » grand jour le surprend fans qu'il ait
 » entendu la cloche ; la crainte du fouet
 » le fait déferter ; sa maladie est une
 » petite-vérole confluyente qui fans soins,
 » fans abri, fans autres secours que de
 » l'eau froide & l'influence de l'air libre,
 » parcourt fans accidens tous ses tems
 » & ses périodes ; & cet infortuné bien

» rétabli & couvert de cicatrices, vient
 » se jeter aux pieds de son maître (1). «

Il faudroit renoncer aux Colonies de l'Amérique & à leurs productions, si l'habitant faisoit en Nègres la cinquième partie de la perte que le Roi fait en soldats; cependant le Nègre est nud ou presque nud; il travaille continuellement; ses ressources dans ses maladies se réduisent à très-peu de chose; il n'est ordinairement visité par le Chirurgien (2) chargé de le conduire, que trois fois la semaine, tandis que le soldat l'est au moins une fois tous les jours: mais en santé comme en maladie, le Nègre vit d'alimens du pays, n'est pas foulé dans la *caze* qui lui sert d'hôpital; enfin il est sous les yeux de son maître ou de son représentant.

(1) Je tiens ce fait & plusieurs autres du même genre de M. Fournier de Varenne, Commandant de quartier à Saint-Domingue, dont l'esprit & le cœur font honneur à l'humanité.

(2) Il y a très-peu d'habitations qui soient à portée d'être visitées par un Médecin.

Quoique les effets du mauvais air soient plus dangereux dans les pays chauds, les avantages de la dispersion des soldats & matelots malades ne sont pas moins frappans dans les pays froids & tempérés. En France, nos régimens de cavalerie sont répartis en tems de paix, dans les petites villes ou villages, dans le voisinage des rivières & des prairies; il n'y a quelquefois que la compagnie Colonelle & une ou deux autres qui soient à portée de quelques hospices de charité & du Chirurgien Major du régiment; les autres compagnies sont à 3, 4, 5 & 6 lieues: le soldat malade est traité dans sa chambre par un soldat Chirurgien qui fait saigner & faire quelques pansemens: cependant quelque humides, quelque mal-sains, quelque dénués de secours que soient ces lieux, on y perd moins de soldats que dans les hôpitaux, par cela seul que les malades y sont isolés.

J'ai fait la même observation dans

nos ports de mer, principalement au département de Rochefort, où lorsque les matelots malades obtiennent la permission de se faire traiter dans leurs logemens, il en meurt incomparablement moins que dans les hôpitaux.

Avantages d'une Maison de Santé au Dondon; motifs qui doivent en déterminer l'établissement.

Quel que soit le parti que l'on prenne sur le choix du lieu où l'on tiendra les troupes du Cap, il est d'une nécessité absolue d'établir une maison de santé dans la montagne, pour les Officiers & les soldats convalescens; sans cet établissement indispensable, leurs retours en Europe continueront toujours, quelque contraires qu'ils soient au bien du service & quelle qu'en soit la dépense.

Les officiers convalescens cherchent il est vrai, les occasions de se rétablir dans la Colonie, avant de demander leur retour en Europe; en conséquence

ils vont dans les plaines voisines chez les habitans avec qui ils sont liés ; mais les habitations de la plaine sont si différentes par la diversité de leur situation , qu'il y en a de salubres & d'autres qui sont aussi mal-saines que les villes.

Toutes les plaines de Saint-Domingue sont arrosées par des rivières qui prennent leurs sources dans les montagnes , & vont en serpentant se jeter dans la mer ; c'est sur les terrains séparés par ces rivières , que sont établies les riches sucreries de cette importante Colonie. Le quartier Morin , un des plus considérables , commence à la ville du Cap , comprend toutes les terres du bord de la mer jusqu'à la Grande-Rivière , & s'étend à plus de 3 lieues vers la montagne.

A la droite du quartier Morin sont les quartiers de la Petite-Anse , du Camp-de-Louise & de la plaine de l'Acul ; ce dernier se prolonge jusqu'à la haute montagne du Limbé , derrière laquelle
se

se trouve le quartier de même nom, qui forme une plaine considérable, bornée d'un côté par la mer, & dans le reste de sa circonférence par une chaîne de montagnes sur le penchant desquelles sont situées en partie les diverses habitations de cette plaine.

Les brouillards, les pluies fréquentes du Limbé, le rendent si différent du quartier Morin, & plus particulièrement encore de ceux adjacens à la partie gauche de celui-ci, que, quelque bonnes que soient ses terres, quelque belles qu'en soient les cannes, elles rendent environ un quart moins de sucre, que celles des quartiers Morin & de Limonade.

Les pluies accélèrent la végétation de ce roseau précieux; mais ses fels sont moins élaborés, moins rapprochés; & même dans les terrains très-bas ou ceux dont la culture est mal entendue, la canne a dans son milieu un parenchyme cotonneux entouré d'eau peu sucrée.

Cette différence dans la situation du sol , la végétation , les productions , & dans la fréquence des pluies , existe également dans les maladies : les habitans du Limbé éprouvent des affections catarrhales , des obstructions , la cachexie , en un mot toutes les maladies dépendantes du relâchement des solides , de la stase & de l'épaississement des fluides ; tandis que dans les quartiers secs , sablonneux , plus éloignés des montagnes & placés sous un plus beau ciel , les habitans sont plus sujets aux fièvres inflammatoires , aux fluxions de poitrine , aux dyssenteries & à toutes les maladies qui tiennent plutôt à la trop grande action des solides , qu'à la stase & à l'épaississement des fluides.

Les plaines situées sur la gauche du quartier Morin , comprennent d'abord celui de Limonade si diversifié & si dissemblable par les qualités de son sol , ses productions & la fortune de ses habitans , que la partie connue sous le nom

de l'*Islet de Limonade*, est un terrain des plus productifs & des plus riches; tandis que la partie de ce quartier, appelée *les Savannes de Limonade*, est si aride, qu'elle n'est susceptible d'aucune espèce de culture.

En parcourant ensuite le bord de la mer, on traverse les quartiers de Caracol, de Jacquezy, du Trou, du Terrier-Rouge, des Fonds-Blancs, la Ville, le quartier du Fort-Dauphin & le quartier de Maribarou, qui s'étend le long de la rivière du Massacre, laquelle sépare & limite les possessions Françaises & Espagnoles.

Quoique la culture de ces divers quartiers soit principalement la canne à sucre (1) & l'indigo, ils sont cependant plus ou moins élevés, & leurs habitations plus ou moins éloignées des rivières. Ces rivières varient dans leur largeur, la nature de leur lit, la rapidité

(1) En général à Saint-Domingue ce roseau ne se cultive que dans les plaines.

de leurs courans, la quantité & la qualité de leurs eaux (1), très-abondantes dans les tems de pluies, & si rares dans les longues sécheresses, que quelques-unes de ces rivières tarissent & restent à sec pendant des mois entiers.

Ces diversités frappantes produisent encore des différences, d'un quartier à un autre, dans la santé & dans les maladies des habitans. Ainsi, par exemple, dans le quartier de la Petite-Anse dont la terre est compacte & où les eaux séjournent, l'humidité de l'air produit des fièvres habituelles, des obstructions, des diarrhées, beaucoup plus rares au quartier Morin qui n'en est séparé que par une très-petite rivière, mais dont les terres étant plus légères, plus sablonneuses, les eaux s'y filtrent mieux, y séjournent moins, & s'évaporent plus promptement.

Il y a plus, ces différences se font sentir d'habitation à habitation : c'est

(1) Voyez la note de la page 75.

ainfi, que dans le quartier Morin déjà cité, les sucreries qui font fituées au bord de la mer, celles dont les terres ne s'étendent pas jufques aux rivières & qui ne s'abreuvent pas d'eaux courantes, font plus expofées aux maladies, particulièrement à des maladies vives, longues, opiniâtres, & le plus fouvent mortelles; tandis que l'habitation voifine, qui cependant n'en eft féparée que par une haie, n'a prefque point de malades.

J'ai été également à portée de faire cette obfervation dans le même quartier fur une de ces habitations marécageufes du bord de la mer, dans un tems de féchereffe pendant lequel les mares où l'on fait boire ordinairement les animaux, étoient prefque à fec & répandoient une odeur infecte: nous y éprouvâmes une épidémie, principalement fur les enfans dont un grand nombre fut attaqué de maux de gorge gangréneux, de fièvres putrides & mali-

gues, tandis que l'habitation qui touche immédiatement celle-ci n'avoit point de malades, parce qu'il n'y a point de mares & qu'elle est près des eaux courantes.

La cause principale de ce fléau étoit manifeste; il falloit faire cesser la putréfaction des eaux trop voisines des bâtimens & même de la *grande caze*, ou continuer d'éprouver les funestes effets des miasmes qui s'en élevoient continuellement; *les chefs* étoient déjà tous attaqués de fièvres intermittentes, qui se seroient bientôt changées en fièvres continues. Le désordre auroit été plus loin encore, si le fondé de procuration, dont les connoissances en physique & en chimie étoient d'accord avec les miennes, ne se fût déterminé, d'après mes conseils, à faire jeter dans ces mares 10 barils de chaux, qui en absorbèrent entièrement le gaz ou acide méphitique (1).

(1) Ce sont ces mêmes vapeurs méphitiques qui font le danger des mines, des puifards, des fosses d'aisance &c.

Les maladies cessèrent, & nous parvîmes ainsi, à peu de frais, à prévenir les malheurs qui auroient été la suite de cette funeste putréfaction.

Les enfans furent les premiers attaqués, parce que leurs pores sont infiniment plus ouverts que ceux des adultes, par la souplesse de leurs fibres, & la délicatesse de l'organisation de leurs poumons, semblables à ces éponges fines qui absorbent avec promptitude la plus légère humidité; tandis que la texture sèche & serrée des grosses éponges les empêche de s'en pénétrer.

A mesure que l'on s'éloigne du bord de la mer, les habitations deviennent plus salubres; c'est par cette raison que celles du milieu du quartier Morin le sont plus que celles du bas; & que, par gradation, l'on se porte encore mieux dans le haut. Enfin les habitans du quartier de la Grande-Rivière, qui commence où finit celui-ci, & qui est presque tout sur la montagne, se portent très-bien.

Ceci est généralement vrai pour le quartier Morin, parce que les terres vont toujours en s'élevant insensiblement depuis le bord de la mer jusqu'à la montagne, mais dans ce quartier comme dans les autres, le séjour des eaux dépend toujours des divers niveaux des terrains. Il y a des habitations situées dans le milieu de quelques quartiers, sur lesquelles les eaux séjournent une partie de l'année, quoique leurs terrains paroissent inclinés vers la mer : telles sont quelques habitations du milieu des quartiers de Limonade & de la Petite-Anse, dont l'insalubrité est égale à celles des habitations des bords de la mer.

Il ne suffit pas qu'une habitation soit éloignée des marais, pour convenir au rétablissement des convalescens; il faut encore, comme je me flatte de l'avoir démontré, que les eaux qu'on y boit soient de bonne qualité, & que l'exposition de cette habitation soit telle que

les brises de la mer en balayent les insectes & les animalcules ; sans ces avantages , nul rétablissement , nulle fanté à espérer.

Je fais bien qu'un malade , de quelque état & de quelque rang qu'il soit , fier de la victoire qu'il vient de remporter sur la maladie & le climat , quoiqu'à peine convalescent , s'occupe peu de ces différences de salubrité ou d'insalubrité entre les habitations , entre celles sur-tout d'un même quartier : & l'habitant lui-même , qui lui offre généreusement un asile , est sans doute bien loin de penser que les mauvaises qualités de l'air & des eaux de son habitation peuvent non-seulement prolonger la convalescence de l'homme qu'il veut obliger , mais même lui causer une rechûte.

On croit qu'il suffit , pour obtenir son rétablissement , de sortir de la ville & de se rendre à la campagne ; le plus souvent l'Officier va passer sa convalescence sur une habitation où il n'est

recommandé que par quelqu'un de ses amis. Il s'informe moins des qualités de l'air & des eaux du lieu qu'il va habiter, que des commodités qu'il y trouvera : la proximité de la plaine, la facilité de s'y rendre en chaise, de s'y visiter & de se procurer promptement les douceurs de la ville; la bonne-chère qu'on y fait : tels sont les motifs qui déterminent la préférence que l'on donne à la plaine sur les montagnes, toujours plus éloignées, & dans lesquelles on est ordinairement obligé de voyager à cheval; tandis que tout, jusqu'à la frugalité, rend ce dernier séjour préférable pour le convalescent.

On fait si peu d'attention au site de l'habitation où l'on va pour se rétablir, que j'ai souvent vu plusieurs Officiers convalescens sur une de ces habitations du milieu de la Petite-Anse; quoique depuis très long-tems les Chirurgiens qui y ont fait leur résidence soient presque tous morts des suites des ma-

ladies qu'ils y ont éprouvées; que les pertes des Nègres y soient très-considérables, & qu'il ne soit pas rare dans les mois de juin, juillet & août, d'y voir presque tous les blancs attaqués à la fois des maladies dont j'ai détaillé les causes; & dont la principale est la corruption des eaux croupissantes de cette habitation & de plusieurs autres de son voisinage.

A mesure que ce travail avance, on voit de nouvelles preuves se réunir en faveur de l'indispensable nécessité d'établir une maison de santé au Dondon, pour les Officiers & les soldats de la ville du Cap & de sa dépendance.

Cette maison serviroit aussi pour les troupes de la ville du Fort-Dauphin, dont la situation est également vicieuse, tant à cause des marais qu'elle a dans son voisinage & des mauvaises qualités de ses eaux de puits (1), que par les

(1) Les substances contenues dans ces eaux, sont les terres quartzeuse, calcaire, marneuse, argileuse & magné-

abus de l'administration de ses hôpitaux par entreprise.

Les mêmes causes qui font le malheur des troupes du Cap, font également le fléau de ses garnisons, comme on le verra plus particulièrement dans les détails des vices de situation de cette ville, des maladies qui en font la fuite nécessaire, & dans ceux de l'analyse de ses eaux; détails que la brièveté de cet ouvrage, comme nous l'avons déjà observé, ne nous permet pas de placer ici.

Les besoins d'une maison de santé dans les montagnes voisines des villes de Léogane, de Saint-Marc & du Port de Paix, ne font pas à beaucoup près aussi pressans, parce que les garnisons

fienne. Les sels neutres qu'elles forment par leurs combinaisons avec les acides minéraux, sont principalement; la sélénite, composée d'acide vitriolique & de terre calcaire; le nitre calcaire, d'acide nitreux & de terre calcaire; le sel marin calcaire, d'esprit de sel & de terre calcaire; le sel d'Epsom, d'acide vitriolique & de magnésie.

de ces trois établissemens font très-peu nombreuses, & qu'un des grands inconvéniens des hôpitaux est d'y rassembler beaucoup de malades. Il en est ainsi de la ville du Port-au-Prince, qui est heureusement située, & dont l'hôpital est bien entendu, bien distribué. Mais une maison de santé dans la montagne voisine en diminueroit toujours beaucoup la mortalité; quoiqu'elle y soit d'une moindre nécessité qu'au Cap, au Fort-Dauphin, aux Cayes Saint-Louis & au Petit-Goave, dans lesquels cet établissement peut seul faire espérer le retour de la santé des convalescens.

Enfin, quand on considère les avantages & les ressources d'une maison de santé dans la montagne, le peu de dépense qu'entraîneroit la construction de ses bâtimens, & sur-tout combien l'administration en seroit aisée & peu coûteuse, on est surpris que cet établissement n'ait pas été fait depuis long-tems.

Il ne faut pour médicamens qu'une

petite pharmacie portative ; encore la maison de fanté de l'hôpital du Port-Louis de l'île de France, en 1767, 68 & 69, n'en avoit elle point du tout, de crainte qu'on n'en abusât, & les malades s'y rétablissoient promptement. Pour la conduite, l'ordre & la tenue de l'administration particulière, un seul Chirurgien & un Économe fidèle sur qui les chefs pussent compter, seroient suffisans. Le jardin seroit cultivé & le service de l'hôpital fait par des Nègres en nombre proportionné à l'étendue de ce jardin, à la quantité des troupes de la garnison & à celle des malades.

Dans le cas où l'on transféreroit dans la montagne les troupes de la garnison du Cap, l'hôpital principal ne pouvant être placé ailleurs, la maison de fanté des convalescens n'en seroit alors qu'une dépendance.

Quant aux détachemens qui seroient le service des villes, à l'exemple des compagnies de cavalerie en France,

un des aides de l'Officier de santé du régiment leur suffiroit.

Huit, dix ou douze Sœurs-grises feroient de la plus grande utilité. Nous le répétons, plus on compliquera l'administration des hôpitaux, & plus on perdra de malades. La multiplicité de Directeurs, d'Inspecteurs, &c. ne feroient tenir lieu de bonne eau & d'un air salubre; ces employés coûtent d'ailleurs beaucoup, & entraînent les plus grands inconvéniens dans les Colonies.

Je ne reviens pas d'étonnement lorsque je vois des hommes en place préférer l'administration par entreprise, à l'administration économique (1). Dans les temps malheureux d'épidémies, où trop

(1) Nous ne pouvons mieux faire sentir les vices de l'entreprise, qu'en la comparant à un marché conclu à Toulouse avec un homme, qui, moyennant le produit des élagages des arbres des promenades publiques, s'est chargé de veiller à leur entretien & à leur conservation; qu'arrive-t-il? Cet homme exécute si bien son marché, qu'en coupant presque toutes les branches, il prive aussi le public de toute espèce d'ombrage: il est même arrivé

souvent la disette & la cherté des objets de première nécessité forcent à une augmentation de dépense, qui mieux que le Roi peut en supporter les frais? Ne donne-t-on pas toujours en pareil cas des indemnités à l'Entrepreneur? Et dans les cas ordinaires où il y a beaucoup à bénéficier sur le prix fixé pour chaque journée d'hôpital, qui peut mieux que les Commissaires de la marine ou autres Officiers d'administration, faire rentrer ce bénéfice dans la caisse de S. M.; toutefois avec une économie si sage, si prudente & si juste, qu'elle ne puisse nuire à l'humanité souffrante?

D'ailleurs, MM. les Administrateurs généraux ne sont-ils pas toujours les maîtres de charger de ce soin important & délicat, les hommes qui auront mérité leur confiance? Il seroit trop affligeant de penser qu'ils ne trouvent

au Cap qu'une pareille entreprise a fait périr en peu de temps une allée d'arbres qui y étoit de la plus grande utilité.

personne

personne qui en soit digne & l'administration par entreprise ne les force-t-elle pas de s'en rapporter sur beaucoup d'objets aux Entrepreneurs? Qu'ils en fassent des Économes pour le Roi, même des Administrateurs; qu'ils proportionnent les récompenses & les dignités, à l'étendue des services qu'ils auront rendus, & à la grandeur des sacrifices qu'ils auront faits; que malgré la confiance qu'ils leur accordent, ils les surveillent encore; qu'ils établissent sur-tout un tel ordre, que la fraude & la rapine en soient épouvantées, & qu'il soit impossible à tout employé de s'y livrer sans être reconnu pour un malhonnête homme.

En vain m'opposera-t-on un ou deux exemples d'hôpitaux bien dirigés, bien conduits, & cependant livrés à l'entreprise. Ces exemples sont trop rares & ne peuvent empêcher qu'on ne considère cette manière de les régir comme destructive & meurtrière; & d'après le

sentiment d'un homme d'un grand mérite (1), affurons que la régie des hôpitaux par économie, surveillée par des Administrateurs généraux fermes & éclairés, est la seule admissible dans les Colonies, ou trop souvent la cupidité se pare de toutes les vertus qu'elle ne cesse d'opprimer.

Nous n'avons pu jusqu'ici nous occuper essentiellement des causes de la dépopulation de nos Colonies, sans parler des vices de situation de leurs villes ou bourgs, des différentes qualités de l'air qu'on y respire & des eaux qui les arrosent ou les abreuvent; c'est-ce que nous avons particulièrement fait dans nos recherches sur les causes de la mortalité des troupes de l'île Saint-Dominique, & nous osons nous flatter que nos observations sur la situation des hôpitaux & des autres établissemens; sur les

(1) M. Dumas, ancien Gouverneur Général des îles de France & de Bourbon.

plaines & les montagnes qui les avoisinent, enfin sur le parti que l'on peut en tirer pour conserver la santé & prévenir les maladies, mériteront l'approbation des gens de l'art.

Indépendamment de ces moyens de conservation, la Colonie de Saint-Domingue renferme encore dans son sein différentes eaux minérales, qui sont autant de présens de la nature pour la guérison des maladies qui résistent aux traitemens ordinaires; telles que les obstructions, les squirrhes, les dartres & autres que l'on éprouve trop souvent après un long usage de mauvaises eaux, & principalement de celles qui sont *sau-mâtres*, chargées de sel marin calcaire.

D'après le plan que nous nous sommes proposé dans cet ouvrage préliminaire, nous allons faire connoître les eaux minérales de Saint-Domingue & particulièrement celles de Boynes, dont les vertus & les propriétés ont opéré les plus grandes cures, pour déterminer

ensuite l'application de ces différentes eaux dans le traitement qui convient à chaque espèce de maladies.

EAUX MINÉRALES.

L'utilité reconnue des eaux minérales pour le traitement des maladies chroniques, plus dangereuses & plus opiniâtres encore dans les pays chauds que dans les autres climats, a déterminé le Ministre à recommander aux Médecins du Roi dans les Colonies, de s'occuper essentiellement de ces différentes eaux; d'en faire l'analyse & d'appuyer leurs résultats d'observations précises pour déterminer plus positivement encore la confiance qu'elles peuvent mériter, & éviter aux sujets du Roi des retours en Europe souvent longs, fatigans, quelquefois inutiles, & toujours très-coûteux pour le Gouvernement.

Toute eau qui en traversant les entrailles de la terre en a pris différentes

substances étrangères à sa nature & les tient en dissolution, est appelée *eau minérale*.

Il n'y a point d'eau minérale qui ne contienne quelques substances terreuses, très-élaborées, dissoutes à la faveur ou d'un gaz, ou d'un acide ou même d'un alkali.

La terre quartzeuse pure, considérée comme élémentaire ou principe atténué par l'action des élémens, devient terre calcaire.

Celle-ci atténuée davantage & mise dans un commencement d'état salin, par l'incorporation d'une petite quantité d'acide vitriolique, devient marne, participant de la craie & de l'argile.

La terre argileuse a encore un degré d'atténuation supérieur à celui de la marne, & contient un peu plus d'acide vitriolique.

La terre magnésienne est d'un genre particulier, qui pourtant se rapporte plutôt à celui de la marne qu'à tout autre.

Ces substances dont l'eau se charge s'y trouvent si parfaitement combinées, que la plupart des eaux minérales sont inimitables; l'art mêle bien des substances semblables à celles que l'on obtient par l'analyse, mais on ignore les proportions que la nature observe dans le mélange de ces combinaisons; & c'est aussi pourquoi leurs vertus & leurs propriétés ne peuvent être plus particulièrement déterminées que par l'observation & l'expérience, d'après leur succès dans le traitement des maladies.

Les eaux minérales, si diversifiées en Europe & même dans les quatre parties du monde, le sont également à l'île Saint-Domingue.

Celles de la partie Françoise, connues jusques à présent, sont;

Celles de Boynes, au quartier du Port-à-Piment;

Des sources chaudes, au quartier de Jérémie;

Du quartier des Irois;

Du Cap Tiberon ou Tiburon;

Celles enfin des sources puantes, au quartier des Arcahayes : toutes propres à guérir les mêmes maladies, principalement celles de la peau, quoique ces eaux aient des différences dans leurs principes.

De toutes ces eaux il n'y a que celles de Boynes pour lesquelles on ait formé un établissement propre à recevoir les malades. Quant aux autres, les personnes à qui elles conviennent, sont obligées d'y camper en quelque sorte, & d'y faire porter tout ce qui leur est nécessaire pour les besoins de la vie : aussi sont-elles rarement employées & leurs propriétés peu connues du public.

Il n'en est pas de même des eaux de Boynes; le grand nombre de cures opérées dans des affections différentes, ne laisse aujourd'hui aucun doute sur leurs qualités éminentes, & leur efficacité dans le plus grand nombre des maladies chroniques. C'est sans doute

ce qui déterminâ MM. les Administrateurs généraux à y former un établissement pour traiter les Officiers, les soldats & autres sujets du Roi. Quelques habitans des parties les plus éloignées de cet établissement y ont même fait bâtir des maisons pour y prendre les eaux plus commodément.

Ce concours de circonstances en faveur des eaux de Boynes exige dans cet abrégé des détails particuliers, non-seulement sur la nature de ces eaux & sur leur établissement; mais encore sur le site de ce quartier, & les moyens de le rendre susceptible de fournir aux malades les objets de première nécessité, que l'entrepreneur tire de trop loin.

Depuis l'établissement de ces eaux & leur analyse faite en 1772, par MM. Polony & Chatard, les cures qu'elles opéroient chaque jour n'ont point empêché les Officiers de santé des villes principales de Saint-Domingue, d'élever

des doutes sur leurs qualités & leurs propriétés, au point que quelques-uns répugnoient à les conseiller aux Officiers & aux soldats attaqués d'obstructions, de cachexie, & sur-tout des maladies de la peau; pour le traitement desquelles cet établissement a été spécialement formé.

Cette indécision mettoit ces malades dans le cas de passer en France pour obtenir leur guérison; ce parti toujours ruineux pour la caisse du Roi, devenoit en temps de guerre destructif du bien de son service; ce fut sans-doute cette considération qui engagea M. le Gouverneur général à me charger de faire une seconde analyse de ces eaux, projetée depuis long-temps par les deux derniers Généraux morts dans cette Colonie; d'examiner les qualités de l'air de ce quartier, de ses productions & sur-tout la situation de l'hôpital; ce que j'ai exécuté, non-seulement pour l'analyse des eaux de Boynes, mais

encore pour toutes celles de la Colonie.

En conséquence, au commencement de 1783, je partis du Cap pour le Port de Paix; je traversai plaines & montagnes, vérifiant les qualités des eaux dans tous les endroits un peu considérables. J'analysai sur-tout celles qui étoient soupçonnées de mauvaises qualités; ce voyage a été long & très-pénible, parce que la connoissance des montagnes inhabitées étoit aussi difficile qu'importante, & parce que ma mission embrassant tout ce qui intéresse la santé, je devois au moins m'arrêter dans ces différens endroits le temps nécessaire pour les bien connoître.

Boynes est distant de 15 lieues du Port de Paix. En sortant de cette ville & côtoyant les mornes qu'on laisse à gauche & la mer sur la droite, on ne rencontre plus que deux sucreries, quelques indigoteries de loin en loin & quelques hattes malheureuses, sur les-

quelles font des espèces d'*ajoupas* ou cabannes, servant d'abri à un ou plusieurs Nègres, gardeurs d'animaux. La terre commence ici à perdre de ses qualités productives, & ce quartier est presque entièrement privé d'eau.

Mais, à mesure que l'on avance vers Boynes, le pays devient de plus en plus hideux; on n'y voyage qu'avec des guides & par des sentiers très-étroits, entre la montagne de la Barre & celle du Mouffique.

A environ huit lieues du Port de Paix & à sept de Boynes, sur l'habitation de M. Hatrel, est une fontaine connue sous le nom de *Petite-Anne*, dont l'eau est chaude avant le soleil levé, & perd peu à peu sa chaleur à mesure que cet astre s'élève, au point qu'à midi, elle se trouve très-fraîche. Par l'analyse, l'eau de cette fontaine, a été trouvée excellente, & l'usage la confirme telle: M. Hatrel, sa famille & ses Nègres n'en boivent point d'au-

tre, & jouissent tous d'une bonne fanté.

On continue la route de Boynes en laissant le Port de Paix au nord, la montagne de la Barre à l'ouest & celle du Moustique à l'est; on joint la hatte Barguet : enfin, à environ trois lieues de l'habitation Hatrel, on arrive au superbe chemin qui conduit à Boynes, pratiqué, en 1782, par M. Brabant, commandant au quartier du Port-à-Piment. C'est à cet Officier que l'on doit tout ce qui existe d'utile dans ces déserts affreux, où, faute de chemins, les voyageurs & les malheureux naufragés n'ont que trop souvent trouvé la mort, principalement, en 1764, lors de l'établissement des Allemands au môle; la misère & l'espoir d'un meilleur sort les faisoient désertier & se répandre au hasard dans toutes les parties inhabitées de cette dépendance (1). Ajour-

(1) En 1766, une mère malheureuse, mourant de besoin, abandonna au milieu de ces déserts, sa fille âgée de 6 à 7 ans. Un Nègre, gardeur d'animaux, rencontre

d'hui, par le zèle & la prévoyance de M. Brabant, en deux heures, à cheval, & en trois à pied, on parcourt sûrement & tranquillement ce que l'on ne pouvoit faire qu'avec danger en une ou plusieurs journées, à moins d'avoir un guide.

A mesure que l'on avance dans les bas de ce quartier vers l'établissement des eaux de Boynes, la dégradation de la terre & de ses productions se manifeste de plus en plus; mais toujours insensiblement. Ces déserts ne produisent plus que le carata (2), la raquette (3), la patte de tortue (4), le tête-anglois (5),

cette infortunée sans connoissance, prête à expirer; l'humanité parle au cœur de l'esclave, il lui souffle de l'air dans les poumons; l'enfant fait des mouvemens & revient à la vie; M. Venot maître de l'esclave adopte cette enfant l'élève & conserve une citoyenne à la patrie.

(2) *Bromelia caratas* Linnæi.

(3) *Caclus opuntia* Linnæi.

(4) Espèce de raquette, mais plus grande.

(5) Petite espèce de raquette.

quelques arbres de vrai gayac (1), de bois appelé gras-galle, de gayac bâtard dont la graine fait périr les cabrits, & quelques autres arbuſtes ; mais, une lieue avant d'arriver à Boynes, ces dernières productions deviennent rares ; on ne rencontre que les premières, encore y font-elles de la plus petite eſpèce & abſolument dégénérées.

Toutes ces contrées ſont privées d'eau ; on n'en trouve qu'au pied des montagnes ; les animaux ſont quelquefois pour ſ'abreuver, dans les années de ſécherelle, juſques à 5 & 6 lieues, & il n'eſt pas rare de les voir tomber morts, par excès de laſſitude & par la trop grande avidité avec laquelle il s'efforcent vainement d'appaifer leur ſoif.

Dans ces temps où la nature ſemble prête à ſ'embraſer, les animaux errans dans ces déferts ſ'y nourriffent de carata, de patte de tortue & autres plantes

(1) *Gayacum officinale* Linnæi.

semblables, quoiqu'elles aient des piquans fort longs & très-consistans. Tout, en un mot, dans la partie basse de ce quartier porte l'empreinte du malheur & de la désolation.

Mais, en sortant de ce désert affreux, l'aspect de la plus riante verdure, offert par les environs des différentes sources de Boynes, vient frapper agréablement l'œil du voyageur, étonné de voir ainsi dans la nature les deux extrêmes se toucher de si près. Cet établissement est situé sur le penchant d'une colline, à deux lieues de la mer, au sud des montagnes du Moufique & au nord de celle de terre-neuve. On ne rencontre, en approchant de Boynes, que des hattes dont les animaux sont dans le meilleur état (1); le ciel y est presque toujours serein, & l'air pur, quoi-

(1) Ils viennent de très-loin boire de ces eaux, quoique leur chaleur soit en tout tems de 38, 40, 41, 42 & même de 43 degrés.

que très-chaud (1); il n'y a point de rosée, & cependant les nuits y sont quelquefois un peu fraîches & les brises réglées.

En arrivant à Boynes on trouve sept à huit maisons appartenantes à divers particuliers, & on parvient enfin à l'*entourage* de l'établissement des eaux par une belle avenue plantée d'arbres toujours verts, principalement de figuiers du pays & de quelques chênes & ormeaux; cette avenue est coupée par plusieurs autres allées de traverse, plantées de bois laiteux (2), & taillées en espalier; cet arbrisseau est presque toujours fleuri, & son odeur approche beaucoup de celle du jasmin. Il y a aussi un bouquet des mêmes bois qui ne laisse pas d'orner cet ensemble.

(1) Le premier de mars 1783, le thermomètre étoit de 21 à 28 degrés, & personne de l'établissement ne se plaignoit de la chaleur, bien plus considérable sans doute en juin, juillet & août.

(2) *Tabernæ montana citrifolia* Linnæi.

Deux fontaines jaillissantes décorent une cour spacieuse, autour de laquelle sont quinze bâtimens servant d'hôpital, de magasins, de logement pour la garde, & le reste pour les Officiers de santé & autres personnes employées au service des malades : savoir, les salles de bains, de douches, baignoires, &c. le tout bâti en bois.

Dans l'enceinte se trouvent les sources d'eau de Valière, de la Ferronnois, de Montarcher, de Vaivre, de Rameru, Dansteville & des Dames, toutes entourées & couvertes en maçonnerie ; les sources de Vaivre & Dansteville n'ont été découvertes que depuis peu d'années.

Aidé par M. Dubri, Chirurgien Major de Boynes, & par les employés de cet établissement, accompagnés de plusieurs notables qui ont signé avec nous les procès-verbaux d'analyses ; j'ai plongé deux thermomètres de Réaumur dans chacune de ces sources ; ils ont monté dans celle de la Ferronnois à 40 degrés ;

dans celle de Montarcher, de Rameru & de Valière à 43 degrés; dans celle de Vaivre à 44; dans celle des Dames à 38 degrés $\frac{1}{2}$; enfin, dans celle du bassin des boues, près de la source Dancteville, à 40 degrés $\frac{1}{2}$.

Les détails analytiques seroient trop longs à rapporter ici; les résultats suffiront, d'autant mieux, que nous avons opéré séparément sur les eaux de chacune de ces différentes sources; elles ont, toutes, les mêmes principes, puisque nous avons obtenu les mêmes produits; la différence de leur chaleur vient de leur plus ou moins d'éloignement des feux souterrains, & d'après nos expériences tant sur les eaux & leur résidu, que sur la terre prise à leur source, elles contiennent principalement de la terre argileuse, de la terre calcaire & du soufre (1), combiné avec de l'alkali minéral.

(1) Le soufre n'étant jamais dissous dans les eaux minérales, qu'à la faveur d'une substance alkaline ou calcaire, leur odeur est toujours celle d'un foie de soufre.

Les émanations qui s'en sont élevées pendant nos opérations ont toujours été sulphureuses, & ces eaux ont en effet tous les caractères de celles qui contiennent du soufre; leur précipité fait effervescence avec les acides, il a l'odeur d'œuf couvé, & elles sont grasses au toucher.

L'acide vitriolique, versé sur la terre prise à la source de chacune de ces eaux, fait avec toutes la même effervescence, & chauffe le verre au point qu'il est difficile de le tenir dans la main, preuve certaine qu'elles contiennent une très-grande quantité de terre calcaire.

Le précipité de ces eaux mis sur des charbons ardents a répandu une odeur de soufre, qui a obligé plusieurs d'entre nous de rentrer dans l'appartement.

Le cours de ces eaux est du nord au sud. Sortant de leurs sources, leur chaleur se conserve plus long-temps que celle de l'eau ordinaire chauffée au

même degré; enfin ces sources étant peu éloignées les unes des autres, nous ont paru avoir la même origine.

L'oseille, ainsi que toute autre plante verte, mise dans ces eaux, conserve sa couleur & sa fraîcheur, tandis qu'elle se flétrit à l'instant dans l'eau commune d'un même degré de chaleur. Peut-être que le soufre contenu dans ces eaux, enduit la superficie de ces plantes & retarde l'action du feu, comme l'ont observé MM. Poloni & Chatard.

Il s'élève de toutes les sources de ces eaux, sur-tout le matin, des vapeurs plus ou moins épaisses, en raison de la fraîcheur de l'air, qui frappent l'odorat d'une légère odeur de soufre. Un verre de l'une ou de l'autre de ces eaux pris à leurs sources, a également une légère odeur sulphureuse.

Mais à mesure que ces eaux se refroidissent, elles perdent leur fadeur, & leur odeur se dissipe, sur-tout quand elles sont exposées à l'air libre; au

point qu'elle est insensible 15 ou 18 heures après : pendant leur refroidissement on apperçoit à leur superficie une pellicule très-fine dont les couleurs sont variées comme celles de l'arc-en-ciel ; d'ailleurs ces eaux sont claires , limpides & transparentes comme l'eau de fontaine la plus pure.

Enfin , entièrement refroidies , ces eaux n'ont aucune odeur & sont d'un goût excellent ; mises sur le feu , elles sont plus de temps à entrer en ébullition que l'eau ordinaire ; le lait mêlé avec elles , est aussi plus de temps sans se coaguler , preuve qu'elles n'ont aucun acide développé , & elles sont en effet plutôt alcalines qu'acidules.

On les prendroit au toucher pour des eaux dans lesquelles on a délayé du savon , tant elles sont onctueuses ; l'eau ordinaire paroît rude comparativement à elles : versées dans les yeux ou sur des plaies récentes , elles n'excitent aucune cuisson.

Dans toutes les saisons de l'année ces eaux conservent le même degré de chaleur & le même volume, ce qui prouve que leurs sources sont très-profondes.

Sans entrer dans les détails relatifs à la nature des différentes couches de terre qu'elles traversent, & sans m'écarter des bornes de cet ouvrage, je me permettrai d'observer que la partie onctueuse de ces eaux est très-rapprochée, & le dépôt qu'elles forment continuellement dans leurs canaux, si gras, qu'on le prendroit pour de la glaise.

Ce dépôt mis sur les charbons ou calciné dans un creuset, répand une odeur sulphureuse très-forte, & son résidu est une terre calcaire très-atténuée.

Ainsi par les intermèdes chimiques, l'évaporation, la distillation, tous les résultats démontrent que ces eaux sont sulphureuses, & contiennent, comme nous l'avons observé, beaucoup de terre

calcaire, combinée avec la terre argileuse & de l'alkali minéral.

Mais les proportions que la nature observe entre les différens principes de *minéralité* de ces eaux & la juste combinaison qu'elle en fait, échappent aux analyses les plus exactes : c'est pourquoi, après avoir reconnu par cette voie les principes dont une eau minérale est composée, il faut encore, par des épreuves sagement conduites, rechercher dans quels cas elle peut être utile ou nuisible.

En effet, le moyen le plus sûr, celui auquel on ne peut rien opposer, est l'expérience ; pendant mon séjour à Boynes & pendant tout le temps que j'ai resté dans la Colonie, je me suis appliqué à connoître si le grand nombre de cures que ces eaux ont opérées a fait exagérer leurs vertus & leurs propriétés, & si les reproches qu'on leur faisoit avoient quelque fondement : d'après des recherches & des examens

particuliers, il a été démontré qu'il n'y a point de meilleur remède pour guérir toutes les maladies de la peau, excepté dans les cas de complication des vices vénérien, scorbutique, ou autres, qui ont besoin d'être traités en même temps avec leurs antidotes; les gens de l'art qui ont suivi leurs malades aux eaux de Boynes, m'ont assuré, ainsi que l'Officier de santé qui y est établi, que, dans ces cas mêmes, les guérisons étoient promptes, & que les difficultés qu'ils avoient éprouvées, venoient toujours des irrégularités des malades, soit dans le régime, soit dans leur conduite.

Ces eaux sont principalement apéritives, diurétiques, & diaphorétiques, conviennent dans tous les cas d'engorgemens & d'obstructions, où la fibre a perdu de son ton & de son ressort.

Ainsi les malades attaqués de cachexie, d'hydropisie, d'engorgemens dans les viscères, suite des maladies aiguës, doivent aller prendre les eaux

de Boynes ; elles font emménagogues dans le chlorosis chez les femmes ; opèrent la résolution des tumeurs , amolliſſent les anciennes cicatrices , & rendent aux membres leur ſoupleſſe dans les affections rhumatifmales.

Les bornes de cet ouvrage préliminaire ne me permettent pas de rapporter ici les détails de la paralyſie de M. de Verneuil , Commandant d'artillerie au Port de Paix , ſurvenue , en 1779 , à la ſuite d'une tranſpiration répercutée , principalement ſur la fibre motrice , qui lui avoit ôté l'uſage de tous ſes membres : maladie de laquelle il fut guéri , en deux mois & demi , par l'uſage des eaux de Boynes en douches , en bains & en boiſſons.

Dans le traitement de chaque maladie je donnerai la manière d'adminiſtrer ces eaux tant à l'intérieur qu'à l'extérieur. Je parlerai également des cas où il faut les couper avec le lait ou autres alimens médicamenteux , ou même en ſuspendre

l'usage chez des sujets d'un tempérament irritable, dont la fibre est trop tendue & trop roide.

Il est des malades qui ont besoin de boire ces eaux aussi chaudes qu'ils peuvent les supporter; chez d'autres elles doivent être prises plus ou moins tièdes & même froides, selon le tempérament & la maladie.

Il en est ainsi des bains & des douches; on trouve peu de malades qui puissent rester plus de six ou huit minutes dans la source même, aussi ne les conseille-t-on que dans les cas de relâchemens excessifs; &, pour le bain de la cuve, quoique l'eau soit tirée de la veille, elle conserve encore de 36 à 38 & 39 degrés de chaleur: ce qui fait que beaucoup de malades ne peuvent y rester que dix ou douze minutes.

Au sortir du bain, on prend pour le malade les précautions par-tout usitées, avec l'attention de le retenir encore au

lit pendant une bonne demi-heure après la transpiration cessée.

Dans les maladies chroniques, les malades ont besoin d'un choix d'alimens analogues à leur situation, & d'un exercice proportionné à leurs forces, pour faciliter la circulation, aider l'efficacité des remèdes & sur-tout des eaux minérales.

Le quartier du Port-à-Piment, a, par ses sinuosités, environ 17 lieues de côtes & sept de largeur : pour me rendre aux eaux de Boynes, j'ai traversé les déserts de ce quartier qui ne sont susceptibles d'aucune espèce de culture ; je vais en achever la description, parce que la variété de son sol & l'inégalité de ses positions, offrent une infinité de ressources aux malades & des points de vue différens qui ont aussi leur utilité.

La majeure partie du Port-à-Piment n'est propre qu'à faire des hattes (1) ;

(1) Sur lesquelles il y avoit déjà, en 1783, 2000 bêtes à cornes, 1200 cavallines & 2500 cabris.

mais l'établissement de Boynes est peu distant de la montagne de Terre-Neuve, de celle du Moustique & de plusieurs mornets plus voisins encore, dont la pente & les vallées sont susceptibles de toutes cultures; le revers de la très-haute montagne du Moustique, ainsi que les terres du bras d'Adroit, celles de Terre-Neuve & de la plaine du Parc, dépendans de ce quartier, ont tous assez d'eau pour les besoins de la vie, même dans les grandes sécheresses. Il y a déjà 12 indigoteries & 12 cafeteries toutes établies.

Il faut considérer que ce quartier n'avoit, en 1768, que sept habitans, 40 en 1774, & qu'aujourd'hui on peut mettre près de 200 hommes sous les armes; mais il n'a que 622 Nègres. Les bords de la mer y sont très-poissonneux, il y a huit pêcheurs établis, dont trois ont de très-belles salines, susceptibles d'une grande augmentation; le gibier, la volaille & tous les animaux

qu'on y élève y font d'un goût excellent.

A Boynes on n'est point incommodé par cette foule d'insectes qui dévorent dans presque toutes les autres parties de la Colonie; & il ne faut que des encouragemens & une bonne administration pour cultiver dans les vallées voisines de cet établissement, les légumes, les fruits & les plantes médicinales, indispensables pour la guérison des malades, afin d'éviter les retours multipliés des sujets du Roi en Europe.

On ne peut espérer aucun de ces avantages tant que l'hospice de Boynes ne sera pas administré par économie: les reproches qui ont été faits à ses eaux ne doivent être imputés qu'à l'entreprise; c'est elle qui détruit & renverse peu à peu un établissement aussi précieux; les substances de première nécessité y manquent souvent, & celles que l'on fournit aux soldats sont de qualités inférieures. Le pain y est le

plus ordinairement fait avec de vieilles farines, dont l'usage continué pendant un certain temps conduit toujours au scorbut.

Point de cresson aux environs des sources de ces eaux, où il viendroit si facilement; point de raves, aucune espèce de légumes dans les vallées: on envoie chercher sur la tête des Nègres, à de très-grandes distances, le peu que l'on en fournit aux soldats, ce qui fait que loin d'en avoir assez, ils en manquent le plus souvent; on a seulement l'air de leur en fournir, tandis, je le répète, que ces substances absolument nécessaires à leur rétablissement, pourroient être cultivées à Boynes même, & dans le voisinage.

Cela est si vrai, que M. Brabant a dans ses concessions, à une lieue de cet établissement, au penchant d'une coline parallèle à celle de Boynes, un très-joli jardin dans lequel il distribue une excellente eau courante, qui, le

fertilisant dans toutes ses parties, produit principalement les légumes & les fruits du pays, sans lesquels non-seulement on ne peut se rétablir, mais encore espérer de vivre long-temps dans ces climats.

On a réuni dans ce jardin l'utile à l'agréable, en y faisant des tonnelles de vignes qui donnent beaucoup d'ombrage avec d'assez bons raisins; la végétation y est si forte; que j'y ai vu du petit mil de 12 à 15 pieds de haut; il ne s'agit que d'étendre la culture de ce jardin en proportion des besoins de l'établissement de Boynes.

Quelques Nègres anciens suffisent actuellement pour la culture de ce jardin; on en proportionneroit le nombre à l'étendue qu'on lui donneroit. Il y a déjà plusieurs *cases* de faites, dont une sert à M. Brabant lui-même, lorsqu'il veut respirer un air plus frais que celui de son habitation.

Au reste, c'est l'avis de M. Brabant,

que j'ai vu disposé à faire le sacrifice de ce morceau de terre en faveur de l'établissement de Boynes & des malades que leurs infirmités obligent d'y aller prendre les eaux.

C'est un malheur sans doute que le Gouvernement n'ait pu jusqu'à présent faire jouir les Officiers, les soldats & les matelots du bien que ces eaux font journellement aux particuliers, qui, avec de l'argent, se procurent des alimens analogues à leurs besoins; mais, c'est encore une suite des inconvéniens de l'entreprise, que l'intérêt du moment arrête toujours, & qui peut même, avec l'air de la meilleure volonté, se couvrir de l'éloignement des villes & de la fatalité des circonstances.

On remédiera aisément à tout, je le répète encore, en adoptant l'administration par économie, & en engageant des sœurs-grises, par des procédés convenables à leur sexe & à leur état, à traverser les mers & à se charger des
détails

détails des hôpitaux du Roi & de leurs maisons de santé.

A Boynes cela devient plus facile que par-tout ailleurs; l'établissement & ses dépendances, les Nègres, les meubles & la majeure partie des ustenciles qui servent aux malades, appartiennent à Sa Majesté. Pour ôter toute sollicitude aux Administrateurs généraux, que le Gouvernement invite M. Brabant à se charger de la surveillance générale de cet hospice; sa fortune & la position de ses habitations, l'ont mis à même de fournir, seul, les chaises, les cabrouets, & les Nègres nécessaires pour y voiturier les malades; que ce qu'il a fait jusqu'à présent par humanité fasse partie de ses obligations, & avec le secours des sœurs-grises, l'établissement de Boynes ne manquera plus de rien.

La plupart des malades qui ont besoin des eaux thermales étant hors d'état de voyager à cheval, sur-tout parmi de hautes montagnes, ont la facilité de se

rendre à Boynes par mer, & de débarquer soit au grand Port-à-piment (1), soit à la baie de Vallière, soit à la pointe des Mangles; les voitures vont les chercher (2) jusques sur le bord de la mer d'autant plus facilement, que les chemins sont de la plus grande beauté; ils ont été pratiqués par M. Brabant, principalement en faveur des malades les plus éloignés de cet établissement, qui en sont quelquefois séparés par des précipices.

Cet Officier pourroit même, avec ses Nègres marins & ses embarcations, se charger du transport des soldats & matelots, tant de la dépendance du Cap que de celle du Port-au-Prince.

Enfin, pour éviter les dangers des voyages par mer, en temps de guerre,

(1) C'est-là qu'est placé le magasin du Roi.

(2) Il n'y en a point encore d'attachées à l'établissement de Boynes; c'est M. Brabant qui les fournit, comme je l'ai déjà observé.

& procurer des facilités aux malades moins éloignés, M. Brabant a fait encore ouvrir par les Cabanes, des routes de communication de Boynes au Gros-Morne, & de celui-ci au Port-de-Paix.

Après avoir examiné les qualités des eaux des sources des Cabanes, de Terre-Neuve & de celles des trois Moulins, qui se sont trouvées très-bonnes; j'ai pris la route des Gonaïves, en remontant le long de la rivière de Terre-Neuve qui coule entre deux montagnes irrégulièrement rapprochées, & dont l'aspect n'est point agréable; dans beaucoup d'endroits, cette rivière étoit presque tarie par la grande sécheresse de ce quartier.

M. Brabant excelle dans l'art d'ouvrir des communications, au point que l'on voyage en chaise dans la majeure partie des mornes de son quartier; mais avec ses possessions finissent les beaux chemins.

Pour arriver au sommet de la mon-

tagne qui sépare le quartier du Port-à-Piment d'avec celui des Gonaïves, on ne trouve que des sentiers très-étroits & mal entretenus. Ce contraste prouve que les choses les plus essentielles au bonheur & à la fortune des citoyens, dépendent trop souvent de la différence qu'il y a d'un homme à un autre.

De plus grands détails sur le Port-à-Piment seroient étrangers à mon sujet; & sans les précieuses qualités des eaux thermales qu'il renferme, leur utilité, leur importance pour le bonheur des colons, le salut des troupes, la diminution des dépenses & la prospérité de la Colonie; je me serois dispensé d'entrer dans les détails d'un quartier compté pour si peu de chose comparativement aux autres, qu'il n'a encore ni curé, ni médecins, ni maréchauffées, & pas un seul Officier de justice: les différends sont terminés par le Commandant des milices, & les grands évènements, tels que les affaires criminelles, ressortif-

sent du Port de Paix : de sorte que le quartier du Port-à-Piment qui dépend d'un tout (1) où chaque partie à son administration très-distincte & très-séparée, est cependant resté dans le même état où étoient toutes nos Colonies dans les premiers temps de leur établissement.

Les Gonaïves, l'Artibonite, Saint-Marc, Léogane & le Petit-Goave.

La haute montagne qui sépare le quartier du Port-à-Piment de celui des Gonaïves est très-escarpée. On n'y voyage qu'avec danger par un sentier très-étroit & nullement entretenu. On n'y trouve pendant plus de deux heures aucune trace d'établissement, parce que les pluies y étant très-rares, la terre est trop peu susceptible de cul-

(1) Il est entouré de cinq paroisses, savoir, des Gonaïves, du gros Morne, du Port-de-Paix, de Jean Rabel & de Bombarde.

ture. Les arbres y font cependant rapprochés & conservent même leur verdure plus que dans les autres quartiers. Ils font chargés d'un duvet très-long, appelé *Barbé Espagnole*.

La culture des premières habitations est le café, l'indigo & le coton; mais ces plantations sont souvent privées d'eau; & dans des terres sablonneuses elles ont un air languissant, & même quelquefois brûlé.

La terre de la plaine des Gonaïves est très-légère, & ce n'est que depuis qu'on a réuni les eaux de la montagne, que l'on a pu y établir quelques sucreries avec des moulins à eau; la situation du sol de quelques habitations a même permis que la terre y fût nivelée (1) & arrosée.

Sans la réunion de ces eaux, ce

(1) On emploie jusqu'à 3000 journées de Nègres pour le nivellement de chaque pièce de cannes, consistant ordinairement en quatre carreaux de 350 pieds quarrés chacun.

quartier seroit resté dans la langueur. Les terres légères sont bien les plus propres pour la culture de la canne à sucre, mais il faut de l'eau de temps en temps pour faire croître ce roseau précieux & le conduire à sa maturité : c'est pourquoi, dans les terres arrosées suivant leurs besoins, la canne vient de la plus grande beauté ; aussi eût-il été plus avantageux de joindre encore à ces eaux celles de la rivière du Gros-Morne.

Par cette double réunion on auroit eu suffisamment d'eau pour toutes les habitations de ce quartier, & sur-tout pour les besoins de la vie des habitans du bourg des Gonaïves (1), que la nécessité de boire des eaux croupissantes

(1) Ce bourg, situé sur le bord de la mer, dans la partie basse du quartier, consiste en 80 & quelques maisons, réunies comme elles le sont dans nos bourgades de France, servant à loger des ouvriers de toute espèce, utiles aux cultivateurs, tels que des charpentiers, des maçons, de charrons, des forgerons & autres.

rend très-souvent malades ; & dans l'état actuel des choses , l'humanité n'invite-t-elle pas à leur fournir une portion de celles que les habitations plus élevées emploient à leur arrosage ?

Par l'analyse , l'eau de la rivière des Gonaïves s'est trouvée très-bonne , & confirmée telle par l'usage. On trouve aussi sur l'habitation de M. des Cahaux , située à mi-morne , une eau excellente , principalement apéritive , & qui contribue beaucoup au rétablissement des convalescens. Son précipité a été léger & un peu jaunâtre ; l'acide vitriolique y a fait effervescence , & a un peu chauffé le verre ; le même acide n'a rien produit sur le précipité des eaux de la rivière.

Il y a encore dans la partie basse de cette même habitation une eau faumâtre , chargée de sel marin calcaire , & de principes bitumineux ; dans les grandes sécheresses les animaux qui sont forcés d'en boire , périssent de lan-

gueur; elle est connue sous le nom d'eau *de la basse désolée*.

Tout ce que nous avons dit du sol, des plantations & de la culture des terres des Gonaïves, est absolument applicable à la vaste plaine de l'Artibonite, adjacente à celle des Gonaïves.

La terre de l'Artibonite est généralement bonne; mais tant que les habitans ne se procureront pas les eaux de leur grande & belle rivière pour l'arrosage, ils ne tireront qu'un foible parti de leurs habitations, à cause de la rareté des pluies, & des chaleurs (1) excessives qu'éprouve cette partie de la Colonie.

La vaste plaine de l'Artibonite prend son nom de la rivière la plus considérable de Saint-Domingue, qui la partage dans toute sa longueur; ce fleuve coule sur la crête de cette plaine, & invite depuis long-temps les colons

(1) Dans les quinze premiers jours de mars 1783, le thermomètre étoit de 21 à 29 degrés.

riverains à prendre les précautions nécessaires pour remédier, par l'arrosage, à la sécheresse de cette terre, & la rendre par sa fécondité une des plus riches de la Colonie Françoisise; l'accroissement & la prospérité de la ville de Saint-Marc dépendent de cette grande opération.

Parmi les montagnes de l'Artibonite, dans un lieu appelé *la Roche*, coule par intermittences une fontaine d'eau chaude, connue sous le nom de source à *Carteau*. On m'a assuré que dans l'espace de 22 ans, elle avoit paru trois fois, & qu'à chacune de ces époques on en a éprouvé des effets salutaires, principalement dans le traitement des maladies cutanées. Mes expériences sur les eaux de ce quartier ayant été faites pendant l'absence des eaux de cette fontaine, j'ai été dans l'impossibilité d'en faire l'analyse. Ce phénomène tient sans doute à ce que cette importante Colonie a de plus intéressant à observer, & peut-être de plus à craindre.

Le quartier de l'Artibonite s'étend jusqu'à Saint-Marc, une des cinq villes principales de la Colonie Française. Quoique cette ville n'ait qu'environ 200 maisons, son port en fait un lieu important; elle reçoit dans ses magasins, comme en entrepôt, les denrées des quartiers voisins, & elle leur fournit toutes les marchandises d'Europe.

La ville de Saint-Marc, située au fond d'une baie, a sur ses derrières une rivière qui coule sur un terrain beaucoup plus élevé que son sol; il seroit aussi aisé qu'utile de faire passer ses eaux dans toutes les rues de cette ville: M. de Loppinot qui y commandoit en 1783, étoit fort occupé de ce projet; & c'est en effet le seul moyen d'empêcher que l'habitant continue de boire des eaux de puits (1),

(1) Dans tous les pays il est difficile de changer l'habitude; la ville d'Orléans nous en fournit un exemple. Ses habitans ne boivent que des eaux de puits, pendant que les murs de cette ville sont baignés par les excellentes eaux d'un des plus grands fleuves du royaume.

& d'éprouver les maladies qui en font la suite inévitable.

Cet Officier, avec très-peu de moyens, avoit déjà beaucoup fait pour la santé des habitans ; plusieurs endroits lago-neux, dans lesquels les eaux se corrompoient & d'où elles répandoient dans l'air des émanations infectes, venoient d'être remblayées nouvellement ; & sur le bord de la mer, il achevoit de faire niveller une étendue de terrain très-considérable, pour y planter de jeunes arbres, qui, en formant la plus belle avenue de Saint-Domingue, contribueront encore à la salubrité.

Les eaux de la rivière qui coule derrière la ville de Saint-Marc se sont trouvées excellentes par l'analyse, ainsi que celles de l'Artibonite. Mais les eaux des puits de cette ville ont une faveur crue, contiennent beaucoup de terre, & sont conséquemment très-mauvaises.

En suivant le bord de la mer & laissant les montagnes à gauche, on traverse

les terrains secs & arides du quartier du Mont-Rouis; on arrive à celui des Arcahayes, dont la terre est plus productive; elle est sur-tout devenue telle, depuis l'arrosage (1); & ce n'est aussi qu'à cette époque que la fortune des habitans a changé de face: ils doivent leurs richesses à ce partage, à cette distribution des eaux faite avec tant d'art & de justice, que leur volume est toujours déterminé pour chacun, en proportion de la quantité de terre susceptible d'être nivellée & arrosée.

En sortant des Arcahayes, à l'embouchure du Cul-de-Sac & au milieu d'une terre sans culture, appelée *la Saline*, parce qu'elle contient en effet beaucoup de sel marin, on trouve, à quelque distance du bord de la mer, deux sources dont les eaux jaillissent

(1) Cette terre est la première de toutes celles de la Colonie, qui ait été arrosée d'après les conseils de M. de Larnage, Administrateur dont le nom fera à jamais cher aux habitans de Saint-Domingue.

verticalement du sein d'une terre calcaire, & remplissent deux excavations de trois à quatre pieds de profondeur, sur vingt-cinq ou trente de circonférence irrégulière, d'où elles s'échappent & vont se perdre dans la mer.

Ces eaux sont transparentes, mais dans leurs sources les plantes aquatiques qui y croissent & s'y pourrissent, forment un limon qui leur donne une couleur verdâtre.

L'odeur de ces eaux est infecte, & se fait sentir à plus d'un quart de lieue; elles tiennent de la nature des eaux croupissantes & des dissolutions de foie de soufre; leur goût participe de l'amer & du saumâtre; au toucher elles graissent & salissent les doigts, à peu près comme une *eau de vaisselle*.

Les alkalis n'en précipitent rien de sensible; la solution de mercure par l'acide nitreux n'y a produit qu'un nuage gras, formé de terre grisâtre, colorée par un enduit bitumineux.

Si l'on met du fer dans ces eaux pendant 24 heures, il s'y forme une espèce de boue noirâtre, produite par des particules qui se détachent du fer même, dissous par les sels alkalis volatils dont ces eaux sont surchargées.

Mes expériences, d'accord avec l'usage, prouvent que ces eaux ne contiennent aucun principe dangereux; mais elles répugnent tellement au plus grand nombre des malades, qu'il leur est impossible d'en avaler. Il est pourtant de notoriété publique qu'elles dessèchent les vieux ulcères, guérissent radicalement le *pian*, les *dartres* & autres maladies de la peau, lorsqu'on peut surmonter cette répugnance & se déterminer à en user tant en boisson, qu'en bains & en douches.

Les sources puantes sont distantes de six lieues de la ville du Port-au-Prince, devenue, en 1751, la capitale de la Colonie Française. Cette nouvelle cité est infiniment plus salubre, depuis que,

par de très-beaux & très-solides canaux, on y conduit de fort loin d'excellentes eaux à des fontaines dont une est déjà digne à tous égards de les recevoir.

Ces eaux viennent de deux bonnes sources, mais celles de la fontaine *Turgeot* sont encore plus parfaites que celles de la source *Marquissan*. Elles coulent sans interruption pendant toute l'année, & fournissent aux habitans une eau suffisante pour tous les besoins de cette grande ville.

Ces fontaines magnifiques, & presque tous les beaux établissemens de cette partie de la Colonie, ont été faits pendant l'administration de MM. de Vallière & de Vaivre.

Depuis quelques années le nombre des maisons de la ville du Port-au-Prince a augmenté considérablement par les richesses des quartiers voisins, & principalement de la plaine du Cul-de-Sac, qui, par leurs productions, mettent en action un commerce immense.

La

La terre du Port-au-Prince & de ses environs est d'une blancheur qui fatigue la vue; les maisons de cette ville sont très-distantes les unes des autres, & forment des rues fort larges, ce qui lui donne une grande étendue; son sol s'élevant d'une manière insensible depuis le bord de la mer jusqu'à l'extrémité opposée de son enceinte, forme un très-joli amphithéâtre.

Le Port-au-Prince, bâti en 1751, a déjà été deux fois presque entièrement détruit par des tremblemens de terre. Lorsque cette ville éprouva le dernier, en 1770, elle étoit à peine rétablie des maux que lui avoit faits le premier; de sorte que, malgré sa tranquillité actuelle, ce n'est qu'avec crainte que l'habitant élève ses maisons; elles n'ont, la plûpart, qu'un rez-de-chauffée; elles sont bâties en bois & maçonnées entre poteaux, ayant presque toutes des galeries sur le devant.

La terre ébranlée par les longues

secouffes du 3 juin 1770, s'affaiſſa en pluſieurs endroits de la plaine du Port-au-Prince; il ſ'y fit pluſieurs crevaſſes d'une très-grande étendue. Tout ce qui ſe trouva dans leur direction fut renverſé ou englouti; quelques bâtimens, les plus eſſentiels des importantes manufactures de cette plaine, ont diſparu entièrement, & il ſ'eſt fait des excava-tions ſi conſidérables, que les remblais continuels n'ont pas encore ſuffi pour redonner à la terre le niveau qu'elle avoit auparavant.

J'ai remonté là grande rivière du Cul-de-Sac, très-loin au-deſſus de l'ingénieufe diſtribution de ſes eaux, qui, par leurs diviſions & ſubdiviſions, fertilifent un grand nombre de ſucreries. L'enſemble de cet ouvrage eſt peut-être ce qu'il y a de plus beau, de plus utile & de plus digne d'être vu à Saint-Domingue.

Ces eaux ſortent des montagnes; elles roulent entre deux rochers eſcarpés,

tellement rapprochés & élevés , que l'observateur a souvent sur sa tête des masses énormes suspendues à plus de 400 pieds de haut.

Des parties de ces rochers croulent quelquefois dans cette rivière , même dans les temps les plus calmes. Les secousses violentes du tremblement de terre du 3 juin 1770, en détachèrent de si considérables & en si grande quantité, que le cours des eaux en fut suspendu pendant près de 48 heures.

Avant la malheureuse époque du 3 juin, ces rochers étoient couverts d'arbres; dans ce jour de désolation ils furent tous renversés, déracinés & emportés avec les débris des rochers dans la profondeur de la vallée où coule aujourd'hui la rivière dont nous venons de parler; & depuis cette funeste révolution, ces rochers escarpés sont dénués de toute espèce de verdure, & sont restés d'une blancheur dont l'œil est désagréablement affecté.

Si l'on considère la hauteur prodigieuse des rochers qui bordent cette rivière ; leur dégradation absolue ; la direction constante des secouffes de la terre , de l'est à l'ouest , vers la fameuse montagne *de la Selle* , inconnue dans son intérieur ; les cavités formées dans les montagnes de la côte par les vagues qui viennent s'y briser avec un fracas épouvantable ; les crevasses qui ont succédé au désastre du 3 juin , également dirigées de l'est à l'ouest ; les bruits menaçans du gouffre , sinistre avant-coureur de chaque tremblement de terre ; enfin le voisinage du fameux étang salé dans lequel , avant le bouleversement de 1770 , on trouvoit des requins & autres poissons de mer , & où il n'y a aujourd'hui que des orphis : que d'objets de réflexion dignes d'être approfondis par tout physicien observateur !

Les eaux de cette rivière sont excellentes. Leur analyse s'est trouvée trop conforme au grand usage qu'en font

les habitans pour en placer ici les détails.

Le desir de donner encore plus d'étendue à mes observations, m'a conduit jusqu'à ces étangs salés si renommés par leur situation.

Le premier, appelé *l'Étang saumâtre*, appartient partie aux Espagnols & partie aux François. Il est situé dans l'est de la Colonie Françoisise, à 8 lieues du Port-au-Prince. Il a 5 lieues de long dans sa direction de l'est à l'ouest, & est presque entouré de montagnes, excepté du côté du Cul-de-Sac. A côté de cet étang, à 500 pas au plus, sur le terrain de MM. Manneville, se trouvent plusieurs sources d'une eau excellente, qui, par leur réunion, forment un ruisseau profond qui va mêler ses eaux à celles de cet étang.

A trois lieues à l'est de l'étang saumâtre, & dans la Colonie Espagnole, se trouve *l'Étang salé*, dont les eaux sont absolument semblables à celles de la

mer. Il a sept lieues de long, avec un îlet dans son milieu, par-tout également distant des bords de cet étang.

Enfin, dans l'est-sud-est, à 20 lieues de la mer & à 4 de l'étang salé, se trouve l'*Étang long*, dont les eaux sont semblables à celles de l'étang faumâtre.

La dissolution mercurielle ne produit sur ces eaux qu'un très-léger changement, parce qu'elles contiennent une très-grande quantité de sels; les alkalis n'y font rien, & l'acide vitriolique en sépare une grande quantité d'air.

La montagne de la Selle qui sépare ces étangs, a, comme nous l'avons déjà dit, de grandes cavités dans presque toutes ses parties. Tout annonce qu'il y a des gouffres d'eau à de grandes distances, sur-tout dans la partie Espagnole, au bas des montagnes appelées *Côtes de fer*, ce qui fait présumer que les grands bruits connus sous le nom d'*effets du gouffre*, n'ont d'autre cause que la précipitation avec laquelle l'eau

de la mer, poussée dans ces cavités, chasse l'air devant elle; & cette opinion est d'autant plus probable, qu'aux grands tremblemens de terre succèdent toujours de grands affaissemens. Ces bruits du gouffre s'entendent de très-loin, sur-tout pendant le calme qui précède ce fléau dans cette partie de l'île Saint-Domingue.

Léogane, distant de 8 lieues du Port-au-Prince, partagea les malheurs du 3 juin 1770. Cette ville, encore le siège du gouvernement en 1750, fut presque entièrement détruite par ce désastre. Il ne resta aucun de ses édifices publics: l'église croula sur ses fondemens; l'hôpital, dont la perte en bâtimens fut évaluée à un demi-million, ensevelit sous ses décombres le plus grand nombre des malades.

Cet établissement, malgré les ressources de ses revenus en sucre, en indigo, en coton, n'est pas encore relevé des pertes qu'il éprouva lors de ce funeste événement.

Cette ville, située sur un terrain uni, a actuellement 200 maisons bâties en bois, peu élevées, très-distantes les unes des autres, avec des galeries maçonnées entre poteaux; quelques-unes ont même été construites en forme d'équerre, pour soutenir plus facilement les secousses des fréquens tremblemens de terre, auxquels est sujette cette partie de la colonie Française.

La plaine de Léogane a plus de 60 sucreries. Ses terres étant légères, auroient le plus grand besoin d'être arrosées: malheureusement ce qu'elle reçoit d'eau de la grande rivière, de la Rouillonne & de plusieurs ruisseaux, est insuffisant pour une étendue de deux lieues de profondeur sur quatre de largeur.

Toutes ces eaux sont excellentes, surtout celles de la source de l'hôpital. Il n'en est pas ainsi des eaux de la rivière *Abaret*, au petit Goave, distant de cinq lieues de Léogane. Elles vont se perdre & croupir dans des marécages, d'où elles

répandent dans l'air tant d'émanations infectes, que cette insalubrité, jointe à la stérilité d'une partie des terres de ce quartier, en ont, pour ainsi dire, fait abandonner le port, ce port qui fut si célèbre du tems des Flibustiers, le premier siège du gouvernement & de la justice, & auquel il reste à peine aujourd'hui quelques légers vestiges de son ancienne splendeur. La rade du petit Goave est excellente; les vaisseaux du premier rang y sont en sûreté : elle peut être d'une grande ressource en tems de guerre.

J'ai terminé l'analyse des eaux de la colonie Française, par celle des eaux du quartier du Mirebalais, sur lequel sont placées les limites qui séparent les deux colonies.

Il étoit intéressant de s'assurer si les sources d'eaux minérales qui existoient dans ce quartier, en 1738, pendant le gouvernement de M. de Larnage, avoient effectivement disparu. La chimie étoit alors peu connue dans les colonies. On

en peut juger par l'analyse de M. Desportes, Médecin du Roi à S. Domingue, homme, à la vérité, zélé & infatigable, mais trop occupé d'histoire naturelle (1). On verra dans mes observations particulières à chaque maladie, que la pratique de ce Médecin n'est pas celle qui convient dans de tels climats.

Pour observer plus particulièrement, & éviter que la nuit ne me surprît dans ces lieux inhabités, je me trouvai, au point du jour, au pied des hautes montagnes qui séparent la vaste plaine du Port-au-Prince d'avec le Mirebalais. La plus grande partie de ces monts, du côté du Port-au-Prince, n'est susceptible d'aucune culture, parce qu'elle est tellement privée d'eau, que la vallée dans laquelle on arrive immédiatement après, n'a été nommée le *fond au diable*, que parce

(1) Voyez son Mémoire sur l'analyse des eaux minérales du Mirebalais, pages 311 & suivantes de son troisième volume sur les maladies de Saint-Domingue.

que, même à 80 pieds de profondeur, on n'en trouve pas une goutte.

Cette privation absolue n'a pas empêché qu'un particulier n'ait fait bâtir, en faveur des voyageurs, dans cette vallée éloignée de toute habitation, un *cabaret* pour lequel il est obligé d'aller chercher de l'eau à deux grandes lieues.

La nécessité du transport des denrées du Mirebalais avoit déterminé M. de Vallière & M. de Vaivre à faire ouvrir une route de communication au travers de ces montagnes, dans lesquelles on a quelquefois été obligé de couper à plus de 80 pieds de profondeur. Ce grand ouvrage, entrepris pour la prospérité de la colonie, & le bonheur des habitans, alloit finir, lorsque la mort enleva le Gouverneur général. Il ne restoit, & il ne reste encore qu'un quart de lieue pour achever cette communication.

Le revers de ces montagnes, du côté du Mirebalais, ne présente que quelques habitations à café, & quelques indigo-

teries languissantes : on voyage encore pendant près de deux heures parmi des mornets , avant d'arriver au bourg du Mirebalais, situé dans la plaine, sur le bord d'une branche de l'Artibonite, & consistant en 70 maisons peu considérables, bâties en bois.

Les terres de cette partie de la colonie Françoisise sont en général sablonneuses : leur culture est l'indigo, le coton & le café ; la plupart des habitations sont mal établies ; tout dans le Mirebalais se ressent de l'aridité & de l'instabilité de son sol, de l'éloignement de nos principaux établissemens, & du voisinage de la colonie Espagnole.

Dès 1738, époque de l'analyse de M. Desportes, les sources d'eaux minérales du Mirebalais ne couloient déjà que par intervalles. Ce furent ces interruptions qui empêchèrent les Administrateurs généraux d'y former un établissement pour les malades.

Ces eaux se sont mêlées depuis à celles

des ravines, ou à celles de la rivière *du Fer-à-cheval*, qui, à leur tour, grossissent les eaux de l'Artibonite; quelques branches de ce fleuve, qui traversent le Miribalais, ont elles-mêmes, depuis cette époque, changé leur cours; de sorte que mes recherches ont été inutiles. Je n'ai trouvé dans ce quartier aucune eau minérale.

COLONIE ESPAGNOLE DE SAINT-DOMINGUE.

Après avoir rempli ma mission dans nos établissemens, je n'avois plus qu'à me rendre au Cap, d'où j'étois parti. Par la route ordinaire, j'étois obligé de rétrograder; mais le desir de rendre mon voyage plus utile, me détermina à visiter les possessions Espagnoles; à y examiner, comme je venois de le faire dans la colonie Françoisse, les qualités des eaux, & tout ce qui peut intéresser la santé.

J'étois déjà rendu au pied de la haute montagne du *Hayti*, qui fait la sépara-

tion de l'une & de l'autre colonie. Les difficultés sans nombre ne m'arrêtèrent point. Je ne pouvois plus être guidé par des François, dans toutes ces contrées où on ne trouve aucune espèce de chemins. Nous avions à gravir des rochers à pic, & à franchir une chaîne de montagnes si considérable, que depuis quatre heures du matin, nous n'en pûmes sortir qu'à une heure après midi.

Le grand nombre de ces rochers sont de la nature du *silex*, ou *Pierre à fusil*. Les tremblemens de terre ont détaché de leur sommet des portions tranchantes & en si grande quantité, que presque toutes les vallées en sont remplies, & qu'elles y forment des précipices, qui, je l'avoue, m'ont fait repentir quelquefois de n'avoir écouté que mon zèle dans cette entreprise. Souvent, pour éviter ces dangers, nous étions forcés de rétrograder, & de suivre, pour tout guide, le lit que les torrens des inondations se sont ouvert à travers les débris des

bouleversemens auxquels cette partie de Saint-Domingue est exposée.

Les plaines de ces contrées sont encore toutes couvertes d'arbres, tels que l'oranger, le citronnier, le gouvayier; on y trouve même l'acajou, le bois chandelle, & autres d'espèces aussi précieuses pour la construction des bâtimens.

Ces plaines sont coupées & arrosées par de belles rivières dont les eaux sont excellentes. Cependant presque personne ne s'y établit, parce que le caractère de ces Espagnols, la nature du Gouvernement, & sur-tout l'empire monacal, font perdre aux colons leur temps en pratiques superstitieuses, qui, les éloignant des travaux de l'agriculture & du commerce, les tiennent dans une enfance perpétuelle: de sorte que les hommes sont encore à former, les terres à défricher, & les sciences & les arts à créer dans ces possessions.

Il n'y a d'ailleurs que très-peu de

blancs, encore les races Espagnoles qui y sont établies, tiennent-elles plutôt de la couleur noire que de la blanche. Ils ne s'occupent qu'à élever des animaux, fumer leur pipe, boire du taffia, & à *psalmodier* dans une langue qu'ils n'entendent point.

Leur paresse dégoûtante les éloignant de la chasse qui leur est même interdite par *los Padres*, ils laissent dévorer leurs misérables plantations par le gibier.

Je ne m'arrêtai aux bourgs de *Hinche* & de Saint-Raphaël que le temps nécessaire pour reconnoître les qualités des eaux simples, & m'affurer qu'il n'y a point d'eaux minérales dans toute cette partie de Saint-Domingue.

Les usages de cette nation, si différens des nôtres, & sur-tout sa manière de préparer les alimens, ne me permirent pas d'y faire un plus long séjour. Mes guides Espagnols étoient des superstitieux à la fois imbécilles & méchans; mais le défaut de chemins me les rendoit d'une
nécessité

nécessité indispensable, & je fus obligé de m'en servir jusqu'aux limites qui séparent les possessions Françoises des possessions Espagnoles.

Les terres des environs de Saint-Raphaël sont également boisées, coupées de rivières & de savannes; leur culture principale est le manioc, le maïs, le tabac & un peu de café: ces colons en laissent la majeure partie en friche; ils ne s'occupent qu'à faire des vivres pour leur consommation, & à élever des bœufs, des chevaux, des mulets & des cochons qu'ils conduisent par troupeaux dans les établissemens de la partie Françoisé, & qu'ils échangent pour des objets nécessaires à leur manière d'exister: de sorte que les établissemens languissans & malheureux des Espagnols servent à l'accroissement & à la richesse des habitations Françoises portées aujourd'hui à un très-haut degré de culture.

Ce qu'il y a de plus surprenant, c'est que le voisinage de nos superbes habi-

tations, & nos fréquentes communications n'éclairent pas ces peuples sur l'état de langueur, d'inertie & de misère, dans lequel une superstition avilissante les tient enchaînés.

Les fatigues de mon voyage ne m'ayant pas permis d'aller jusqu'à *Banica*, pour faire l'analyse des seules eaux minérales connues jusqu'à présent dans la Colonie Espagnole, j'y ai suppléé, en faisant apporter de ces eaux, pour m'assurer de leurs principes, & examiner les cas dans lesquels elles pourroient mériter la préférence sur les eaux minérales de la partie Françoisé de Saint-Domingue. L'analyse que j'en ai faite, les renseignements que je me suis procurés sur ces eaux, & le nombre de malades que j'ai eu occasion d'y envoyer pour les prendre à leurs sources mêmes, m'ont mis à portée de connoître leurs qualités, & les maladies dans le traitement desquelles elles peuvent être employées.

Si on agite ces eaux, il s'en dégage

beaucoup d'air, & elles ne rougissent pas la teinture de tournesol.

Les astringens ne les colorent ni en verd ni en pourpre.

La solution de sublimé corrosif les rend d'abord citrines, & puis laiteuses. Elles déposent peu, & le savon s'y délaye parfaitement sans se grumeler.

Les alkalis, soit fixes, soit volatils, y excitent d'abord une couleur laiteuse; elles s'éclaircissent ensuite, après avoir déposé un précipité peu considérable.

Ces eaux évaporées laissent un dépôt dans lequel le goût du sel marin domine, & il s'y forme en effet des cristaux cubiques dans la proportion de 10 à 12 grains par pinte.

Les principes constituans de ces eaux sont un gaz *silvestre* ou esprit élastique aérien, un peu d'alkali fixe minéral, du sel marin, & très-peu de sélénite.

J'aurai soin d'indiquer dans les détails relatifs au traitement de chaque maladie, les cas où ces eaux pourroient mériter

la préférence sur celles de la Colonie Française.

Je sortis enfin des possessions Espagnoles, & me trouvai, en avril 1783, aux limites des deux nations, sur ces belles montagnes du Dondon cultivées en café jusques à leur sommet. Ces arbuftes chargés de fleurs dont l'odeur est si suave; ces beaux chemins, ces haies de citronniers si bien entretenues, me firent le plus grand plaisir. J'oubliai une partie de mes fatigues, & des privations que j'avois éprouvées dans la Colonie Espagnole.



DES MÉDICAMENS.

TOUTES les Colonies, tant de l'Amérique que de l'Asie & de l'Afrique, produisent une infinité de plantes médicinales, d'arbres & d'arbuſtes de toutes les classes, dont les vertus & les propriétés pour la guérison des maladies de ces divers climats, sont préférables à la majeure partie des remèdes qu'on transporte à grands frais d'Europe, & sur-tout aux préparations officinales qui se décomposent dans les longues traversées, par la fermentation que les chaleurs y excitent.

En se décomposant, ces médicamens perdent non-seulement leurs propriétés, mais ils en acquièrent d'opposées, qui, loin de remplir l'objet, ajoutent de nouveaux dangers à ceux de la maladie.

Frappé depuis long-temps de ces vérités, j'ai imprimé, page 91, note 17, de mes Observations sur les Maladies

des Nègres, » que l'on ne devoit jamais
 » envoyer aux Colonies d'électuaires tout
 » composés, parce qu'ils se décomposent
 » dans la traversée, par la fermentation. «

On a multiplié les descriptions de la grandeur, de la forme, de la figure & des moindres particularités de ces productions; presque tous ceux qui s'en sont occupés ont suivi le plan de *Plumier*; il semble que par leurs travaux plus curieux qu'utiles, il aient voulu séparer la botanique de la médecine, en s'abstenant de désigner les maladies dans le traitement desquelles ces substances peuvent entrer avec succès.

Le médecin praticien peut seul sur les lieux tirer avantage des travaux des *Plumier*, des *Chevalier*, des *Aublet*, & autres qui ont décrit une partie des substances médicamenteuses de ces contrées éloignées; la nature ne les a pas diversifiées sans dessein: elle semble au contraire, par cette variété de formes & de figures, inviter le médecin physicien & observateur à

en distinguer les propriétés, pour en faire de sages applications dans le traitement des maladies.

L'homme de l'art destiné pour les Colonies doit être également instruit de la médecine pratique proprement dite, de la chirurgie, de la botanique, & de la chimie, parce qu'il est impossible de réunir dans ces possessions éloignées, & particulièrement dans les campagnes, des sujets capables dans chacune des parties qui constituent l'art de guérir.

Dès l'année 1735, M. de Larnage fit un mémoire sur la nécessité de former, dans nos écoles & dans nos hôpitaux, des sujets pour les Colonies, de les instruire de toutes les parties de la médecine, pour les rendre propres à remplir les vues du Gouvernement, de les engager par des encouragemens à se mettre en état de se faire recevoir docteurs en médecine & en chirurgie, afin qu'ils puissent exercer cette dernière partie sans déroger à la dignité du doctorat; ce sont

les propres expressions de ce célèbre administrateur, qui regardoit avec raison l'exercice séparé des différentes parties de la médecine dans les Colonies, comme une des causes principales de leur dépopulation.

Si le plan de M. de Larnage eût été mis à exécution, les propriétés de ces productions diverses seroient connues depuis long-temps, & leur application dans les maladies, au lieu d'être déterminée par une routine aveugle, souvent funeste, produiroit les bons effets d'une administration sage & éclairée.

Les montagnes, & même la plus grande partie des plaines des îles de France & de Bourbon, de l'île de Madagascar, des Antilles, & principalement de Saint-Domingue, produisent une très-grande quantité de plantes, d'arbres & d'arbrustes de toute espèce, & souvent dans le même lieu. Ainsi à côté du *gombeau*, plante dont le mucilage est aussi parfait, que l'est en Europe celui des fleurs de

guimauve, de *violettes* & autres semblables, se trouvent placées des plantes stimulantes de tous les genres, les aromatiques, les labiées, les ombellifères, les crucifères; ou, en considérant leurs vertus, les céphaliques, les antiscorbütiques, les hépatiques, les emménagogues, les laxatifs & les hydragogues, y sont tout aussi multipliés que les acides, ou aigres-doux, les oranges sur-tout & les citrons dont les suc sont si utiles pour diminuer la trop grande action des fibres des nouveau-venus d'Europe, tempérer l'âcreté de leurs humeurs & en prévenir l'alkalescence.

Les aromates au contraire qui augmentent l'oscillation des fibres, agissent efficacement sur les humeurs des anciens colons, & sur-tout des naturels, qui, dans ces climats brûlans, perdent continuellement par la transpiration.

Ces substances, en s'opposant à la dégénérescence & à la putridité des humeurs, donnent, pour ainsi-dire, une nouvelle

vie : auffi dans tous ces climats , la nature a tellement multiplié les espèces de baumes , que toutes les campagnes en font couvertes , fur-tout les terrains incultes.

L'auteur de la nature a donc par-tout multiplié & diversifié les fecours en raifon de la diverfité des maux ; il ne faut que des hommes instruits & laborieux pour en faire une juſte application dans le traitement des maladies , avec un apothicaire-chimiſte dans chaque ville principale , qui ſoit capable d'extraire les principes de ces productions locales , pour aider le médecin praticien chargé de les adminiſtrer.

Ces ſubſtances ont , comme en Europe , les mêmes principes des remèdes connus ſous les dénominations de *céphaliques* , de *ſtomachiques* , d'*hépatiques* , de *ſpléniques* , d'*hydragogues* , d'*emménagogues* , de *draſtiques* , &c. mais ces dénominations ſont-elles juſtes ? les céphaliques guériffent-ils les maladies de la tête , les ſtomachiques celles de l'eſtomac , les

hépatiques remédient-ils aux affections du foie? &c.

En un mot, est-il dans la nature des remèdes qui agissent plus particulièrement sur un viscère que sur un autre? peut-on par leur usage intérieur espérer d'augmenter ou de diminuer le ton des fibres d'une partie sans produire le même effet sur toutes celles du corps?

La dénomination imposante de *spécifique*, ne vient que de ce qu'on a trop souvent attribué aux remèdes des effets qui n'étoient dûs qu'à la nature; le grand art est d'en faire une application raisonnée, de ne s'en point laisser imposer par des apparences trompeuses, & de saisir au premier coup-d'œil, s'il faut employer les toniques ou les relâchans.

Quelques exemples suffiront pour prouver ce que j'avance.

La plupart des emménagogues agissent par leurs principes, amer & odorant: il y en a même beaucoup de fétides.

Leur première action se porte sur l'es-

tomac. Ils augmentent l'énergie des fucs de ce viscère. Ce n'est que par-là qu'ils agissent puissamment sur tout le corps, conséquemment sur l'*utérus*, mais jamais d'une manière directe, comme le croit le vulgaire.

Par un événement quelconque, les règles d'une femme se suppriment tout-à-coup; les orifices des vaisseaux de la matrice se crispent; delà la tension du bas-ventre, & principalement de l'hypogastre: les douleurs vives, les mouvemens spasmodiques, vont quelquefois jusqu'aux convulsions: dans ce cas, la saignée du bras, les bains dégourdis, les boissons adoucissantes & tempérantes, les lavemens émolliens, les cataplasmes faits avec la pulpe des mêmes herbes; en un mot, tous les délayans deviennent emménagogues, spécifiques puissans, puisque eux seuls rétablissent le cours des règles.

Mais dans les cas opposés, où le défaut de règles vient de la laxité de la fibre, de la foiblesse des digestions, les femmes

sont pâles, ont une tendance à la bouffissure : c'est alors que la rue, le botrys, les aristoloches sont véritablement emménagogues, parce que les martiaux & tout ce qui peut rétablir graduellement le ton & le ressort des solides relâchés, rétablirait également le cours des règles, & guériroit la maladie.

Absolument parlant, il n'y a donc point d'emménagogues, puisque dans le premier cas, ce sont les relâchans, les mucilagineux & les antispasmodiques, qui rétablissent les désordres; & dans le second, ce sont les toniques, les fortifiens, qui sont les vrais *spécifiques*: aussi l'aristoloché, le fouci, l'armoïse, la matricaire & la sabine que l'on emploie si souvent, & quelquefois si mal-à-propos dans l'hystéricisme (1), conviendroient au contraire dans la cachexie, la bouffissure &

(1) Les huiles essentielles de ces plantes agissent trop fortement sur des fibres délicates & presque toujours disposées au spasme par le mauvais état de l'utérus, principalement lorsque la cause de la maladie est morale.

l'hydropisie des hommes, aussi bien que dans celles des femmes, parce que chez les uns comme chez les autres, il faut atténuer & diviser. Il ne peut y avoir qu'une routine aveugle & le défaut d'observation, qui puissent empêcher de reconnoître à ces substances les qualités apéritives & stomachiques, ainsi que celles d'emménagogues; puisqu'en pénétrant le tissu des nerfs, elles agitent les esprits, & réveillent toutes les fonctions. Elles conviennent également à l'intérieur & à l'extérieur, dans les tremblemens, la relaxation des membres & la paralysie, quoiqu'il ne soit point d'usage de les y employer.

D'après cela, c'est donc la méthode & le traitement que l'on pourroit appeler emménagogues.

La saignée du pied si usitée dans le premier cas que j'ai cité, loin d'être emménagogue, est absolument contraire, parce que l'immersion des pieds dans l'eau chaude, en attirant une plus grande quan-

tité de fang sur les parties basses déjà surchargées, augmente l'engorgement & tous les désordres; au lieu que la saignée du bras remédie sans inconvénient à la pléthore & à l'engorgement qui succèdent à la suppression: aussi dans les inflammations du bas-ventre, la saignée du pied conseillée par M. Desportes, dans plusieurs endroits de son ouvrage sur les maladies de Saint-Domingue, a-t-elle causé de grands maux dans toute l'Amérique.

Tout ce que nous avons dit des emménagogues, est absolument applicable aux hépatiques & aux spléniques, ou spécifiques dans les affections du foie & de la rate. Les maladies de ces viscères sont aiguës, ou chroniques. Dans les premières, il faut diminuer le ton & le ressort des solides; dans les secondes, il faut l'augmenter; & dans les unes comme dans les autres, il s'agit de mettre le foie en état de bien séparer la bile du fang, & de la perfectionner, pour la rendre pro-

pre aux usages auxquels elle est destinée.

Dans quelques-unes des maladies aiguës de ces climats brûlans, ce viscère s'élève & se tuméfie, au point que ses fonctions sont suspendues. La fièvre est des plus opiniâtres; la soif excessive; la bile n'étant plus séparée, reste dans le sang, & le malade devient absolument jaune. Dans ce cas, les hépatiques sont les saignées du bras répétées, en proportion des forces & de l'intensité de la maladie, & quelquefois avec l'application des sangsues aux vaisseaux hémorrhoidaux, les bains dégourdis, les boissons tempérantes & sur-tout acidulées.

Dans les cas opposés, la maladie étant produite par le défaut d'action, de ton & de ressort des solides (1), l'obstruction & l'engorgement se forment peu à peu; la teinte jaune suit dans la même proportion, ainsi que les autres accidens.

(1) Si excessivement relâchés, que ce viscère prend quelquefois le double de son volume, principalement chez les enfans,

Les maladies chroniques de ce viscère sont le plus souvent produites par de mauvaises digestions ; alors le chyle n'ayant pas les qualités nécessaires, s'arrête dans les vaisseaux biliaires, & ce sont les purgatifs, les toniques, en un mot, les stomachiques qui deviennent ici hépatiques ; mais les remèdes connus sous la dénomination d'apéritifs, produisent le même effet, parce qu'ils sont toniques, & qu'il ne s'agit dans ce dernier cas que de rétablir le ressort des solides : ainsi dans cette même circonstance, les eupatoires & le polypode, valent la grande chélidoine, & les sels d'Epsom & végétal, ceux de Glauber & polychreste, attendu qu'à petite dose tous les sels neutres sont apéritifs, & qu'à dose plus considérable ils sont évacuans.

C'est donc encore ici la méthode que l'on pourroit nommer hépatique & splénique, & non pas tel ou tel remède. Il en est ainsi de quelques plantes aromatiques, appelées carminatives, parce qu'en aug-

mentant le ressort des intestins elles dissipent les vents, mais elles ne produisent cet effet que parce qu'elles sont toniques.

C'est aussi pour cela que les obstructions du mésentère se traitent comme celles du foie, plus difficilement à la vérité, attendu que par la communication des vaisseaux du ventricule, les molécules actives des remèdes se rendent plus immédiatement à ce viscère, & pour ainsi-dire sans avoir subi d'altération; il ne s'agit donc que d'augmenter l'action des glandes mésentériques pour faciliter le passage du chyle & lui donner les qualités nécessaires, afin qu'il passe librement dans les vaisseaux lactés; les stomachiques, les apéritifs & les évacuans sagement administrés, rempliront cet objet, avec un choix d'alimens & un exercice proportionnés aux forces du malade.

Il en est ainsi des plantes *labiées*, *odorantes*, & des *ombellifères* qui sont reconnues pour être les *céphaliques* par

excellence ; elles mériteroient effectivement cette dénomination si elles fortifioient particulièrement le cerveau , ajoutoient à la mémoire , rendoient le jugement plus sain , l'esprit plus libre , en un mot , si elles remédioient spécialement aux dépravations occasionnées par le mauvais état de ce viscère.

L'esprit recteur de ces plantes a beaucoup d'affinité avec l'esprit vital ; il est propre à réveiller les fonctions du cerveau : mais dans l'état de maladie , sur-tout dans les putrides & les malignes où les fonctions de cet organe sont quelquefois suspendues par l'inaction des solides & la dépravation de l'esprit vital , les huiles essentielles odorantes , les baumes de Judée & de la Mecque & les alkalis volatils sont insuffisans ; ils ne font pas plus d'effet que les *crucifères* & les *apéritifs*. Il n'en est pas ainsi des acides , de ceux sur-tout qui sont tirés des végétaux & principalement des odorans , tels que les citrons , les suc d'oran-

ges & d'ananas bien mûrs ; en s'opposant à la putréfaction, ils deviennent céphaliques, puisqu'ils remédient à la détérioration de l'esprit vital & détruisent le principe de la maladie, pendant que, selon ses différens temps & ses différentes périodes, l'administration de l'é-métique, du camphre, du quinquina & des vésicatoires conjointement avec les acides, arrachent le malade à la mort.

Les diaphorétiques excitent l'insensible transpiration, & lorsque cette excretion est augmentée jusqu'à un certain degré par ces remèdes, ils prennent le nom de *sudorifiques* ; ces différences n'existent que du plus au moins : en augmentant l'action des solides & les forces de la vie, ils atténuent & divisent les fluides ; de-là leur sont venus les noms d'*alexitières*, d'*alexipharmques* & même de *dompte-venins*.

Mais les *diaphorétiques* méritent si peu ces dénominations, leur effet est si incertain, que le plus souvent, au lieu de

porter à la peau, ils augmentent la sécrétion & l'excrétion des urines, ils deviennent *diurétiques*, *apéritifs*; quelques-uns sont même *anthelmintiques*, d'autres *fébrifuges*: enfin on trouve parmi les *diurétiques* des substances tempérantes & adoucissantes; mais ceux qui ont une propriété marquée sont tous stomachiques.

Le plus grand nombre de ces substances nous viennent des îles de l'Archipel, de l'Amérique, de l'Asie & de l'Afrique. Leurs effets dépendent aussi quelquefois du tempérament du malade & de la disposition de ses humeurs. Ils conviennent dans un grand nombre de cas; ils nuisent à ceux qui ont la fibre grêle, sèche, contractile, & sont aussi trop rarement employés dans toutes les maladies de relâchement, telles que l'œdème & la cachexie, sur-tout pour les pituiteux & les grands dormeurs. Au reste, les détails de ces différences ne peuvent être rapportés qu'en traitant chaque maladie en particulier.

Ce que nous venons d'observer est entièrement applicable aux *galactopées*, aux *spermatopées*, aux *ophtalmiques*, aux *vulnérinaires*, & principalement aux remèdes qu'on emploie à l'extérieur comme déterfifs, mondificatifs, incarnatifs, cicatrisans, &c. remèdes qui ne deviennent tels que par la manière de s'en servir, pour aider la nature & la mettre à même d'opérer ces différens effets, ce que le plus souvent cette savante mère fait seule & sans le secours de l'art.

Ce sont les effets qui ont suivi en diverses circonstances l'administration des remèdes dont nous avons parlé, qui leur ont fait donner différens noms & les ont fait placer dans des classes opposées: c'est ainsi, par exemple, qu'on trouve le coquelicot tantôt dans la classe des *béchiques*, tantôt dans celle des *diaphorétiques* & quelquefois dans celles des *narcotiques*.

C'est encore ainsi que quelques auteurs placent tous les *béchiques* dans la classe des évacuans, & d'autres dans celle des

altérans. Les difficultés ont multiplié les erreurs; les ellébores ont d'abord été mis dans la classe des *purgatifs*, ensuite dans celle des *emménagogues*, puis des *détersifs*, & enfin dans celle des *sternutatoires* où ils doivent être; il en est ainsi de quantité d'autres que les bornes de cet ouvrage ne me permettent pas de rapporter ici.

A mesure qu'on s'est éclairé par l'observation sur les effets des remèdes, on a rayé de la classe des *purgatifs*, les *cholagogues*, les *phlegmagogues* & les *penchimagogues*. Enfin dans des temps plus reculés, le desir de multiplier les classes avoit été porté jusqu'à reconnoître des *intestinaux* & même des *mésentériques*, tandis qu'il suffisoit de distinguer les *purgatifs* en majeurs & en mineurs; & cette distinction est établie sur les principes mêmes qui les constituent, sur leur action, leurs effets & leur utilité dans le traitement des maladies; on conserve pourtant encore la dénomination d'*hy-*

dragogues aux drastiques résineux, les plus actifs de la classe des purgatifs majeurs dont le principe rapproché irrite, stimule, fond, atténue, & qui sont, comme nous l'avons observé ailleurs, consacrés pour le traitement des maladies chroniques, telles que l'œdème, les infiltrations, les épanchemens, les obstructions, dans lesquelles il est nécessaire non-seulement d'évacuer les humeurs, mais encore de s'opposer à leur formation, en rappelant le ton & le ressort des parties relâchées.

Tandis que dans les aiguës où l'action des vaisseaux est montée trop haut, on ne peut se permettre que l'usage des purgatifs mineurs, dans lesquels le principe actif divisé & étendu, est encore bridé par un mucilage.

Abstraction faite de la diversité de forme, de grandeur & de couleur des plantes, je pense que d'après leurs principes constituans, & sur-tout d'après leurs effets, on peut les réduire, ainsi que tous les médicamens, à deux classes

fous la dénomination de *remedium movens* & de *remedium sistens*.

Dans les maladies aiguës où il faut presque toujours relâcher & détendre, les bains, les saignées, les boissons tempérantes, rafraîchissantes, mucilagineuses & adoucissantes, feront le *remedium sistens*, qu'il faut employer au moins tant que la violence des symptômes inflammatoires subsiste; ils sont d'ailleurs préparatoires des évacuans, principalement des émétiques, qui, malheureusement, sont trop souvent les seuls qu'on puisse se permettre dans le commencement des aiguës; encore, dans les climats très-chauds, la tension des solides est quelquefois telle, qu'il seroit très-dangereux de les employer *in primo gradu morbi*, ainsi que tout autre remède actif.

Dans les maladies chroniques au contraire où il faut, pour ainsi-dire, ressusciter le ton & le ressort des fibres par les remèdes les plus actifs, les toniques & les évacuans les plus puissans feront

les premiers du *remedium movens* ; ceux dont l'action est moins marquée seront les seconds. Quant aux médicamens qui sont mal classés, parce qu'ils ne produisent réellement aucun effet, ils seront rayés du *catalogue* ; les croyans & le vulgaire continueront de les placer où bon leur semblera : je ne prétends point resserrer le domaine de la botanique, je l'ai étudiée dans ma jeunesse avec autant de plaisir que de soin ; mais ce n'est qu'à la pratique de médecine seule que je dois le peu de connoissance que j'ai de la matière médicale, dont la botanique fait sans-doute une belle partie. J'avoue que j'ai peu de confiance dans les remèdes très-composés ; je pense même que les ordonnances compliquées de beaucoup de médicamens cachent souvent sous des dehors scientifiques une grossière ignorance ; d'après cela je suis persuadé que dans les Colonies, sur-tout dans les campagnes, un bon médecin pourroit remédier à tous les cas, en un mot faire

la médecine, avec l'émétique, l'ipéca-
cuanha, la saignée, le quinquina, l'éther,
le miel, le vinaigre, le mercure, l'opium,
le jalap, la crème de tartre, quelques sels
neutres & les vésicatoires.

Les antidotes, même les *spécifiques*
par excellence, tels que le quinquina,
la racine du Brésil, le soufre, le mercure
& autres, trouveront place dans le *reme-
dium movens* ou le *remedium sistens*.

L'abus qu'on a fait de l'administration
de ces remèdes précieux dans les mala-
dies où ils sont absolument contraires,
& dans celles même pour lesquelles ils
sont consacrés, en les employant dans
des temps & des périodes où ils ne man-
quent jamais de déranger les crises de
la nature, prouvent combien il est essen-
tiel de distinguer les cas où ils sont utiles
d'avec ceux où ils sont nuisibles.

Ce n'est que par de tels moyens,
& ceux que j'ai déjà proposés, que
l'on peut espérer de connoître & de
guérir les maladies malignes, qui, de

tems immémorial, à Saint-Domingue, sous le nom de *fièvre double-tierce de mauvais genre*, à la Martinique, sous celui de *fièvres jaunes*, & à la Guadeloupe, sous la dénomination de *Causos*, enlèvent les hommes les plus précieux de ces possessions éloignées, trop souvent sans que ceux qui les traitent se doutent que leurs malades soient frappés de maladie maligne.

En général, il y a beaucoup de maladies dans les Colonies, beaucoup trop de gens qui se mêlent de guérir, & très-peu d'observateurs. Cependant, en aucun tems, l'observation ne fut plus nécessaire pour se garantir de l'esprit de système & d'erreur, qui, de nos jours, a usurpé l'empire des sciences & des arts, & qui, de la Capitale & de nos Provinces, a passé dans les Colonies.

Quoique ce soit principalement par le coup-d'œil & le tact que les différences dans ces cas difficiles sont apperçues, & que l'un & l'autre se transmettent diffici-

lement, cependant avec des préceptes sages, fondés sur les principes de la physique, de la raison, & sur l'expérience, en mettant au moins les gens instruits en état de juger, on diminuera beaucoup le nombre des victimes de cette grossière ignorance, qui, depuis l'établissement des Colonies, fait leur désolation.

Les bornes de cet ouvrage ne nous permettant pas d'entrer dans les détails des propriétés de chaque production médicinale de nos colonies, le résultat de nos observations sur cette partie de la médecine, relativement à ces climats, suffira pour faire juger de l'inutilité de la plupart des médicamens qu'on y envoie, entre lesquels il en est un très-petit nombre dont la supériorité soit assez marquée pour leur mériter la préférence sur ceux de ces pays mêmes.

Je commencerai par les purgatifs qui peuvent suppléer efficacement ceux qu'on y transporte, & dont la consommation est très-considérable. On verra

que ces remèdes indigènes, pour devenir d'un usage aussi fréquent que ceux qu'on emploie journellement, n'ont besoin que d'hommes capables de les préparer, & d'en faire une juste application dans le traitement des maladies.

Le premier de ces remèdes, celui dont la vertu est la plus éprouvée, est la liane purgative, si commune dans nos Colonies, & principalement dans tout l'Archipel de l'Amérique.

Les lianes de toutes espèces sont également multipliées en Asie, en Afrique & en Amérique: elles ont toutes des propriétés marquées, principalement les lianes à ail, à squine, à vers, à savon, *au mal aux yeux*, à serpent, à caleçon, à Minguet (1). Il en est ainsi d'une infinité d'autres qui ne sont encore employées que dans les arts, parce qu'on

(1) La liane à Minguet existe dans toutes nos Colonies, quoique le particulier qui lui a donné son nom n'ait parlé que de celle qu'il a découverte à Saint-Domingue,

n'a encore rien fait pour découvrir leurs vertus médicinales, & que l'on ignore jusqu'aux principes qui les constituent.

La liane purgative mérite par ses propriétés, comme la racine de jalap, d'être placée à la tête des drastringes résineux : l'un & l'autre sont d'excellens purgatifs, & viennent dans les mêmes climats. Administrés à petite dose, ils sont également atténuans, fondans, apéritifs puissans; mais pour tirer parti de ce remède, & lui donner dans le commerce le rang qu'il y doit avoir, il faut dans chaque ville de nos Colonies, au moins un Apothicaire-Chimiste, capable de préparer en grand toutes ces productions.

On se sert déjà avec succès des feuilles de liane pilées, pour guérir les vieux ulcères, comme de celles du médecinier, du karatas, de l'herbe-à-bled, & autres semblables, qui conviennent sur-tout lorsque les chairs ont besoin d'être ranimées, principalement chez les pituiteux, les bouffis & les scorbutiques; & c'est

d'après ces expériences, que, malgré mon respect pour les Savans qui ont écrit sur ces matières, je ne crois point que la liane ait fait partie des plantes avec le suc desquelles les sauvages empoisonnoient leurs flèches : le plus souvent même ces sortes de blessures ne deviennent mortelles, que parce qu'elles sont petites & profondes, & qu'elles ne peuvent être telles, sans intéresser des parties aponévrotiques ou tendineuses, qui, dans ces climats, sont presque toujours suivies du tétanos, lorsque l'on ne se décide pas sur le champ à les dilater par des incisions capables de prévenir l'étranglement & tous les accidens funestes qui en sont la suite inévitable.

La liane purgative, ainsi que toutes les substances végétales qui fournissent par l'expression un suc laiteux ou jaunâtre, sont *gommo-résineuses*, & conséquemment purgatives. Pour être administrées à l'intérieur, elles ont besoin de correctifs, tels que les sels fixes que l'on retire de
toutes

toutes les substances végétales par l'incinération, ou d'être triturées avec les corps muqueux, comme les sucres, le miel & autres de même nature : par ce moyen, on les neutralise, pour ainsi dire, on émouffe au moins leurs particules âcres, de manière qu'elles ne sont plus susceptibles d'irriter, d'enflammer, & d'occasionner des désordres à l'estomac & aux intestins, comme cela n'est malheureusement arrivé que trop souvent, avant que la chimie eût éclairé la médecine sur l'administration des médicamens.

Après avoir indiqué les moyens de connoître les purgatifs majeurs, ou drastiques résineux, celui de les corriger & de s'en servir sans danger, il suffit d'indiquer ici les principaux, ceux dont l'action est la plus marquée, & qui se trouvent par-tout, même dans les haies & sur les grands chemins ; tels sont les liferons qui viennent dans les lieux incultes, comme dans les jardins. Le petit liferon est aux plantes cultivées, ce que la liane

est aux arbres; il s'attache à elles, les entoure en tout sens, & les étouffe ordinairement.

Ils sont tous purgatifs; on a même donné le nom de Méchoachan, de scammonée de l'Amérique, de rhubarbe blanche, à la racine d'une espèce de liseron, qui, quoiqu'elle ait été apportée en Europe de la province de *Méchoachan* de la nouvelle Espagne d'où elle tire son nom, se trouve également dans toutes nos Colonies, tant en Asie & en Afrique qu'en Amérique: elle a eu beaucoup de réputation, & c'est effectivement un bon purgatif, soit qu'on la tire du *Méchoachan*, de Madagascar, du royaume de Bengale, de Saint-Domingue ou de la Guyane, &c.

Tous les *médeciniers* croissent également en Asie, en Afrique & en Amérique, & dans plusieurs endroits ils se multiplient au point de nuire à l'agriculture. Malgré leurs différences en grandeur & en grosseur, malgré la variété

de leurs feuilles & de leurs fruits, & quoique les uns soient réputés poisons, & les autres remèdes, ils sont tous plus ou moins purgatifs majeurs de la première classe; leur action est plus ou moins vive, en raison de la quantité de parties résineuses qu'ils contiennent, attendu que tous les évacuans préparés & administrés convenablement guérissent, tandis que pris en trop grande quantité ou sans correctifs ils sont réellement poisons (1).

Par exemple, le fruit du grand médecin ou ricin, dont le goût approche de celui de la noisette, fait périr ceux qui en mangent une certaine quantité, lors-

(1) La rôtie au vin, conseillée par M. Poupée Desportes, page 5 de son troisième volume, ne sauroit remédier aux suites fâcheuses des superpurgations qui suivent l'usage des drastringes résineux sans correctifs: ce sont les acides qu'il faut employer en boissons, en lavemens, il est même essentiel de répandre du vinaigre dans l'atmosphère de l'appartement du malade, en en versant sur des pelles rouges. On voit que les ressources de la chimie étoient bien peu connues dans les Colonies du temps de M. Desportes.

qu'ils ne font pas fecourus à temps: j'ai été assez heureux pour guérir tous ceux pour lesquels j'ai été mandé & qui avoient commis cette imprudence, en leur adminiftrant d'abord des fels alkalis, & enfuite des adouciffans mucilagineux dans fuffifante quantité d'eau.

C'est principalement à Saint-Domingue que j'ai eu occafion de m'affurer de l'efficacité de cette méthode; les premiers malades de ce genre que j'ai eu à traiter furent trois foldats du régiment de Touraine, qui étoient fans connoiffance, & pour lesquels M. de Vaubercey, Officier de ce régiment, me fit appeler: on les croyoit fans reffource, cependant ils furent promptement fur pied; j'employai par préférence à tout autre fel fimple, celui d'absynthe fait à la manière de *Tachenius*.

D'après ces succès, j'ai fouvent purgé fans la moindre tranchée avec 2, 3, 4 ou 5 femences du ricin, fuivant leur groffeur, le genre de la maladie & le tempérament

du malade, en les triturant dans un mortier de marbre avec deux gros de semences, soit de citrouille, de courges, de melons ou de concombres, qui croissent dans toutes les Colonies, quatre gros de sucre & quatre onces d'eau.

Cependant, dans tous ces climats, le seul nom de ricin fait frémir le plus grand nombre, tandis que dans ces mêmes lieux les enfans qui ont des vers sont purgés avec l'huile que l'on tire de la graine du *palma-christi*, qui est une des petites espèces de médecinier; on la donne même avec succès à petite dose pour s'opposer à la régénérescence des vers, & elle est effectivement anthelmintique, puisqu'elle augmente le ton & le ressort de l'estomac & des intestins, que les chaleurs de ces climats & la manière de vivre relâchent continuellement, sur-tout chez les enfans.

Ainsi la liane purgative, les liferons & les pignons d'Inde, sont drastiques résineux, conséquemment les premiers du

remedium movens. Viennent ensuite la racine d'acajou, de nicotiane, de tithy-males, la gratiolo & le glaïeul; on trouve même dans presque toutes ces contrées quelques espèces de féné sauvage & d'ipécacuanha, dont des hommes instruits, sages & laborieux, peuvent tirer parti, soit qu'ils en composent des sirops ou des électuaires, ou qu'ils les administrent en poudre, toutefois en observant que les principes actifs des fleurs, des feuilles & des racines de quelques-unes de ces substances y sont dans des proportions si différentes, que quelques Auteurs ont pensé que leurs vertus & leurs propriétés n'étoient pas les mêmes; mais j'ai observé qu'elles ne différoient que du plus au moins, & que ces différences dépendent presque toujours de la manière dont on fait l'extraction de leurs principes. Il y a dans toutes ces contrées un grand nombre de plantes qui n'ont de vertu que par leurs parties volatiles, lesquelles s'évaporent & se dis-

sièpent entièrement par l'ébullition : tels sont les crucifères, les aromatiques, & même le plus grand nombre des acides que l'on retire des citrons, de l'ananas, & sur-tout du tamarin, qui par-là perd entièrement ses propriétés antiputrides.

Les purgatifs mineurs sont la casse & le tamarin. Le cassier ou canescier est indigène ou naturalisé dans toute l'Asie, l'Afrique & l'Amérique, & par-tout d'une grande ressource dans le traitement des maladies aiguës : on se sert de ses fleurs, de ses feuilles & de ses fruits. Avec ses fleurs, on peut préparer un sirop aussi bon que le sont en Europe nos sirops purgatifs, tels que ceux de pêcher & de roses pâles.

Le tamarin vient également dans toutes ces contrées, & quoiqu'il y soit un peu moins purgatif que celui du Levant, il n'en est pas moins précieux. Son goût est excellent : il tempère l'âcreté des humeurs, rafraîchit sans rebuter les estomacs ; & dans les maladies inflam-

matoires, dans celles sur-tout qui sont compliquées, il dispose les premières voies à recevoir sans danger des remèdes plus actifs; de sorte que l'usage du tamarin est en quelque manière préparatoire de l'émétique & de l'ipécacuanha, lorsque ces remèdes actifs doivent être administrés comme évacuans; mais, je le répète, il faut absolument que cette préparation se fasse à froid. La meilleure manière, après en avoir ôté les graines, est d'en diviser la pulpe avec de l'eau dans un mortier de bois ou de verre, à la dose de deux, trois à quatre onces par pinte d'eau, suivant que la pulpe de ce fruit est plus ou moins acide, & selon l'exigence des cas, en observant de ne jamais se servir pour cette division, de mortiers de pierre ou de métal, attendu que tous les acides, même ceux qui sont tirés des végétaux, agissent sur ces substances, & peuvent, sur-tout avec le cuivre, devenir des remèdes dangereux.

Le *coqueret* ou *alkekenge* se trouve

dans toutes nos Colonies : il est apéritif. On l'emploie souvent dans les douleurs de rhumatisme & pour les gravelleux.

Il en est ainsi de *l'herbe à collet*, qui est diurétique à un très-haut degré, surtout sa racine : l'extraction doit s'en faire à froid.

L'eupatoire vient également dans toutes nos colonies : à Saint-Domingue on lui a donné le nom de *langue-à-chat*. Elle est regardée comme un excellent apéritif, un des meilleurs vulnéraires : elle est aussi emménagogue dans le chlorosis, où l'estomac fait mal ses fonctions, parce qu'elle est tonique à un assez haut degré. Je m'en suis bien trouvé en lavemens dans les anciennes diarrhées, principalement lorsque le siège du mal est dans les gros intestins (1). En un mot,

(1) Dans ces circonstances, il est essentiel d'examiner attentivement les qualités des déjections. Dans toutes nos Colonies j'ai fait principalement la médecine de consultation, & dès mon arrivée à Saint-Domingue, je fus mandé pour M. Morand de la Sauvagère, qui étant dans un cas

l'eupatoire est d'un grand usage dans des maladies différentes, & elle mérite en effet d'être employée toutes les fois que le ton & le ressort de la fibre ont besoin d'être augmentés.

Toutes les espèces de thym, celui de Crète ou de Candie, comme le thym des jardins & autres, croissent abondamment dans tous les pays chauds, surtout dans les lieux incultes : leur odeur

semblable & tellement exténué par une dysenterie, qu'on le regardoit comme un homme perdu, particulièrement parce qu'il rendoit le sang pur; je fus d'un avis contraire, attendu que le sang qui vient de loin, c'est-à-dire des intestins grêles, est toujours mêlé, tandis que celui des gros boyaux ne l'est pas, & que dans ce dernier cas on a l'avantage de porter le remède sur le mal même, par le moyen des lavemens; ce qui ne peut avoir lieu lorsque le siège du mal est aux menus boyaux, à cause de la valvule du cœcum. Ce moyen réussit chez M. Morand, malgré sa position désespérée; les lavemens composés d'après la nature des déjections, & un régime convenable le mirent en état de partir pour France où la fraîcheur de l'air achevé sa guérison. J'en ai plusieurs autres exemples, tant à Saint-Domingue que dans nos autres Colonies. Le plus souvent même les malades ne sont point obligés de repasser en France; l'air de la montagne leur suffit.

est suave ; ils parfument les savannes comme les jardins : mais leurs propriétés médicinales , comme leur odeur , sont plus ou moins marquées , en raison de la diversité des lieux , quoiqu'ils soient tous aromatiques , stomachiques excellens.

L'herbe à bled est plus ou moins commune dans toutes nos possessions , suivant la diversité de leur sol : elle est également tonique , & pourroit être employée dans beaucoup de circonstances.

Le sucrier de montagne est un des plus grands & des plus beaux arbres de l'Archipel de l'Amérique , on le trouve aussi en Asie & en Afrique ; mais il y est plus rare. Les différens usages auxquels il est propre , le rendent infiniment précieux , principalement le baume que l'on retire par incision de son écorce , & auquel on a donné le nom de *baume sucrier*.

A Saint-Domingue on l'appelle *bois à cochon* , parce que les cochons marons blessés par les chasseurs , se guérissent en

tirant avec leurs défenses le suc gommeux de l'écorce de cet arbre, qu'ils étendent sur leurs plaies; aussi le baume fucrier est-il regardé par les anciens colons comme souverain pour toutes sortes de bleffures.

Mais il convient encore mieux à l'intérieur, dans tous les cas où la fibre a perdu de son ton & de son ressort, & dans lesquels on emploie avec succès les toniques sous les dénominations d'apéritifs, d'hépatiques, de fébrifuges, d'amers, &c.

Je lui ai sur-tout vu opérer de prompts & bons effets dans les maux d'estomac causés par les mauvaises digestions, que l'on éprouve si souvent dans les pays chauds, particulièrement les gourmands & ceux qui ne broient pas leurs alimens.

Le baume fucrier étant très-amer, & ayant beaucoup de parties volatiles, il seroit difficile de le prendre autrement qu'en bol avec le sucre en poudre.

L'arbre connu à l'Amérique sous le nom de *bois-marie*, est un des plus beaux

des Antilles : on le trouve , comme le fucrier des montagnes , également en Asie & en Afrique. On retire de son écorce , par incision , un suc gommeux verdâtre qui s'épaissit. En général les François en font peu ou point d'usage ; mais les Espagnols le préfèrent au baume du Pérou & à celui de Copahu : ils lui ont enfin reconnu tant de propriétés , qu'ils l'ont appelé *Balsamum del Maria*.

Le *pois puant* est connu dans toutes nos Colonies pour un excellent apéritif : sa racine a beaucoup de réputation comme diurétique , & elle la mérite : ses feuilles sont très-résolutives.

Le *chardon étoilé* vient également dans toutes nos possessions : il est petit , rampant & très-piquant ; son odeur est très-forte. Il est très commun dans les *savannes*.

La *mélisse puante* est connue dans toute l'Amérique comme dans nos autres possessions : dans quelques endroits on lui a donné le nom de véronique , quoiqu'elle n'en ait ni l'apparence ni la fleur ;

elle imite plutôt la menthe des jardins. Ces deux plantes sont par-tout estimées par les gens de l'art comme emménagogues, ainsi que la *liane à caleçon*, & surtout l'*avocatier*, dans lequel on a la plus grande confiance : c'est un bon apéritif. Il en est de même de la *liane à savon*; son bois est blanc, spongieux, amer : on lui croit la propriété de déterger les ulcères des reins, de la vessie & de l'urètre; c'est en effet un bon diurétique.

La *squine* a encore plus de réputation, comme dépurative du sang : elle vient en Asie, en Afrique, en Amérique, & par-tout dans la plus grande abondance. Ses propriétés sont plus ou moins marquées, en raison de la diversité du sol & de l'exposition des lieux.

La *scolopendre* vient également dans toutes nos possessions; & elle est aussi estimée comme apéritive.

Les *mapou* ou *fromagers* sont très-multipliés dans toutes nos Colonies. Ces arbres si grands, si beaux, si utiles dans les

arts, ne le font pas moins en médecine, & d'un usage journalier, comme apéritifs & adouciffans, &c.

L'herbe - aux - charpentiers croît dans toutes nos Colonies; elle se cultive dans les jardins, quoiqu'elle se trouve également dans les champs & le long des haies: elle est apéritive à un haut degré.

Toutes les espèces d'aloès sont indigènes dans les climats chauds; & quoique l'on donne la préférence dans le commerce à celui de l'île Socotra, il n'en est pas moins vrai que l'aloès d'Afrique est aussi beau & aussi parfait: je préférerois même celui du Cap de Bonne-Espérance, tant il est transparent, & parce qu'il n'y coûte que 12 à 15 f. la livre (1). C'est de là qu'on devoit le tirer pour les îles de France & de Bourbon, & pour nos établissemens dans l'Inde, jusqu'à ce que nous ayons dans chaque ville de nos Colonies un Chimiste capable d'extraire les fucs des aloès qui se trou-

(1) Argent de France.

vent dans toutes nos possessions, ou plutôt qui veuille en prendre la peine, puisqu'il ne s'agit pour cela que d'exprimer le suc de cette plante, & de le faire évaporer jusqu'à consistance d'extrait. Par ce moyen nous cesserions de payer cette drogue jusqu'à six francs la livre, pour la renvoyer ensuite à grands frais, & avec beaucoup d'inconvéniens, dans les lieux de son origine (1).

L'aloès est purgatif, stomachique excellent, discutif, antiputride, vermifuge à un très-haut degré. Il n'y a point de remède plus employé en médecine, & qui mérite plus de l'être, sur-tout dans les Colonies, où, par les chaleurs excessives & les transpirations continuelles, la fibre est presque toujours au dessous du ton qu'elle doit avoir. Quoique je

(1) Il en est ainsi des préparations dans lesquelles entrent ou peuvent entrer la rose & l'œillet qui se trouvent dans plusieurs de nos Colonies & notamment aux îles de France & de Bourbon, où presque toutes les haies qui bordent les chemins sont faites d'une espèce de ces mêmes rosiers employés en médecine.

fasse grand cas & grand usage de l'aloès ; je ne l'emploie jamais comme purgatif ; mais dans le traitement des maladies chroniques, il entre dans presque toutes mes formules, principalement pour les femmes, les enfans, & sur-tout pour les Nègres, dont les humeurs sont toujours dans un état de dépravation tendant à la putridité, & particulièrement aux maladies vermineuses, tant par l'insipidité de leur nourriture, & son peu d'élaboration, que par plusieurs autres causes dont le détail seroit ici déplacé.

Je me permettrai seulement d'observer que dans toutes nos Colonies & sur toutes les habitations, je conseillois, comme antivermineux, de donner tous les matins à chaque Négrillon une cuillerée de tafia, dans lequel on avoit dissous un gros d'aloès par pinte, & que par-tout où l'on a suivi exactement cette méthode, on a eu la satisfaction de prévenir ou au moins de diminuer considérablement leurs maladies.

Le *calebassier* est un grand arbre qui croît également en Asie, en Afrique & en Amérique. La plupart des habitans de ces trois parties du monde regardent la pulpe de son fruit comme une panacée pour un grand nombre de maladies, & principalement pour celles de la poitrine.

La liqueur contenue dans la calebasse s'administre de diverses manières ; mais de toutes ces préparations, celle qui est le plus en usage est le sirop. La calebasse est apéritive à un assez haut degré : elle convient aux tempéramens mous, pituiteux ; mais elle réussit rarement, malgré sa réputation, parce qu'on ne l'administre le plus souvent que dans la suppuration des poumons, & sur-tout dans la pulmonie.

L'expérience a prouvé qu'il n'en seroit pas de même, si les malades faisoient usage de ce remède dès que la poitrine commence à s'affecter, avant que la fièvre ne devienne lente, & sur-

tout avant que la sueur nocturne & le dévoiement colliquatif ne surviennent.

Toutes les espèces de fauges croissent dans les pays chauds, & quoiqu'elles diffèrent par la forme & la couleur de leurs feuilles, suivant la diversité du sol & des degrés de chaleur, leurs fleurs sont toutes ressemblantes entre elles; cependant à raison de ces diversités, elles sont plus ou moins odorantes, & aussi plus ou moins cordiales.

L'épine jaune croît dans tous les pays chauds; elle a des racines assez grosses, & qui sont apéritives à un haut degré.

Quoique le maïs vienne dans les quatre parties du monde, il n'en est pas moins propre dans les climats chauds, à adoucir l'âcreté des humeurs. Il devient diurétique, apéritif excellent.

Toutes les espèces de ronces viennent également dans tous les pays: l'acide de leurs fruits & de leurs feuilles est assez développé pour rougir par-tout le papier bleu: aussi sont-elles astringentes

de leur huile sur-tout, est parfaite : ils rafraîchissent, tempèrent, calment, & s'opposent à la putréfaction : aussi le plus souvent les malades les desirent-ils avec passion. Je n'ai jamais compris pourquoi, dans ces circonstances, quelques Médecins préfèrent les acides minéraux, qui ne remplissent pas les mêmes indications, parce qu'ils ne sont qu'acides étendus d'eau, privés de mucilage, & qui sont plus convenables dans les cas d'hémorrhagie, où l'on a besoin d'une forte astringence.

En général, les fruits conviennent aux tempéramens gras & pituiteux, aux personnes qui ont des rapports alkalis, chez lesquelles les urines se corrompent promptement, & dont les matières stercorales ont beaucoup d'odeur. Les petits enfans les aiment beaucoup, ainsi que les acerbés, parce que leurs fibres molles ont besoin d'être animées.

On se sert quelquefois aussi des acides végétaux à l'extérieur, lorsque la chaleur

de la partie malade est trop considérable. En la tempérant, ils facilitent la résolution ; mais il faut s'en servir avec prudence, sans quoi ils deviendroient répercussifs.

La fleur du grenadier & son écorce sont astringentes : elles sont l'une & l'autre d'un grand usage en médecine.

Le *gouyavier* est un arbre qui vient également en Asie, en Afrique & en Amérique. Son fruit a de l'astringtion, quoiqu'il soit d'un goût agréable & très-mucilagineux. On en prépare des gelées qui valent la conserve de cynorrhodon. Toutes les parties de cet arbre sont astringentes, principalement ses fleurs & son fruit. On en peut préparer un sirop aussi bon que celui d'églantier, & qui lui sera même préférable dans les climats chauds.

Toutes les possessions des Européens dans ces trois parties du monde, fournissent des espèces de *quinquina*, appelé par les Espagnols, *palo de calenturas*,



(bois des fièvres). A Saint-Domingue, on en connoît quatre espèces : savoir, le quinquina, arbriffeau appelé par les naturels *oulikaëra* ; ensuite le quinquina des montagnes ; puis le petit quinquina ; enfin, le faux quinquina que les naturels nomment *oulebouhou*.

Il en est ainsi du *quassia*, ou bois amer, découvert à Surinam, il y a environ 20 ans, par le Nègre *Quassi*. C'est la racine d'une espèce de quinquina, qui se trouve aussi à la Guiane, & même dans nos îles de l'archipel de l'Amérique.

Elle imprime sur la langue le sentiment d'une forte amertume. L'extraction de ses principes doit être faite à froid. Chaque once de ce bois contient environ 40 grains d'extrait savonneux, excessivement amer.

Le *quassia* est tonique à un très-haut degré, stomachique excellent ; & quoique l'amertume ne soit pas unie au principe astringent dans le *quassia*, comme elle l'est dans l'écorce du Pérou, quelques

Praticiens (1) le regardent comme meilleur fébrifuge. Ils l'emploient non-seulement dans le traitement des fièvres intermittentes, mais encore dans celui des fièvres continues. Les Médecins-Chimistes se serviront dans la suite, des fleurs, des feuilles & de toutes les autres parties du quassia, qui ont plus ou moins de propriétés, en raison de la diversité des lieux.

A la Guadeloupe & à la Martinique, on s'est servi avec succès de l'écorce d'un arbre, nommé dans ces Colonies *quinquina-piton*. M. Badier, voyer & habitant de la Guadeloupe, envoya à M. Mallet, Médecin de la Faculté de Paris, une branche, des feuilles, des fleurs, quelques fruits, avec une certaine quantité de l'écorce de cet arbre; & d'après l'examen, l'analyse & les applications qui en ont été faits, il résulte 1°. que le quinquina piton a les mêmes caractères bota-

(1) Voyez la thèse que soutint sur ce bois M. Bloom, à Upsal, en 1763.

niques que celui du Pérou ; 2°. que son écorce contient un principe favonneux amer, très-abondant, très-bien combiné & entièrement soluble dans l'eau froide ; 3°. qu'il a la propriété fébrifuge du quinquina du Pérou (1).

Toutes ces espèces de quinquina ont des propriétés marquées. On les emploie avec succès principalement sur les lieux mêmes ; mais l'écorce du Pérou bien choisie m'ayant mieux réussi, je lui donne la préférence ; & , comme dans ces climats , si l'on manquoit l'instant d'administrer ce remède, on ne le retrouveroit plus , & que le Médecin doit toujours saisir avec empressement l'occasion de changer en mieux l'état d'un malade , il

(1) Ce travail est consigné dans un mémoire de M. Mallet, lu à la séance publique de la faculté de Paris, pour l'année 1778. Les observations de pratique qui s'y trouvent, appartiennent à ce Médecin. C'est M. Descemet qui s'est occupé de l'examen botanique, & l'analyse chimique en a été faite par M. de la Planche, tous trois de la même faculté.

ne doit se servir des différens quinquina dont je viens de parler, que lorsque l'écorce précieuse du Pérou, de première qualité, lui manquera.

J'observerai que lorsque ces amers seront administrés en poudre, il est essentiel de les rendre aussi impalpables que l'amidon & le tabac d'Espagne. L'expérience m'a démontré qu'à ce degré de division, un demi-gros produit autant d'effet qu'un gros de poudre ordinaire de la même substance. C'est M. de la Planche, Apothicaire à Paris, qui m'a fourni le quinquina à ce degré de perfection.

Toutes les espèces de *citronnier* viennent également en Asie, en Afrique & dans tout l'archipel de l'Amérique. Ils y sont plus beaux que dans les pays méridionaux de l'Europe: leurs fleurs, leurs fruits, leurs feuilles, leurs écorces, leurs semences, & toutes les parties de l'arbre, contiennent plus de sels volatils; leurs principes étant plus parfaitement combinés, ils ont aussi plus de propriétés.

L'acide de leurs fruits est infiniment plus agréable au goût ; leurs semences contiennent plus d'huile ; leur amertume est plus marquée. M. Desportes assure même, page 48 de son 3^e. volume, que l'écorce du citronnier pulvérisée lui a mieux réussi que le quinquina, dans le traitement des fièvres intermittentes. L'écorce du citronnier est effectivement très-cordiale, très-stomachique ; & , dans celles des fièvres intermittentes , où , pour dissiper l'humeur fébrile , & procurer de bonnes digestions , il ne faut qu'augmenter le ton & le ressort de l'estomac & des intestins, l'écorce du citronnier peut très-bien valoir le quinquina, remède précieux, je le répète , & d'un si grand usage dans ces trois parties du monde, que l'on est souvent obligé de l'administrer dans les fièvres continues ; tant la fibre a besoin d'être remontée dans ces climats.

Les trois espèces de *mangle* ou paletuviers , sont très-multipliées en Asie, en Afrique, & principalement dans toutes

les îles de l'Amérique, ils croissent sur tous les bords de la mer, dans la mer même, & sur les hauts fonds, pour peu qu'ils *découvrent à marée basse*.

Les feuilles de ces arbres, leurs fleurs, leurs fruits & leurs écorces ont beaucoup d'amertume, & sont souvent employés comme fébrifuges. Quelques Médecins, du nombre desquels est M. Desportes (1), assurent que l'écorce de mangle est conforme à celle du Pérou : ils emploient également avec succès l'écorce de l'épineux-jaune, qui, quoique plus rare, se trouve dans toutes nos Colonies.

Parmi le grand nombre de résolutifs que fournissent ces trois parties du monde, je n'en connois point de meilleur & de plus commun, que la racine de manioc fraîchement rapée, dont les colons tirent un si grand parti pour la nourriture de leurs Nègres, & qui leur devient si funeste, lorsqu'ils le mangent crud (1),

(1) Voyez page 48 de son troisième volume.

(1) Cet accident n'arrive ordinairement qu'aux Nègres

le suc laiteux, âcre & délétère contenu dans son parenchyme, étant un véritable poison.

nouvellement arrivés de la traite, & à ceux qui aiment le goût de cette racine.

Une demi-heure ou trois-quarts d'heure après en avoir mangé, ils tombent sans connoissance, les foibleffes deviennent fréquentes, la peau froide, le pouls s'échappe sous les doigts, le visage s'altère : viennent ensuite les sueurs froides & les convulsions, d'abord dans les muscles de la face, puis de l'estomac, & de proche en proche ceux des extrémités se contractent avec violence. Ces malheureux écument comme dans les fortes attaques d'épilepsie, & effrayent à tel point, que l'on trouve peu de personnes qui puissent rester auprès d'eux.

Quoique cet état affreux finisse ordinairement par la mort, j'ai eu le bonheur de sauver tous ceux pour qui j'ai été appelé dans les deux premières heures de cet accident, en leur faisant avaler dans les intervalles des convulsions, d'abord des solutions alkales, & ensuite des mucilagineux, comme à ceux qui ont eu l'imprudence de manger le fruit du grand médecinier.

La première fois que j'ai eu occasion d'employer cette méthode pour détruire les funestes effets du *manioc*, a été à Saint-Domingue pour un très-beau Negre nommé Antoine, de l'habitation d'Aux du quartier Morin. Il eut près de huit heures de convulsions, qui par ce moyen diminuèrent peu à peu, & il se trouva guéri.

M. Gilboin, Chirurgien-Major de la marine de Rochefort, se trouvoit alors sur cette habitation, où je l'avois

Une fois que le suc a été enlevé par l'expression, le marc exprimé & lavé, se prépare en gâteaux ou cassave & en farine: le feu achève d'en dissiper les parties volatiles âcres, de manière qu'il ne reste absolument que la partie nutritive que l'on mange sans le moindre danger; le suc lui-même perd par l'ébullition, ses qualités malfaisantes; & son résidu bien lavé est une substance nutritive très-blanche, à laquelle on a donné le nom de fécule (1). Elle est propre à faire des

appelé en consultation pour M. de Suzanet, un de ses Officiers supérieurs, attaqué d'une fièvre maligne, qui, à cette époque, se trouvoit sans connoissance, & que nous mêmes en état de repasser en France: M. Giboin m'a dit plusieurs fois combien la guérison du Negre Antoine lui avoit paru surprenante. Ce fut la solution du sel d'absinthe fait à la manière de Tachénus que j'employai de préférence à tout autre sel simple, comme très-savonneux; il en prit 4 gros dans deux pintes d'eau en 5 heures de temps. Il est incroyable que M. Desportes conseille à la fois en pareille circonstance l'orviétan, la thériaque, le mithridate, les potions sudorifiques, la saignée & les bains. *Vide* page 218 du de son 3^e volume.

(1) C'est ainsi que l'on prépare dans nos pharmacies les racines âcres d'arum ou pied de veau, de bryone

biscuits excellens & diverses boiffons, en y ajoutant du sucre ou du sirop, & même quelquefois du sel ou du piment, suivant les goûts, les coutumes, & les besoins des naturels de ces différens pays.

Les remèdes n'agissant pas directement sur tel ou tel viscère, il ne peut y en avoir qui fortifient les poumons d'une manière particulière. Ainsi, les béchiques ou expectorans, que les Anciens nommoient thorachiques, seront les adouciffans, les mucilagineux, les délayans, les relâchans, les tempérans, les calmans, les incrassans, les incisifs, & même quelquefois les vomitifs & les sternutatoires, suivant la nature de la maladie, & la diversité des tempéramens (1).

& autres de ce genre, desquelles on retire une fécule qui devient très-douce par la préparation, & qu'on employe en médecine comme adouciffant.

(1) C'est principalement dans le traitement des maladies chroniques des poumons que le médecin doit apporter la plus grande attention aux qualités de l'air que les malades doivent respirer.

Les exemples de guérisons dans ce cas par le seul aban-

Dans les différentes affections des poulmons, il est souvent nécessaire de calmer la toux ; mais il est aussi quelquefois indispensable de l'exciter : c'est pourquoi l'application de ces différens moyens ne peut être déterminée qu'en traitant chaque maladie de cet organe en particulier ; ce qui démontre en même temps l'impossibilité de faire une classe de remèdes béchiques. Nous nous contenterons d'indiquer ici les substances adoucissantes qu'on emploie dans les affections de poitrine, & qui se trouvent également en Asie, en Afrique & en Amérique.

Quoique la réputation de ces substances soit différente, elles ont les mêmes principes ; & la pratique de médecine

don des villes, & le séjour des campagnes bien situées ; sont si multipliés dans toutes les parties du monde, que je me dispenserai d'en rapporter aucun.

Le choix de l'appartement du malade dans le traitement des aiguës est également trop négligé, ainsi que l'exercice modéré tant à pied qu'à cheval, pour prévenir les unes & les autres de ces maladies, & sur-tout la phthisie.

prouve qu'elles produisent, aussi, toutes les mêmes effets.

Dans ces trois parties du monde, il n'en est point de plus multipliées que le *gombo* (espèce de *ketmia*). Ses fleurs, ses fruits & ses feuilles sont très-adoucissans : ils sont souvent employés en tisanes & en cataplasmes. Toutes les parties du *gombo* entrent dans les ragoûts des naturels de ces différens pays ; & les Créoles, comme les Européens, trouvent dans le fruit de cet arbuſte un aliment excellent. On ne ſauroit trop recommander aux arrivans d'Europe d'en faire usage, pour prévenir les maladies inflammatoires, qu'il leur est ſi difficile d'éviter.

On trouve dans toutes ces contrées des espèces de capillaires aussi adoucissans que celui du Canada : on en prépare des sirops, des potions & des tisanes d'un grand usage dans les maladies de poitrine.

La *réglisse* vient également dans les

quatre parties du monde; elle entre dans un grand nombre de tisanes. On en prépare des extraits (1) & pâtes, très-employés dans les affections de poitrine; & dans ces climats, les principes de la réglisse y étant plus élaborés, elle y est aussi plus douce, & préférable à celle d'Europe.

Toutes les espèces de *cotonnier* croissent également en Asie, en Afrique, & généralement dans tous les pays situés entre les tropiques. Autant les produits de ces arbres sont utiles à nos manufactures, autant dans ces climats leurs feuilles, leurs bourgeons & leurs fleurs sont précieux en médecine, dans tous les cas où l'on emploie avec succès en Europe la guimauve

(1) Le suc de réglisse qui se distribue dans le commerce & qui pour la plus grande partie vient d'Espagne, est très-mauvais & devrait être proscrit de la médecine.

M. de la Planche, Maître en Pharmacie de Paris, a démontré de la manière la plus frappante que ces fortes d'extraits contiennent beaucoup de parties de cuivre à nud, & qu'ils sont à demi-brûlés.

Voyez Journal de Médecine, Janvier 1783.

& la grande confoude. Les fleurs de cotonnier sur-tout contiennent un suc onctueux & balsamique, très-convenable dans les premiers temps des fluxions de poitrine.

Quoique j'aie déjà parlé du fromager & de ses qualités adoucissantes, j'observerai ici que ses fleurs, ses fruits, ses sommités & ses feuilles, ayant les mêmes principes & le même mucilage que les fleurs & les bourgeons du cotonnier, j'ai employé indifféremment, dans la pratique de médecine, celui des deux qui étoit le plus à ma portée, & que j'en ai obtenu les mêmes effets.

Il en est ainsi du *franchipanier*, si commun dans toutes les Antilles, & plus rare aux îles de France & de Bourbon, ainsi que dans nos autres établissemens. La fleur de cet arbre plaît aux yeux par le brillant & la vivacité de ses couleurs; par la suavité de son parfum, elle est très-agréable à l'odorat, & par son suc onctueux & aromatique, très-utile dans

le plus grand nombre des maladies de poitrine.

L'*acajou* vient également en Asie, en Afrique & en Amérique. La chair de son fruit bien mûr est rafraîchissante & astringente. Il transsude de cet arbre une gomme qui a une petite teinte rouge, sans odeur, mucilagineuse & adoucissante comme les gommes adraganth & arabique, & qu'on peut employer en médecine dans les mêmes circonstances.

Le *monbain* ou prunier des Antilles, se trouve également dans nos autres Colonies. Il vient par-tout de bouture. Lorsque son fruit est à parfaite maturité, il est rafraîchissant & cependant astringent comme la pomme d'acajou. On fait de l'un & de l'autre des marmelades excellentes, très-convenables dans les dévoiemens, particulièrement celles qui sont préparées avec le fruit du monbain. Il découle aussi de cet arbre une gomme d'un jaune clair, très-transparente, mucilagineuse & adoucissante comme les gom-

mes adraganth, arabe & d'acajou, & ayant les mêmes propriétés en médecine.

La canne à sucre, si précieuse à nos manufactures, ne l'est pas moins en médecine. Elle croît en Asie, en Afrique & en Amérique. Fraîchement coupée, son suc est doux, nourrissant, & un des meilleurs balsamiques qu'on puisse employer dans toutes les boissons adoucissantes. Avec ce roseau seul, on prépare une tisane pectorale très-convenable dans les premiers jours du traitement de toutes les maladies de poitrine. Ensuite, suivant leurs temps, leurs périodes & les différens tempéramens des malades, on y ajoute les acides ou autres remèdes propres à atténuer & diviser : en un mot, le suc de la canne à sucre adoucit les substances âcres, émousse les acides, rend les acerbes plus doux, & mérite sa réputation : la bonne santé des Nègres marons qui ne vivent que de cannes, en est une preuve convaincante.

Quoique la mouche à miel soit plus

ou moins commune en Asie, en Afrique & en Amérique, cet insecte admirable se trouve dans toutes nos Colonies; & comme la douceur & les autres qualités du miel sont relatives à l'espèce de plantes sur lesquelles l'abeille récolte, les principes des fleurs étant plus élaborés, plus atténués dans tous les pays méridionaux, le miel y a plus de goût, plus de parfum qu'en Europe; ses propriétés sont plus analogues aux besoins de leurs habitants, plus convenables dans le traitement de leurs maladies, & sur-tout de celles de la poitrine. Ces miels enfin divisent l'humeur bronchiale, adoucissent & facilitent plus ou moins l'expectoration, en raison de la plus ou moins grande quantité de particules actives dont ils sont chargés.

Les mucilagineux sont si communs en Asie, en Afrique & en Amérique, qu'il n'y a pas une habitation dans toutes ces parties du monde, où l'on ne trouve toute l'année des semences de *melons*, de

citrouilles, de courges & de concombres. Toutes les espèces de chacune de ces substances y sont même si multipliées, qu'il n'y a pas un seul Nègre qui n'en ait dans son jardin (1), sur-tout la citrouille, qui fournit un aliment tempérant & adoucissant.

Dans ces climats brûlans, le *melon d'eau* y est excellent; & dans les maladies aiguës, un morceau de la chair de ce fruit fait plaisir au malade; en tempérant sa chaleur, en modérant sa soif, il lui laisse un goût agréable.

Dans tous les cas où la fibre est trop tendue, où il y a éréthisme, chaleur, où les humeurs sont âcres, il faut, pour hâter la résolution, diminuer l'action des solides, calmer & adoucir. On écrasera la semence de la première de ces substances qu'on trouvera, avec une suffisante quantité d'eau & de sucre: les ma-

(1) Morceau de terre où il cultive ses alimens, dont il vend le superflu, le Dimanche, lorsqu'il en a.

lades se trouvent très-bien de cette boisson, qui doit être variée suivant leurs besoins & leur goût.

On obtiendra le même effet avec les adoucissans tirés des graminées, si multipliées dans ces trois parties du monde, & dont le mucilage est préférable à celui des semences dont je viens de parler, dans le traitement de plusieurs maladies, telles que la diarrhée, la dysenterie, les affections de poitrine & les épuisemens, dans lesquelles, en émoussant les âcres, il faut en même temps donner de la consistance aux humeurs & soutenir les malades. Le savant Hippocrate n'ordonnoit que de la tisane d'orge dans le traitement des maladies aiguës.

Les mucilagineux tirés des graminées non fermentées (1) sont d'un grand usage à l'extérieur, pour ramollir, tempérer & adoucir dans les flegmons. Ces substances conservent long-temps leur humidité;

(1) La fermentation en détruit le mucilage.

aussi n'est-ce qu'en relâchant, qu'elles deviennent résolatives.

Dans ces brûlantes contrées, un trop long usage des mucilagineux & des adoucissans diminue encore le ton de la fibre; ils lâchent même quelquefois l'estomac au point qu'il ne se fait plus que des digestions imparfaites; & la dépravation du chyle, qui en est la suite nécessaire, cause alors des désordres irréparables dans toute l'économie animale, sur-tout chez les femmes & les enfans.

Dans les affections de poitrine même, les mucilagineux sont contre-indiqués toutes les fois que le poumon est humide, & que la maladie dépend plutôt de la congestion des fluides, que de l'irritation & de la contraction des solides; en un mot, le relâchement qu'ils produisent jette quelquefois les malades, sur-tout les Nègres, dans un épuisement qui les conduit au tombeau.

Le froment qui ne se cultive que dans quelques-unes de nos Colonies, telles

que les îles de France & de Bourbon (1), viendrait également dans les montagnes des Antilles, dans celles sur-tout qui sont les plus éloignées de l'équateur; mais par-tout les habitans récoltent deux fois par an le bled de Turquie ou maïs, ainsi que toutes les espèces de mil (2) ou millet, qui contiennent beaucoup de mucilage, & qui sont assez multipliées dans toutes nos possessions pour faire, avec le manioc, la nourriture des Nègres.

Les terres sont employées à la culture des denrées coloniales, dont le produit en argent est si différent de celui que rapporteroit la culture du froment, que l'habitant gagnera toujours à faire venir ses farines d'Europe. Le riz & toutes les espèces de graminées sont si multipliés dans toutes ces contrées, que pour manquer de mucilagineux, il faudroit ignorer que

(1) Situées entre le 21 & le 22 degrés de latitude méridionale & presque sous le Tropique du Capricorne.

(2) A la Guyane le mil se récolte deux mois après qu'il est semé.

les principes adoucissans de ces diverses substances se suppléent réciproquement, & produisent les mêmes effets en médecine, suivant la manière dont on fait l'extraction de ces principes (1).

En parlant des semences mucilagineuses, j'ai observé que la chair du melon d'eau convient dans les fièvres ardentes; & à l'article du citronnier & du grenadier, on a vu combien les acides végétaux sont précieux dans les fièvres putrides & malignes. Toutes les espèces d'oseilles sont très-multipliées dans ces trois parties du monde.

Le *cerisier* de l'Amérique vient également dans toutes les Antilles. Son fruit contient trois semences ailées: l'acide de ce fruit est très-agréable & très-rafraîchissant, sur-tout en tisane & en compote.

Indépendamment des diverses sub-

(1) Lorsque ces substances sont sèches, les principes extractifs de leurs écorces sont astringens.

tances employées en médecine desquelles j'ai parlé, il y en a une infinité d'autres dans toutes nos possessions, qu'on peut leur substituer, telles que les *absinthés bâtardes*, l'*aouara* ou *chou palmiste*, l'*amourette blanche épineuse*, le *balisier* ou *gingembre bâtard*, le *bois d'anisette*, le *bois-chandelle*, le *bois laiteux*, l'*arapabaca* ou *brainvilliers*, le *canelier* plus ou moins aromatique, suivant la nature du pays, la *chélidoine*, les *creffons de savane*, qui sont des espèces de cardamine, les *épinards sauvages*, les *gommiers*, les *guimauves*, l'*herbe à plomb*, espèce de ronce, l'*hysope* de l'Amérique ou *millegraines*, les *jasmins*, l'*icaquier*, la *langue de bœuf*, les *lis* de l'Amérique, la *morelle* appelée *laman* à Saint-Domingue, le *nénuphar*, l'*ortie*, le *papayer*, les *patates*, les *pimens*, le *myrthe* ou *laurier aromatique*, le *pourpier*, la *raquette*, le *sapotillier* (aux Antilles seulement), les *sariettes*, le *simarouba*, le *thé*, les *verveines* par-tout très-multipliées, & une

infinité d'autres dont l'énumération seroit inutile ici.

On trouve encore dans nos possessions un grand nombre d'arbres & d'arbustes dont les fleurs & les feuilles sont employées comme béchiques ; mais comme ces substances sont particulières à quelques Colonies, & que leurs propriétés sont moins marquées que celles dont j'ai parlé, je me dispenserai de les placer dans ces généralités.

J'en excepte l'*immortel*, appelé par quelques-uns *arbre de feu*, parce que ses fleurs en ont à-peu-près la couleur : elles naissent avant ses feuilles ; leur suc est très-onctueux & aromatique. On en prépare un sirop excellent, très-employé dans les affections de poitrine. Cet arbre est très-commun à Saint-Domingue : on en trouve peu dans nos autres Colonies.

On trouvera encore plusieurs autres substances dans le troisième volume de M. Poupée Desportes, sur-tout dans ses formules, malheureusement si surchar-

gées, qu'il seroit souvent difficile, pour ne pas dire impossible, de les exécuter, par les courses & les recherches qu'elles exigeroient.

Comme l'Ouvrage de M. Desportes a de la réputation, & qu'il est répandu dans toutes nos Colonies, je me crois obligé de prémunir les jeunes Médecins contre ses ordonnances, dont je vais rapporter ici mot à mot quelques-unes, telles que sa *tisane apéritive mineure* (page 87 de son 3^e volume) & sa *tisane majeure apéritive*.

Tisane apéritive mineure.

» Prenez des racines de chicorée fau-
 » vage, d'herbe à bled, d'herbe à clo-
 » ques, de verveine blanche, des écor-
 » ces de citronnier & de tamarin, de
 » chacune une once; de l'anis, un gros.
 » Faites-les bouillir dans six chopines
 » d'eau, jusqu'à diminution du tiers.
 » Mettez dans la colature deux gros de

» nitre purifié , & fuffifante quantité de
 » régliffe de France ou du pays. «

M. Desportes ajoute :

» Les racines & écorces des plantes
 » ci-après nommées , peuvent fuppléer.
 » Griffes de chat, rofeau, mapou, bois-
 » trompette, balifier, liane à perfil, herbe
 » à bouton, efpèce de gratteron, & les
 » racines de la grande ortie : les graines
 » de fapotille font très-apéritives. Les
 » fleurs de giraumon font pareillement
 » fort eftimees pour la jauniffe, & la
 » racine de petit balifier pour le mal
 » caduc. «

Tifane apéritive majeure.

» Faites bouillir avec les plantes de la
 » tifane précédente, de l'antimoine cru
 » pulvérifé, & de la limaille d'acier qu'on
 » fufpendra dans un nouet, de chacun
 » deux onces ; du fel de tartre, deux
 » gros. Faites-en boire tous les matins
 » une pinte, par gobelets. «

» Cette tifane fera plus forte, fi l'on

» y met les feuilles , fleurs & fruits
 » d'herbe à cloques, de liane à caleçon ,
 » d'avocatier , de verveine puante & de
 » pois puant. «

M. Desportes auroit pu supprimer les deux tiers au moins des substances de sa tisane mineure ; elle eût encore été très-échauffante , parce que dans tous les pays , principalement dans ces climats brûlans , un gros de nitre par pinte , sans autre remède actif , augmente seul l'action des vaisseaux à tel point, qu'au lieu de faire uriner , il occasionne une chaleur assez grande pour irriter la vessie & causer la suppression des urines , indépendamment de ce que toutes les racines & écorces de sa tisane mineure sont toniques.

Dans tous les pays méridionaux on ne doit mettre que depuis quatre jusqu'à huit ou dix grains de sel de nitre par pinte , suivant les circonstances.

Il faut encore observer que parmi les substances que M. Desportes indique
 pour

pour supplément, il s'en trouve dont les propriétés sont opposées : par exemple, les principes de l'ortie sont toniques, même astringens, & ceux du mapou sont adoucissans.

Sa tisane majeure apéritive ne pourroit être employée que comme apozème, encore seroit-il trop actif dans une infinité de cas.

Je ne conçois pas la composition de la tisane que M. Desportes appelle à-la-fois *pectorale, résolutive ou apéritive, rafraîchissante*. Je vais également la transcrire ici mot à mot. Voyez page 95 de son 3^e volume.

» Prenez des racines d'épinards doux,
 » des feuilles & tiges de liane appelée
 » griffes de chat, de la mauve appelée
 » herbe à bled, du capillaire de Canada,
 » des racines de roseau ordinaire, de
 » chacun une pincée; de la limaille de
 » fer renfermée dans un nouet, une
 » once : faites-les bouillir dans deux ou
 » trois pintes d'eau, jusqu'à la diminu-

» tion du quart. En tirant la décoction
 » du feu, ajoutez du creffon de favanne
 » & de la réglisse du pays, de chacun
 » une demi-poignée; faites-les infuser
 » une demi-heure, & passez ensuite cette
 » tisane.

» Je la prescric dans la phthisie sèche,
 » c'est-à-dire aux malades attaqués d'une
 » toux sèche & d'un grand enrouement. «

M. Desportes appelle phthisiques les malades enroués & dont la toux est sèche : mais souvent ce n'est qu'une incommodité qui se guérit avec une simple tisane faite avec la canne à sucre ou tout autre adoucissant. Dans la maladie grave dont parle M. Desportes, dans les autres affections de poitrine, comme dans les plus simples rhumes, la limaille de fer est absolument contre-indiquée. Si cet ouvrage eût été imprimé du vivant de son auteur, il en auroit supprimé une partie & rectifié l'autre, principalement ses formules. Je ne conçois pas comment M. Guettard, de l'Académie des

Sciences , a pu faire l'éloge de cet Ouvrage au point d'en conseiller l'impression , & d'ajouter qu'il seroit un conducteur sûr pour les Médecins que la Cour enverroit dans les Colonies. Voyez la fin du 3^e volume.

Pour prouver combien il seroit important de refaire en entier les formules de cet Ouvrage , je rapporterai encore les trois ordonnances suivantes.

M. Desportes appelle eau de casse simple la formule ci-après , pag. 113 & 115 du même volume.

» Prenez de la pulpe de casse fraîche-
 » ment tirée , trois onces ; du sel végé-
 » tal, demi-once : délayez-les dans une
 » pinte de tisane commune ou de petit-
 » lait. On fera prendre un gobelet de
 » cette eau de deux en deux heures. On
 » peut mettre à la place du sel végétal ,
 » le sel d'Epsom jusqu'à la dose d'une
 » once , ou du sel de nitre jusqu'à la dose
 » de trois gros , suivant l'indication. «

Pour beaucoup de Médecins , cette

ordonnance seroit non-seulement composée, mais encore surchargée. M. Desportes met dans son eau de casse composée, trois onces de manne, un gros de jalap en poudre, demi-once de sel d'Epsum. Voyez la même page.

Tisane hystérique, pour rappeler les règles ou vidanges supprimées. (page 95 & 96 du même volume).

» Prenez feuilles tendres d'avocatier
 » & de liane à caleçon, des racines &
 » des feuilles d'herbes à cloques, de cha-
 » cune une pincée; faites-les bouillir
 » dans trois chopines d'eau jusqu'à di-
 » minution du tiers: faites infuser dans
 » cette décoction, pendant une demi-
 » heure, un scrupule de safran oriental,
 » & passez la tisane.

» On la rendra plus forte, si on ajoute
 » les racines de pois puant, de verveine
 » puante, de thamnus puant & du schœ-
 » nanté de l'Amérique. Les semences

» de pois puant rôties, broyées & bouil-
 » lies en façon de café, passent pour un
 » excellent hyftérique; mais il n'y en a
 » pas de plus efficace que la décoction
 » de la *pomme de merveille*, que les
 » femmes d'Amérique appellent *nexi-*
 » *quen* & qu'elles estiment tellement,
 » qu'on lui donne la vertu de résoudre
 » toutes fortes d'obstructions, & de gué-
 » rir les coliques. «

» Quelques-uns mettent en usage le
 » chardon puant, la mauve puante, la
 » mélisse puante & les semences de la
 » liane à boîte à savonnette : mais plutôt
 » Dieu que ces plantes fussent incon-
 » nues ! «

Dans les cas de suppression des règles
 ou de lochies, sans disposition inflam-
 matoire, une légère infusion de feuilles
 d'avocatier suffit pour les rappeler. Le
 reste de l'ordonnance est surcharge; &
 pour peu qu'il y ait de sensibilité à l'hy-
 pogastre, ce seront les mucilagineux, les
 délayans & les tempérans, qui devien-

dront emménagogues. Ainsi cette longue énumération de remèdes plus ou moins toniques, placée après l'ordonnance pour la rendre plus forte (1), sans désigner les cas où ils doivent être employés, ne peut servir qu'à embarrasser le jeune Médecin, & le jeter dans une incertitude trop souvent funeste.

M. Desportes ne s'explique pas plus positivement en formulant les lavemens que les tisanes : l'ordonnance suivante en est la preuve (p. 149 de son 3^e vol.).

Lavement purgatif pour la colique de Poitou.

» Prenez des feuilles de féné , de la
 » pulpe de coloquinte coupée par mor-
 » ceaux , de chacune deux gros : faites-
 » les bouillir dans l'eau de mer ; & dans
 » une chopine de la colature , délayez
 » quatre onces de pulpe de casse. On

(1) C'est, comme on vient de le voir, l'expression de M. Desportes.

» peut y ajouter quelquefois deux ou
 » trois onces de vin émétique. «

M. Desportes ne détermine point la quantité d'eau de mer (1) dans laquelle il croit que doit être faite la décoction de la coloquinte, non plus que celle du vin émétique ; cependant l'un & l'autre de ces remèdes ne doivent être administrés qu'avec la plus grande circonspection : le premier est une substance résino-gommeuse, qui contient une huile très-âcre, dont l'action est si violente, que les médecins instruits ne s'en servent que dans les cas extrêmes, tels que l'apoplexie séreuse, où il faut secouer violemment & promptement ; tandis que la colique de Poitou, particulièrement dans ces climats, est une maladie inflammatoire des plus vives, dans laquelle les saignées répétées, les boissons adoucissantes & tempérantes, en un mot les antiphlogistiques, sont les

(1) L'eau de mer seule est purgative ; d'ailleurs il n'y a point d'eau de mer dans l'intérieur des terres.

seuls remèdes que l'on puisse employer. Ainsi tout cathartique, tout acrimonieux, ne peut que hâter la mort : on s'abstient même de toute espèce de tonique dans toutes les maladies spasmodiques des intestins ; d'ailleurs un demi-gros ou un gros d'un remède aussi violent que la coloquinte, dans une décoction émolliente, suffit pour un lavement.

Quant au vin émétique, il devrait être pros crit de la médecine, attendu que les vins ne dissolvent de parties antimoniales qu'en raison du plus ou moins d'acide tartareux qu'ils contiennent, ce qui rend cette préparation incertaine & dangereuse.

En pareil cas, l'émétique bien préparé dissous dans le vin, à la dose depuis quatre jusqu'à huit grains pour un lavement, remplit cet objet sans inconvénient.

On trouve dans les jardins de toutes nos possessions au-delà des mers, les légumes employés comme médicamens,

tels que les différentes espèces de chicorées, les asperges, le pourpier, la pimprenelle, le céleri, la scorfonère, les épinards, le cerfeuil, les raves, la moutarde, le creffon de fontaine, les choux, les carottes, les poireaux & autres d'espèces particulières à chaque Colonie. Les unes & les autres de ces substances sont encore plus ou moins diversifiées & multipliées, en raison de la différence de leur sol, & de leur situation plus ou moins élevées vers l'équateur.

Le *gayac* vient également en Asie, en Afrique & en Amérique, particulièrement dans toutes les régions situées sous la zone torride : il est très-commun dans les montagnes de Saint-Domingue. On se sert en médecine de toutes les parties de cet arbre, qui contiennent beaucoup de sel & d'huile. Sa gomme est un tonique excellent, très-employé, & qui mérite de l'être, notamment dans les douleurs rhumatismales. On se sert le plus souvent de spiritueux pour dissoudre de

cette gomme. Il est incroyable que M. Desportes emploie les feuilles de cet arbre comme purgatives. Voyez p. 8 de son 3^e volume.

Lorsque les fibres sont trop tendues, on diminue leur sensibilité avec les *narcotiques*, tels que la *belladonna*, la *mandragore*, & sur-tout avec l'*opium*. Ces substances ont un principe vireux (1), subtil, d'une odeur désagréable. Elles agissent sur l'esprit vital. On se sert des unes à l'intérieur & des autres à l'extérieur, lorsque les douleurs sont vives, dans les irritations, les mouvemens spasmodiques, les convulsions: elles calment & tranquillisent, en attendant que la cause de la maladie puisse être attaquée.

A petite dose, les narcotiques sont calmans: à dose moyenne, ils engourdissent; & à dose plus forte, ils sont assoupissans. On s'en sert principalement pour

(1) En perdant l'odeur vireuse, elles perdent beaucoup de leur propriété narcotique.

arrêter les excrétiions symptomatiques, les dévoiemens trop forts, les pertes, les hémorrhagies, qui jetteroient les malades dans l'épuisement; leur succès est marqué dans les vomissemens, les dysenteries, le *choléra-morbus*, & dans plusieurs autres maladies; mais il faut beaucoup de sagesse & d'expérience pour les employer à propos. La dose de l'opium bien préparé, est depuis un demi-grain jusqu'à deux grains, suivant les circonstances.

Les narcotiques diminuent toutes les sécrétions, excepté la transpiration, qu'ils augmentent. On s'en abstient dans le commencement des maladies aiguës, parce qu'en diminuant l'action des vaisseaux, ils fixeroient l'humeur morbifique. En général ils sont contraires tant que la nature travaille à faire la coction; on ne peut alors s'en servir que pour réprimer les mouvemens défordonnés des nerfs, encore ce ne doit être qu'à petite dose.

Les narcotiques ne doivent être admi-

ministrés aux vieillards qu'avec la plus grande circonspection, ainsi qu'aux enfans & aux femmes grosses. On s'en abstient dans les excrétiens critiques, ainsi que pour les sujets gras, pléthoriques, chez lesquels ces remèdes produisent des engorgemens d'autant plus prompts, que leurs maladies dépendent de l'inaction de la fibre.

Les narcotiques long-temps continués, pincent l'estomac, causent des convulsions : à dose plus forte, ils font périr ; ceux qui en réchappent restent imbécilles ou paralytiques, & le plus souvent l'un & l'autre en même temps (1).

(1) J'ai vu chez M. le Breton, Maître en Chirurgie ; un enfant de 10 ans, paralyfé des extrémités inférieures, à qui un Apothicaire de province avoit fait prendre une trop forte dose d'opium, sans que cet enfant fût malade, & par cela seulement qu'il crioit trop la nuit. Victime malheureuse de cette grossiere ignorance, il fut cinq jours & cinq nuits sans se réveiller, & jusqu'à l'âge de 4 ans, il n'a manifesté aucun sentiment de peine ou de plaisir, buvant & mangeant indifféremment ce qu'on lui donnoit ; aujourd'hui il met encore peu de différence dans les alimens, froids ou chauds, bons ou mauvais.

Lorsque les narcotiques ont trop agi, on remédie à l'état d'engourdissement où ils laissent les malades, avec tous les acides, & sur-tout le vinaigre, administré de la même manière qu'à ceux qui ont trop pris de drastiques résineux. Il est sur-tout essentiel d'en imprégner l'atmosphère de l'appartement, en le versant sur des pelles rouges. On le fait entrer aussi dans les lavemens & la boisson.

Ces substances sont très-multipliées en Asie, en Afrique, comme dans toutes les Antilles (1); mais il y en a plusieurs qui passent pour poisons, & qui ne le sont pas : par exemple, l'*arapabaca* (2) ou *Brainvilliers* (3), dont le nom seul, dit M. Desportes (page 216, 3^e vol), annonce les qualités vénéneuses, n'en est pas

(1) Excepté le pavot qui ne se cultive pas dans l'archipel de l'Amérique, & dont le suc épais est connu sous le nom d'*opium* : le pavot y viendroit comme dans les autres parties du monde.

(2) Plumier.

(3) (*Spigelia anthihelmia* L.)

moins un excellent vermifuge. A la Martinique, on fait avec l'extrait des principes de cette plante, un sirop antivermineux excellent, & qui conserve toujours sa réputation. Si l'on envoie dans les Colonies des hommes capables d'observation en fait de matière médicale, les médicamens qu'il sera nécessaire d'y faire passer se réduiront à bien peu de chose.

Quoique le *mancenillier* soit très-multiplié dans toute la zone torride, que ses qualités délétères, ennemies de l'esprit vital, soient bien constatées, il est infiniment rare de voir périr des malades dans l'état violent dont quelques Auteurs nous ont tracé le tableau effrayant. Il n'en est pas ainsi des poisons qui détruisent peu à peu la membrane interne de l'estomac. Je n'en ai que trop souvent vu les funestes effets. Un ami intime, un citoyen rempli de qualités m'a été enlevé, il y a quelques années, de cette horrible manière.

D'après ces observations générales sur les productions médicinales de toutes nos Colonies, il suffira d'envoyer dans chacun de ces établissemens les substances médicamenteuses qui suivent.

I.

Les acides { vitriolique.
nitreux.
marin.

Le soufre.

L'alun.

Les vitriols { blanc.
vert.
bleu.

Le vert-de-gris.

La litharge.

Le mercure.

L'antimoine.

II.

La falsepareille.

L'ipécacuanha.

La rhubarbe.

Le jalap.

Le falep.

Le quinquina.

Le féné.

Le safran.

Les têtes de pavot blanc.

L'agaric de chêne.

L'opium.

La manne.

Le tartre.

La crème de tartre.

Le sel ammoniac.

Le nitre.

III.

Les cantharides.

La cire.



CONCLUSION.

CONCLUSION.

LES vices du site des villes de la Martinique, de la Guadeloupe, de l'île de France, sont à-peu-près les mêmes qu'à Saint-Domingue. La ville du Fort-Saint-Pierre sur-tout est bâtie au pied d'une très-haute montagne, qui prive les habitans de la fraîcheur bienfaisante de la brise de l'Est, de telle sorte que l'air y est sans mouvement, & fatigue la respiration des hommes même les plus forts & les plus robustes.

Nos colonies sont hachées & entrecoupées de montagnes, diversifiées par leurs formes, leurs figures, leur élévation; par la nature de leurs rochers, celle des terres qui les couvrent & des eaux qui les arrosent (1). Tout atteste que ces différences sont la suite des ex-

(1) Cela est sur-tout frappant à la Martinique, où elle, sont excellentes en quelques endroits, & si mauvaises en d'autres, qu'il faut leur substituer pour la boisson, celles que l'on ramasse dans les saisons pluvieuses.

plosions d'anciens volcans, des secouffes & des ébranlemens qu'elles éprouvent de temps en temps.

La Martinique, la Guadeloupe, la Grenade, ont des eaux thermales comme Saint-Domingue.

Les principes des plantes, des arbres & arbuftes font par-tout les mêmes; leur végétation est plus ou moins accélérée, en raison de la nature de leur fol, & de la distance de la ligne équinoxiale.

Delà la variété de leurs formes, le plus ou moins de fels fixes ou volatils, de mucilage ou terre subtile, d'atténuation, de division ou de rapprochement de leurs principes, qui je le répète font par-tout les mêmes: ces modifications seules les différencient en toniques ou en relâchans, sous les dénominations dont nous nous sommes servis dans ces généralités.

Quoiqu'il y ait en général beaucoup de maladies, & qu'elles soient encore plus diversifiées dans les Colonies qu'en Europe, cependant elles participent

toutes, ou de la trop grande tension des fibres, ou de leur relâchement.

Dans les premières, la tension de la fibre augmentée jusqu'à un certain degré, est l'éréthisme; cette même tension portée plus haut, est le spasme; enfin le dernier degré est la convulsion. Le premier état a lieu dans toutes les maladies aiguës; il produit toutes les maladies fébriles, ou au moins il en est inséparable.

Les mouvemens spasmodiques & les convulsions surviennent principalement dans les inflammations des parties les plus essentielles à la vie.

Au contraire, dans les maladies causées par le relâchement des fibres ou leur ramollissement, les principes de cohésion se désunissant, produisent d'abord la pâleur, les vices des digestions, les embarras, les obstructions, &, pour peu que le relâchement augmente, l'œdème, la cachexie, les épanchemens, & toutes les maladies appelées à *serosa colluvie*.

Les vices de situation, de construction & d'administration des hôpitaux, dont j'ai parlé, sont à-peu-près les mêmes dans toutes nos possessions : par-tout l'humanité exige la même réforme. Il est sur-tout indispensable que tout hôpital, tant du Roi que des particuliers, soit placé sous le vent des villes, & à une certaine distance. Il en est ainsi des cimetières, des boucheries & des tanneries, qui, dans ces climats brûlans, comme dans toutes les grandes cités, ne peuvent être placés dans le voisinage des villes, dans quelque partie du monde qu'elles soient situées, sans faire courir les plus grands dangers à leurs habitans.

La police doit également veiller à ce qu'il ne soit point employé dans les boulangeries publiques, de farines altérées ou corrompues.

Les épidémies occasionnées pour avoir mangé des bœufs attaqués du charbon, nous avertissent combien il est à souhaiter que le Médecin du Roi dans chaque

ville puisse visiter tous les animaux qui sont tués dans les boucheries publiques, & que, conformément aux ordonnances du Roi, il tienne la main à ce qu'il ne se vende dans les magasins aucun médicament corrompu.

Travailler au bonheur de ses concitoyens, veiller à leur conservation, sont des soins dignes de l'attention des Administrateurs, comme ils sont le premier devoir des Officiers de santé. Pénétrés de ces vérités, ils adopteront mes principes; & il sera flatteur pour moi, dans ma retraite, d'avoir été utile aux habitans de ces contrées éloignées.

La difficulté d'avoir en même temps des Médecins & des Chirurgiens, oblige ces derniers d'exercer toutes les parties de l'art de guérir, sur-tout dans les campagnes: cependant, lors de leur réception, ils ne sont examinés que sur l'anatomie & la chirurgie, ainsi que cela se pratique dans tout le royaume. Ayant à traiter les maladies internes les plus

graves, en attendant qu'il se soit formé des fujets, comme l'a proposé M. de Larnage, le Médecin du Roi doit les examiner sur la médecine-pratique proprement dite, qui enseigne à connoître les maladies & les moyens d'y remédier, & sur la matière médicale ou science des médicamens, qui donne la connoissance de leur nature, de leurs vertus, de leurs propriétés.

Dans toute la zone torride, les opérations de chirurgie étant souvent suivies du tétanos, on ne doit se servir du bistouri qu'avec la plus grande circonspection (1). D'ailleurs l'expérience journalière

(1) J'ai eu occasion d'en faire plusieurs fois l'observation, & notamment à Saint-Domingue, sur trois sujets du quartier Morin. Le premier fut une vieille Nègresse de l'habitation de M. de Menoud, dont la main fut prise entre les rouleaux du moulin; le second, un vieux Nègre de l'habitation d'Aux; le troisième, une jeune Nègresse de l'habitation Mazères, qui avoient éprouvé le même accident.

Je ne fus point de l'avis de l'amputation dans cette circonstance, parce qu'il n'y avoit point d'hémorrhagie, quoique les phalanges fussent écrasées. Les pansemens furent faits avec la charpie sèche seulement. La suppura-

lière démontre que les Chirurgiens peuvent savoir parfaitement faire la taille,

tion détacha toutes les parties brisées; les cicatrices se firent; & ces trois sujets guéris en 1777, vivoient encore en 1783, malgré le grand âge des deux premiers.

Dans l'amputation c'est souvent la ligature des vaisseaux qui occasionne les grands accidens; c'est pourquoi lorsque le retranchement d'un membre est indispensable, il faut dans ces climats se servir de l'agaric, & faire avec la main une douce compression sur le moignon. J'ai même pratiqué l'amputation sur un Nègre de l'habitation d'Esglereaux, sans ligature, sans agaric & sans autre compression que celle d'un bandage convenable. La charpie & ce moyen furent suffisans: ce Nègre guérit promptement & sans accident; mais ce cas étant une exception très-particulière, il faut au moins employer l'agaric & la compression.

Il est surprenant que des gens de l'art, qui même ont de la réputation, se persuadent qu'il est possible de trouver un remède spécifique capable de guérir le tétanos dans tous les cas. Dans les climats de la zone-torride cette maladie survenant dans les inflammations des viscères, comme à la suite des blessures, & même dans les fièvres putrides, ainsi que je l'ai observé page 54 & suivantes de mes Observations sur les Maladies des Nègres; il est essentiel de porter la plus scrupuleuse attention à distinguer dans ces cas différens les causes qui le produisent: sans cela on s'exposeroit à commettre des erreurs funestes. Je n'ai point parlé du tétanos qui vient sans blessures, sans inflammations, sans maladies putrides, & que

la cataracte, le trépan, même toutes les grandes opérations de chirurgie, & con-

je regarde comme tétanos essentiel. Il survient dans tous les pays du monde, principalement lorsqu'étant en fleur, on s'arrête dans des lieux bas trop frais ou trop humides. Le traitement est le même par-tout. Il s'agit de rappeler la transpiration répercutée, par des frictions seches, souvent répétées, par des boissons chaudes, sur-tout celles qui portent à la peau, telles qu'une légère eau de sureau, la limonade chaude, l'orangeade, la bigarade, l'eau de jentilles, l'éther ou la liqueur minérale d'Hoffmann, à des doses proportionnées à l'âge du sujet & à la circonstance. Les deux derniers que j'ai eu occasion de traiter (en 1783) du tétanos essentiel, & que j'ai guéris par cette méthode, sont encore existans sur l'habitation de M. Pons, au quartier Morin.

J'ai déjà recommandé dans le cours de ces Observations, de ne se servir du bistouri entre les tropiques qu'avec la plus grande circonspection. Le tétanos survenu au plus grand nombre des blessés à qui on avoit fait des amputations ou autres opérations chirurgicales pendant les deux dernières guerres, tant en Asie qu'en Afrique & sur-tout en Amérique, sont des malheurs trop récents, pour n'avoir pas convaincu les médecins & les chirurgiens de la sagesse & de l'utilité de cette observation. Il est bien malheureux que de tant d'amputations faites dans les combats de terre & de mer des escadres de MM. Dache & de Suffren dans l'Inde, d'Estaing, de Guichen & de Grasse à la Martinique, la Grenade & Saint-Christophe, il y en ait eu si peu qui n'aient été suivies du tétanos.

On a observé que les grands blessés de l'escadre de

duire mal les maladies internes les plus simples, au point de les faire dégénérer, par le traitement, en maladies mortelles. Combien de victimes déposent de cette triste vérité!

Il est contraire à tout principe de raison, d'équité & d'humanité, que les malades détenus dans les prisons des Colonies, soient privés des visites du Médecin du Roi, qui doit ses conseils à l'homme souffrant par-tout où il se trouve, sans distinction d'état, de rang & de fortune. Tout règlement contraire à ces principes doit être révoqué; & il faut en même temps ordonner que le Médecin du Roi soit chargé de traiter, dans les hospices, les maladies internes, & le Chirurgien-Major de la place, les maladies chirurgicales. Cet article est digne de l'attention des Administrateurs, & de tout homme sensible.

M. Dache dans l'Inde, qui ont été débarqués, ont tous ou presque tous péri du tétanos; tandis que de ceux des blessés que les circonstances ou le hasard ont fait rester à bord, il en est guéri un plus grand nombre.

Pendant près d'un siècle, la saignée a été, pour ainsi dire, le seul remède employé dans ces régions éloignées. On abusoit à tel point de cette évacuation, que douze, quinze ou vingt saignées faites brusquement, n'étoient pas un nombre excessif dans chaque maladie: aussi ceux qui réchappoient à cette méthode, avoient des convalescences très-longues, ou périssoient de dissolution. Depuis un certain nombre d'années, on a, pour ainsi dire, pros crit la saignée; mais, par un excès contraire, on abuse si étrangement de la purgation, que dans presque toutes les maladies, on purge au moins de deux jours l'un. Afin de prévenir ces extrêmes, toujours contraires à l'humanité, le Médecin du Roi indiquera aux gens de l'art arrivant dans les Colonies, celui ou ceux des Ouvrages qu'ils pourront consulter dans les cas difficiles, afin de les aider dans une carrière qui exige tant de zèle, de savoir, de courage & de patience. J'ai les plus grandes obli-

gations au Traité des Fièvres d'Huxham.

En me bornant dans cet ouvrage à des observations générales j'ai cru devoir insister particulièrement sur la nécessité de la translation des troupes dans les montagnes, sur l'établissement des maisons de santé indispensables à leur conservation; & d'après l'administration que j'ai proposée pour ces divers établissemens, avec le secours des eaux minérales, je ne crains pas d'affurer que les cas où les sujets du Roi seront obligés de repasser en France pour la guérison de leurs maladies, deviendront infiniment rares.

J'en excepte la *nostalgie* ou maladie du pays, à laquelle on est sujet dans les Colonies plus que par-tout ailleurs. Les chagrins, les peines morales, en altérant l'esprit vital, en le dégradant insensiblement, portent le trouble & le désordre dans toutes les fonctions (1). La

(1) Ce fut une des principales causes de la maladie pestilentielle de l'armée navale commandée par M. DuBois de la Mothe.

nostalgie, ce fléau destructeur des hommes sensibles & malheureux, donne aussi souvent lieu aux maladies violentes, qu'aux engorgemens, aux obstructions, à la cachexie, produits par le relâchement de la fibre. Ces différences extrêmes dépendent de celles des tempéramens.

L'Européen fort & vigoureux, nouvellement débarqué, qui a la fibre roide, les passions vives; celui surtout qui, dans ces climats, avec une telle constitution, écarte ses chagrins par des liqueurs fortes, ou qui s'expose à l'ardeur du soleil, est enlevé par un *phrénitis* nostalgique, du 3 au 4, ou du 5 au 6^e jour de maladie; tandis que celui qui a la fibre molle, les hypocondres élevés, qui est d'un caractère foible, irrésolu, en un mot, d'un tempérament opposé, perd d'abord l'appétit; ses digestions deviennent laborieuses; ensuite les obstructions, la fièvre lente avec une teinte jaune, le conduisent également au tom-

beau, quoique plus tard, à moins que ses peines & ses chagrins ne viennent à cesser.

Dans ces circonstances, plus le découragement est grand, plus il est instant d'agir sur l'esprit par des ressources ingénieuses, tirées de la morale & de la prudence. Le Médecin fidèle à ses devoirs, ne doit jamais prêter son ministère en favorisant ceux qui supposent des maladies pour repasser en Europe, de quelque rang & de quelque état qu'ils soient; mais dans cette occasion, tirant ses ressources de son cœur, il redouble ses soins, ses attentions, ses prévenances, il est même l'organe de ses malades auprès des Administrateurs généraux. Ainsi, en portant la consolation dans l'ame de l'homme malheureux, le Médecin jouit de la douce satisfaction de guérir en même temps ses maux physiques.

F I N

*Extrait des registres de la Société Royale
de Médecine.*

Du 24 mai 1785.

LA Société Royale de Médecine nous a chargés d'examiner un manuscrit intitulé *Observations Générales sur les Maladies des Climats chauds, leurs causes, leur traitement, & les moyens de les prévenir*, par M. Dazille, son Correspondant, Médecin du Roi, pensionnaire de Sa Majesté, ancien Chirurgien - Major des troupes de Cayenne, des hôpitaux de l'île de France, &c.

M. Dazille qui a pratiqué, pendant 28 ans entre les tropiques, la médecine & la chirurgie, & qui est déjà connu par un traité très-estimé sur les Maladies des Nègres, offre aujourd'hui à la société des généralités sur tout ce qui peut intéresser la santé dans ces pays éloignés; travail dont il a été chargé par le Ministère.

Dans cet ouvrage, après avoir fait connoître les vices de situation de la plupart des villes des Colonies, ceux de leurs hôpitaux & les abus de leur administration, M. Dazille donne les moyens de remédier aux uns & aux autres; il démontre ensuite les avantages que peuvent fournir les eaux minérales de ces possessions

éloignées & leurs productions médicinales ; il indique enfin les circonstances dans lesquelles il est indispensable de permettre aux sujets du Roi de repasser en France pour le rétablissement de leur santé.

Les réformes que M. Dazille propose pour l'île de Saint-Domingue, nous paroissent, ainsi qu'à lui, également importantes pour toutes nos autres Colonies.

Les services que M. Dazille a rendus par ses travaux & sur-tout par l'analyse des eaux simples & minérales, sont constatés par le rapport que MM. les Administrateurs généraux en ont fait au Gouvernement. Nous sommes convaincus que ce qu'il y a de mieux à faire pour arrêter la mortalité, est de mettre à exécution les moyens indiqués par ce Médecin.

M. Dazille termine ses observations par une notice des substances médicamenteuses que l'on doit envoyer dans ces possessions. Ce catalogue est court ; & d'après les ressources locales que ce Médecin a trouvées dans sa pratique, tant en Asie, qu'en Afrique & en Amérique, nous pensons avec lui qu'il peut encore être raccourci.

Nous regardons l'ouvrage de M. Dazille comme très-utile, & nous pensons que la Société doit l'approuver & permettre à l'auteur de le

faire imprimer sous le privilège de la Compagnie. Au Louvre, le 24 mai 1785.

Signé, POISSONNIER, GEOFFROY,
DESPERRIERES & ANDRY.

La Société Royale de Médecine ayant entendu, dans sa séance tenue au Louvre le 24 mai présent mois, la lecture du rapport ci-dessus, en a entièrement adopté les conclusions, & a pensé que l'ouvrage de M. Dazille étoit très-digne de son approbation & d'être imprimé sous son privilège.

En foi de quoi j'ai signé le présent. A Paris le 27 mai 1785.

VICQ-D'AZYR,
Secrétaire Perpétuel.







161268



BIBLIOTHEQUE SCHOELCHER



8 0015602

